

Aicardiana

2^e série — n° 33 — 15 avril 2021

- | | |
|------------------------|-----------------|
| ▪ <i>Les Ollivier</i> | Dominique AMANN |
| ▪ <i>Alphonse Karr</i> | Dominique AMANN |
| ▪ <i>Jean Revel</i> | Dominique AMANN |
| ▪ <i>Louise France</i> | Dominique AMANN |

Notes et Documents

- *Émile Favin*
- *Le Prologue à Barberine*
- *Marguerite Naudin*

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet **www.jean-aicard.com**

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 33

Éditorial. Dominique AMANN 5

Jean Aicard et les Ollivier. Dominique AMANN 7

Jean Aicard et Alphonse Karr. Dominique AMANN 95

Jean Revel. Dominique AMANN 167

Louise France. Dominique AMANN 203

Notes et Documents 221

Émile Favin 223

Alfred de Musset. *Le Prologue à Barberine* 227

Marguerite Naudin 234

ÉDITORIAL

Les relations de Jean Aicard avec ses contemporains apparaissent aujourd'hui au travers d'indices souvent peu nombreux, disséminés dans des lettres ou articles et ne posant que quelques jalons.

Ils ont toutefois l'intérêt de signaler des personnes, des événements, des œuvres encore inconnus ou peu connus, d'en établir un premier inventaire et, ainsi, d'inciter les chercheurs à en faire l'objet de leurs travaux futurs...

Ce numéro d'*Aicardiana* a tenté de reconstituer l'amitié qui unit Jean Aicard et quelques écrivains aussi différents que les Ollivier — Émile et son épouse Marie-Thérèse, — Alphonse Karr, Jean Revel et Louise France.

Émile Ollivier, parallèlement à une belle carrière d'avocat, entra en politique et parvint, encore très jeune, au poste de chef du cabinet, c'est-à-dire premier ministre : il nourrissait alors le dessein de réconcilier l'Empire et la démocratie. Reçu à l'Académie française, il travailla durant quarante années à l'œuvre de sa vie, les dix-huit volumes de *L'Empire libéral*.

Alphonse Karr, journaliste et romancier célèbre, quitta le monde littéraire pour s'établir jardinier à Nice puis à Saint-Raphaël et, dans ce nouveau métier, fut célébré par Alphonse de Lamartine.

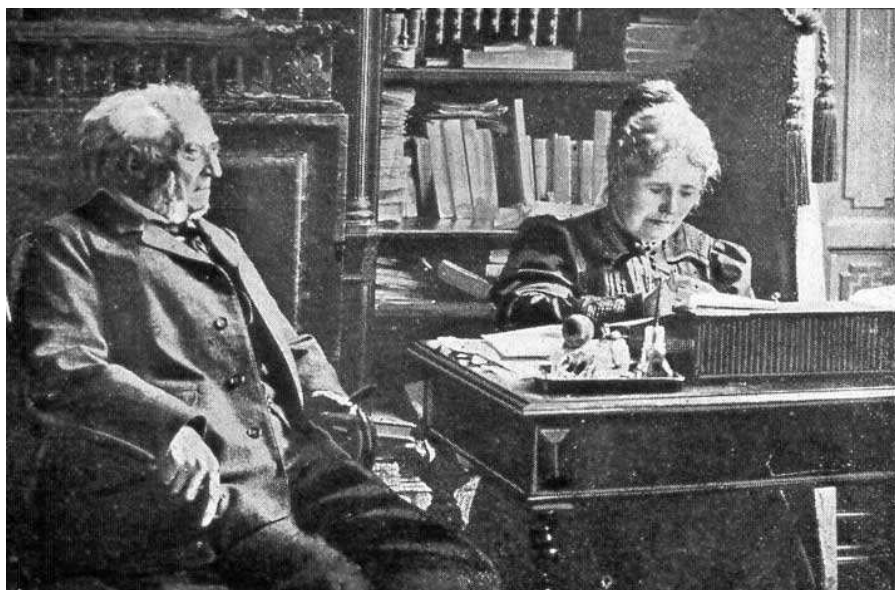
Jean Revel — à la ville Paul Toutain, notaire à Rouen — illustra, dans son œuvre littéraire, sa Normandie natale et tâcha de faire valoir la littérature régionaliste, thème cher à notre écrivain varois.

À côté d'eux, Louise France, au terme d'une carrière d'actrice de second plan qui lui apporta plus de déveines que de gloire, commit un livre de souvenirs, écrit dans un style fort populaire et apportant un regard très désabusé sur la société de son temps.

Ces amitiés si différentes montrent combien notre écrivain pouvait pénétrer tous les milieux sociaux et apporter à tous, Grands et petits, les secours de sa bonté.

Dominique AMANN

6



*Émile et Marie-Thérèse Ollivier
dans leur propriété de La Moutte à Saint-Tropez (Var)*

JEAN AICARD ET LES OLLIVIER

Dominique AMANN

Émile Ollivier

Par son action et ses écrits Émile Ollivier appartient à l'Histoire. Il n'est donc pas nécessaire de développer longuement toute son existence : un simple résumé suffira pour dresser le cadre de cet exposé.

Les ancêtres paternels d'Émile Ollivier sont originaires de Vannes (Morbihan).

L'aïeul Jean-Baptiste, né à Vannes le 27 juin 1759, quitta sa Bretagne natale et épousa, au Beausset (Var) le 24 décembre 1793, Marie-Agnès Petré, née à Mâchecourt (Aisne) le 30 septembre 1768. Il décéda à Toulon le 19 février 1833 après avoir fait carrière comme instituteur puis comme commis aux vivres dans la Marine.

Parmi les enfants de Jean-Baptiste, Démosthène naquit à Toulon le 7 ventôse an VII (25 février 1799). Il épousa à Marseille le 3 octobre 1822 Marie-Geneviève-Claire Perié (1801-1834) dont il eut six enfants qui, tous, firent de belles carrières, à l'exception d'Aristide-Jules (1826-1851) tué dans un duel à l'âge de vingt-cinq ans alors qu'il était rédacteur en chef du journal *Le Suffrage universel*.

7

Démosthène débuta dans le négoce et dirigea à Marseille une importante maison, mais il négligea quelque peu ses affaires à la suite du décès de son épouse le 26 février 1834 et en raison de sa passion pour la politique : démocrate, il prit part aux luttes contre la Restauration puis la monarchie de Juillet. En décembre 1834, il entra au conseil municipal de Marseille ; il était alors l'un des rédacteurs du *Peuple souverain*. Malgré une faillite et la saisie de ses biens en 1838, il put se rétablir et conserver la confiance de ses concitoyens.

Il s'arrangea pour que son fils Émile, qui n'était alors âgé que de vingt-trois ans, fût nommé commissaire extraordinaire chargé par le gouvernement républicain d'instituer la nouvelle administration dans la ville de Marseille.

Démosthène, élu le 23 avril 1848 représentant des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée constituante, siégea dans le petit groupe d'extrême-gauche de la Montagne. Il y fut un adversaire déclaré de la politique du prince-président Louis-Napoléon Bonaparte : il déposa même sur le bureau du président de l'Assemblée, en mai 1849, une motion des habitants d'Arles demandant la mise en accusation du président de la République et de son ministère. Mais l'assemblée tint son ultime séance le 26 mai et Démosthène n'obtint pas de siège dans l'Assemblée législative élue le 13 mai 1849, gagnée par les conservateurs.

De retour à Marseille, il poursuivit sa lutte en faveur des idées républicaines et radicales. Sa protestation énergique contre le coup d'État du 2 décembre 1851 lui valut d'être arrêté dès le 3 décembre et traduit aussitôt devant la cour d'assises de la Seine. Gracié, il préféra quitter la France et résida successivement en Belgique, à Nice, puis à Florence. Rentré en France après l'amnistie de 1859, il quitta la vie publique et se retira à Saint-Tropez où il mourut le 23 avril 1884.

Son fils aîné Émile naquit à Marseille le 2 juillet 1825. Après des études de droit et l'obtention de la licence en 1845, il s'installa comme avocat au barreau de Paris en 1847. En février 1848, le gouvernement provisoire de la République le nomma commissaire du gouvernement pour l'administration des départements des Bouches-du-Rhône et du Var : il y installa les nouvelles institutions.

En juillet, le Gouvernement le muta dans le modeste département de la Haute-Marne, d'où il fut révoqué en janvier 1849. Il reprit aussitôt sa profession d'avocat à Paris et ses activités politiques comme opposant à l'Empire. Ses affaires prospérèrent et il conquist rapidement l'aisance.

Élu député de la quatrième circonscription du département de la Seine lors des élections législatives des 21 juin et 5 juillet 1857, il fut l'orateur le plus brillant et le plus écouté du groupe de l'opposition dit *des Cinq*.

Il épousa à Florence, le 22 octobre 1857, Blandine-Rachel, fille du compositeur Franz Liszt et de Marie d'Agoult, née en 1835. Les époux firent l'acquisition du domaine de la Moutte à Saint-Tropez en 1860. Blandine donna naissance à un fils, Daniel¹, en juillet 1862 mais elle mourut deux mois plus tard à Saint-Tropez, le 11 septembre, probablement d'une anémie compliquée d'une septicémie à streptocoque.

Émile conserva son siège de député aux élections législatives des 31 mai et 14 juin 1863. Refusant de s'enfermer dans une opposition intransigeante et systématique, il se proclama libéral plutôt que républicain. S'étant progressivement rapproché

¹ Daniel-Émile Ollivier naquit à Gémenos (Bouches-du-Rhône) le 3 juillet 1862. Il épousa à Paris (8^e) le 1^{er} août 1892 Marie-Jeanne-Cécile-Catherine de Gratet du Bouchage (1872- 1960). Il mourut en 1941 après avoir fait carrière comme avocat.

du gouvernement impérial, il rêva de réconcilier l'Empire et les libertés individuelles, de transformer le régime en monarchie constitutionnelle pour éviter au pays une nouvelle révolution. Il échoua aux élections législatives des 24 mai et 7 juin 1869 à Paris mais les remporta dans la première circonscription du Var. Approché par le pouvoir, il refusa tout portefeuille ; en revanche, il accepta la présidence du conseil général du Var en août.

Le 23 septembre 1869, il contracta une seconde union avec la toute jeune Marseillaise *Thérèse-Marie-Louise Gravier*, née à Pondichéry (Indes françaises) le 4 juillet 1850.

Définitivement rallié à l'Empire libéral, il devint, en janvier 1870, chef du cabinet (premier ministre) et ministre de la Justice et des Cultes. À la suite de l'affaire de la dépêche d'Ems, Émile Ollivier déclara le 15 juillet accepter la guerre « d'un cœur léger », signifiant par-là que son gouvernement avait tout fait pour éviter le conflit, expression malheureuse car mal comprise par l'opinion et qui lui sera reprochée jusqu'à la fin de sa vie. Son cabinet tomba le 9 août et Émile alla se réfugier à Florence avec sa famille. Il ne rentra qu'après la chute de Thiers en 1873 ; en juin, il demanda à être reçu à l'Académie française.

Retiré dans son domaine de la Moutte, Émile Ollivier y consacra les quarante dernières années de sa vie à l'écriture de sa grande œuvre, les dix-sept volumes de *L'Empire libéral* : il y établit que « l'Empire libéral constituait la vraie politique dont la France avait besoin, que la guerre avait été voulue de longue date et provoquée cyniquement par Bismarck, que la révolution du 4 septembre était à la fois un crime et une faute, et que la Troisième République restait un régime illégitime tant qu'un nouveau plébiscite n'infirmait pas celui de mai 1870. ² »

² Archives nationales, inventaire du Fonds Émile Ollivier.

Il passait volontiers l'été dans sa maison de Saint-Gervais-les-Bains (Haute-Savoie) où il est mort le 20 août 1913.

Les Ollivier eurent trois enfants : Jocelyn, ainsi nommé en l'honneur de Lamartine, né le 6 juin 1871 mais décédé le 26 juin 1881 ; Geneviève, née à Saint-Tropez le 2 novembre 1882 ; Jocelyn, né à Saint-Tropez le 5 juillet 1886.

Jean Aicard et Émile Ollivier

Les chemins de Jean Aicard et d'Émile Ollivier se croisèrent à quelques reprises avant que ne s'installe entre eux une relation plus régulière et plus suivie.

Amédée André (1801-1889), receveur municipal de Toulon, avait épousé, le 17 mars 1837, Marie-Césarine-Victorine Isnard, dite « Victoire », née à Toulon le 20 août 1816, fille d'un orfèvre de la ville : de leur mariage naquit une fille, *Jacqueline-Pauline* (1839-1915). Puis Victoire quitta Amédée pour se mettre en ménage avec Jean-François Aicard et de cette nouvelle union naquit Jean, notre écrivain, qui se trouvait ainsi être le demi-frère de Jacqueline André.

Le 6 avril 1854, un jugement du tribunal civil de Toulon prononça le divorce entre Amédée et Victoire. Amédée André, juriste de formation, souhaita, en 1857, établir clairement le statut de l'enfant de Victoire et s'adressa au célèbre juriste parisien Joseph-Louis-Elzéar Ortolan, né à Toulon le 21 août 1802, son condisciple à la faculté de droit de Paris, qui lui envoya une note rédigée avec trois confrères, MM. Duranton, Valette et Oudot³ : cette lettre indique que l'avocat de Victoire était alors

³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 5, dossier XVII², lettre autographe signée de Joseph-Elzéar Ortolan à Amédée André, lundi 18 janvier 1858, 4 pages.

M^e Émile Ollivier.

C'est au sortir de l'enfance que Jean Aicard découvrit Émile Ollivier : « Le père d'Émile Ollivier, Démosthène Ollivier, avait été l'ami, le centre exalté, d'un groupe républicain auquel appartenait le père de Jean Aicard. Et Jean Aicard, encore presque enfant, avait entendu Émile Ollivier dans une réunion publique à Toulon. La voix musicale, rythmée par une harmonie intérieure, les périodes belles comme des strophes où les idées chantaient avaient charmé l'enfant-poète et, dès cet instant, il s'était donné. ⁴ »

Les premières rencontres eurent lieu en 1865. Dans une lettre à son ami Timoléon Pasqualini, écrite à l'été 1865, Jean Aicard lui déclara en effet ⁵ :

À propos, j'ai assisté à deux repas où Émile Ollivier a paru :

Déjeuner particulier chez M. Suchet ; grand banquet chez Moulard, restaurateur. Ici, il a répété oratoirement ce qu'il avait dit là-bas familièrement ; il a été fort beau.

Tous, nous avons regretté que le discours soit perdu, du moins pour la forme exactement telle qu'elle a surgi dans l'improvisation de cet homme. C'est un fort honnête diplomate qui ne sera jamais ministre. Je n'en dis rien de plus ayant peur de divaguer sur son compte ce dont Mouttet serait scandalisé.

⁴ LÉON DE SAINT-VALÉRY [Julia Pillore, épouse Paulin Bertrand], « Émile Ollivier et Jean Aicard », *La République du Var*, 32^e année, n° 11177, lundi 6 juillet 1925, page 1, colonnes 1-2.

⁵ Lettre de Jean Aicard à Timoléon Pasqualini, publiée dans : PASQUALINI Charles-Timoléon), *Choses du siècle et choses du cœur*, Paris, librairie Henri Floury, 1902, in-16, x-352 pages. Le texte cité est pris à la « Correspondance », page 339.

Notre jeune poète était donc connu de Fulcran Suchet (Toulon, 1812-1883), un négociant nommé maire de la ville sous le Gouvernement provisoire du 14 mars au 17 juillet 1848, puis représentant du peuple à l'Assemblée législative de 1849 où il siégea dans le groupe d'extrême-gauche de la Montagne. Condamné avec trente de ses collègues, par la Haute Cour de Versailles le 10 octobre 1849 à cinq ans de détention, pour avoir voulu renverser le gouvernement, il subit sa peine au pénitencier de Belle-Isle-en-Mer. Libéré au bout de trois années, il revint à Toulon et ne s'y occupa plus que de ses affaires commerciales.

Jean Aicard se rapprocha d'Émile Ollivier en 1869 :

Ce fut seulement en 1869, et à Paris, que Joseph Autran présenta Jean Aicard à Émile Ollivier. Jean Aicard, à cette époque, avait vingt et un ans ; il faisait un peu de droit et beaucoup de littérature. À cause de ce peu de droit, Joseph Autran obtint d'Émile Ollivier qu'il acceptât comme secrétaire le jeune Toulonnais.

Comment imaginer l'orientation qu'eût reçue de ce fait la carrière de Jean Aicard ? La politique, par la part d'idéal et les possibilités d'action efficace qu'elle contient, l'eût-elle requis, au moins pour un temps ? Il avait en lui des énergies combattives, et qui, dans l'atmosphère où vivait Émile Ollivier, se fussent peut-être développées fougueusement. Mais si Jean Aicard eut, durant une journée, le titre de secrétaire d'Émile Ollivier, il n'entra pas en fonctions.

Fort lié avec Michelet, qui le traitait paternellement, il alla lui apprendre l'événement qui modifiait sa vie. Il était, en montant chez Michelet, fort satisfait ; il fut déconcerté lorsqu'il vit le vieil historien accueillir par une moue silencieuse la nou-

velle qu'il lui jetait avec fièvre. Sans répondre au jeune homme, Michelet appela sa femme : « Athénaïs ! » Madame Michelet parut : « Athénaïs, dit Michelet avec ce terrible va-et-vient transversal de la mâchoire qui lui donnait l'air de broyer féroce-ment les mots, je te présente un jeune homme qui est main-tenant le secrétaire d'un homme politique. Tu ne le félicites pas ? » La mine de Michelet n'engageait guère Mme Michelet à des félicitations. Elle émit quelques sons aimables mais inin-telligibles. Michelet, toujours sans regarder Jean Aicard, conti-nuait : « Moi, je le blâme. Il ne faut pas, à son âge, s'inféoder à un homme ni à un parti. On engage sa vie. Et, plus tard, quand on voudrait se retrouver libre, on est marqué pour toujours. » Amadoué, il se tourna alors vers Jean Aicard, et, amicalement, il acheva de l'endoctriner et de le convaincre. Le lendemain, le nouveau secrétaire d'Émile Ollivier déclinait l'honneur sous prétexte d'un rappel en Provence⁶.

D'après Jules Michelet, leur entrevue eut lieu à Paris le lun-di 7 juin 1869 : « Aicard nous conte que Mme Bonnier veut le donner à Ollivier.⁷ »

Émile Ollivier, élu membre associé de l'académie du Var de 1869 à 1873, aurait pu y côtoyer Jean Aicard qui y fit son en-trée en janvier 1870... mais l'avocat-député ne semble pas avoir participé effectivement aux activités de la société.

Après la chute du Second Empire, Ollivier encourut toutes les disgrâces pour avoir été un soutien du régime et avoir pris

⁶ LÉON DE SAINT-VALÉRY, *article cité*.

⁷ MICHELET (Jules), *Journal*, tome 4 (1868-1874), Paris Gallimard, NRF, 1976, in-8°, IX-642 pages. Le texte cité est pris à la page 121.

part à la déclaration de la guerre. Les républicains l'abreuvè-rent des pires injures, témoins ces vers de Jean Richepin :

ÉMILE OLLIVIER⁸

De celui-là que peut-on dire ?
Quelle punaise en ce décor !
Mais il est si plat, tirelire,
Qu'on ne peut l'aplatir encor.

De celui-là que peut-on dire ?
Je dois le montrer cependant.
Mais il est si laid, tirelire,
Qu'il en louche en se regardant.

De celui-là que peut-on dire ?
Mettrai-je l'œil à ce judas ?
Son cœur est léger, tirelire,
Si léger, qu'il n'existe pas...

—

Halte-là, Muse ! Avec ce drôle
Il nous faut changer de chansons.
Lui qui devrait dans une geôle
Pourrir en tressant des chaussesons,
Lui, cette conscience en vente,
Lui, cette immondice vivante,
Crois-tu qu'un refrain l'épouvante
Et que des vers puissent venger,
En mordant sa honte flétrie,
La liberté qu'il a meurtrie

⁸ *Le Petit Var*, 7^e année, n° 2115, dimanche 25 juillet 1886, page 1, co-lonnes 3-4.

Et tout le sang de la patrie
Qu'il a fait boire à l'étranger ?

La Satire et ses hyperboles
Contre lui perdraient leur latin.
Les iambes sont des fariboles
Pour en fouetter cette catin.
Juvénal avec Archiloque
De son nom feraient une loque
Sanglante et boueuse, il s'en moque,
Ce macaque à bec de serpent !

Eh ! qu'importent nos ironies
À ce repu d'ignominies
Qui, s'il tombait aux Gémonies,
Les salirait en y rampant !

Judas, disais-je tout à l'heure,
Judas vaut mieux que ce bandit.
En voyant son maître qui pleure,
Judas eut honte et se pendit.
Plus abject le Judas moderne !
Ce traître au regard bigle et terne
N'a pas su trouver de lanterne
Pour s'y accrocher par le cou.
... Au fait, j'ai tort quand je le tance.
Il a craint par son accointance
De rendre infâme la potence
Et de déshonorer le clou.

Non, les paroles les plus dures
Sont encor trop douces vraiment,

Et les plus ignobles ordures
Trop nobles pour cet excrément.
Non, ô Muse, ô vierge farouche,
Tu souillerais ta chaste bouche
Rien qu'à dire à ce cuistre louche
Dans quel opprobre il a vécu.
Et ce qu'il faut à ce parjure
Ce n'est pas la blague ou l'injure,
C'est des crachats sur la figure
Et des coups de pied dans le cul.

Vers de mirliton, d'une forme platement grivoise et dictés par une haine primaire, que le « poète », — alors marginal et d'inspiration populiste, se complaisant dans « l'or gras des purins et la glu noire des fanges⁹ », — dut regretter lorsqu'il entra sous la Coupole, le 18 février 1909, où siégeait encore Émile Ollivier.

Notre poète ne se mêla jamais à la cohorte des aboyeurs : « Après 1870, Jean Aicard, de toute la chaleur de son cœur juste, resta fidèle au vaincu. Il aimait et il admirait. Il aimait l'idéaliste passionné qui avait tenté, malgré l'incompréhension et l'injure, d'instaurer son rêve d'humaine charité : « la liberté sans la révolution » ; il admirait le philosophe qui, orgueilleusement serein sous la calomnie, continuait en silence sa vaste œuvre historique. Souvent, pendant les séjours qu'Émile Ollivier faisait dans sa maison de la Moutte, Jean Aicard l'allait voir ; et, des entretiens qu'ils eurent dans la bibliothèque austère, sous les hauts eucalyptus du parc, sur la plage au large horizon, le poète avait gardé un souvenir religieux.¹⁰ »

⁹ RICHEPIN (Jean), discours de réception à l'Académie française.

¹⁰ LÉON DE SAINT-VALÉRY, *article cité*.

Intervint ensuite l'épisode rocambolesque de la réception d'Émile Ollivier sous la Coupole.

Ollivier était premier ministre lorsqu'il présenta sa candidature au fauteuil précédemment occupé par Alphonse de Lamartine et il remporta facilement l'élection le 7 avril 1870. Mais, à la suite des événements de la chute de l'Empire, il s'en fut à Florence et ne reparut en France que quelques années plus tard. Sa réception fut fixée au 5 mars 1874, sous la présidence d'Émile Augier, et son discours ne devait comporter que l'éloge de Lamartine. Émile Ollivier, selon l'usage, soumit préalablement son texte au directeur : la commission *ad hoc*, désignée par tirage au sort, l'entendit, mais l'académicien et ancien ministre François Guizot (1787-1874) souleva une controverse violente¹¹ autour d'un passage comportant un éloge de Napoléon III. On invita l'auteur à le retirer mais celui-ci s'y refusa : Ollivier ne put donc prononcer son discours mais celui-ci et la réponse d'Émile Augier furent publiés in extenso par *Le Figaro*¹². Lors de la séance suivante, le 12 avril, l'Académie, ayant déclaré que le discours était digne de ses traditions, invita Émile Ollivier à prendre possession de son fauteuil. Moralité : « Quant aux discours de réception, ils sont considérés comme acquis, ayant été prononcés à l'Académie du *Figaro*, devant les trois cent mille lecteurs de cette feuille.¹³ » !

Mais, malgré cet arrangement « diplomatique », il restait un oublié : le pauvre Lamartine, qui n'avait pas eu droit à « son »

¹¹ Ce fut là une des dernières interventions académiques de Guizot puisqu'il mourut le 12 septembre suivant.

¹² Pour le discours d'Émile Ollivier : *Le Figaro*, 21^e année, 3^e série, n° 65, vendredi 6 mars 1874, page 1 sur six colonnes et page 2 colonnes 1-2. — Pour le discours d'Émile Augier : *Le Figaro*, 21^e année, 3^e série, n° 66, samedi 7 mars 1874, page 1, colonnes 1-6.

¹³ *Le Figaro*, 21^e année, 3^e série, n° 73, samedi 14 mars 1874, « La République tournante », page 1, colonne 5 ; article signé « Le Masque de fer ».

éloge ! Cette incongruité fut réparée, quelques années plus tard par Jean Aicard : lauréat du concours de poésie de l'Académie pour l'année 1883 qui avait pour thème « Lamartine », le jeune poète fut invité, par faveur très exceptionnelle, à venir lire lui-même son discours sous la Coupole¹⁴.

Malgré ses mésaventures et l'ostracisme dont il était frappé par une grande partie de la population, Émile Ollivier ne perdit pas le sens de l'humour puisque c'est lui qui, au témoignage de notre poète lui-même, colportait volontiers cette galéjade¹⁵ :

Le suffrage universel est plus rudement atteint par l'histoire suivante. Devinez par qui je l'ai entendu conter, autrefois, avec un timbre de voix sans pareil, délicieusement teinté d'accent ? Par un grand orateur, l'éloquence même : M. Émile Ollivier.

Un paysan qui ne sait pas lire s'en va voter un beau dimanche. — « Quel billet t'a-t-on donné là ?... ce n'est pas le bon ! » Et le bourgeois qui l'apostrophe ainsi ajoute : « Des bons, j'en ai plein ma poche ; tiens, en voici un. » — Au retour du vote, le même bourgeois dit à notre homme : « Tu as mis le bon billet, au moins ? Montre-moi l'autre... que j'aurais dû garder, crainte d'erreur de ta part ! » — « L'autre billet ? réplique l'électeur, je ne l'ai plus, pardi ! Figurez-vous que j'ai rencontré à la mairie cette canaille d'Untel qui ne sait pas plus lire que moi. Alors, je le lui ai donné parce que je me suis pensé : « Té ! le mauvais, c'est toi qui le mettras, imbécile ! »

¹⁴ Voir AMANN (Dominique), « Jean Aicard lauréat de l'Académie française », *Aicardiana*, 1^{re} série, n° 4, septembre 2013, pages 13-15.

¹⁵ *Le Figaro*, 54^e année, 3^e série, n° 126, mardi 5 mai 1908, « La Provence joyeuse », page 1, colonne 2.

Quelques jours avant de prononcer son discours de réception sous la Coupole, Jean Aicard voulut rendre un hommage solennel à Émile Ollivier qui, en raison de son âge et de ses travaux accaparants, ne put quitter sa résidence d'hiver à Saint-Tropez pour se rendre à la séance :

UNE VISITE
à M. Émile Ollivier¹⁶

M. Émile Ollivier, qui, en parfaite santé et en pleine verve, achève son œuvre historique admirable, n'assistera pas demain à la réception académique. M. Jean Aicard a eu la jolie pensée de l'y associer par ce récit d'une visite qu'il lui a rendue naguère dans sa villa de la Moutte.

—●—

On connaît aujourd'hui, par le quatorzième volume de l'*Empire libéral*, quel fut le fardeau d'injustice supporté en silence par M. Émile Ollivier, avec une hautaine fierté, depuis la date fatale de 1870.

Nous savons comment, après avoir fait les plus grands efforts pour éviter une guerre inévitable, il s'y résigna « d'un cœur léger », précisément parce qu'il en subissait la nécessité sans l'avoir provoquée un seul instant ; nous voyons clairement que l'intelligence simpliste des uns et la haine des autres interprétèrent dans le sens de « à la légère » un mot qui, de toute évidence, voulait dire : « avec une conscience sûre d'elle... » ; — la tranquillité de la conscience n'empêche pas la désolation simultanée d'une âme ; — nous avons appris comment les partisans de la guerre et du césarisme, qui étaient

¹⁶ *Le Figaro*, 55^e année, 3^e série, n° 356, mercredi 22 décembre 1909, page 1, colonnes 1-3. — Article également publié dans : *Les Annales politiques et littéraires*, 30^e année, n° 1537, dimanche 8 décembre 1912, pages 495-497.

hostiles au premier ministre, conseillèrent et entreprirent à son insu d'imprudentes démarches diplomatiques ; enfin nous n'ignorons plus comment, dans cette heure critique, et en dépit des manœuvres secrètes dont se sentait entouré M. Émile Ollivier, il lui parut nécessaire de ne pas donner une démission qui aurait eu à ses yeux figure de désertion devant l'ennemi.

Ceux qui ont toujours vécu loin des passions de partis, en philosophes, ceux que leur tempérament ou leur âge conduisent à regarder avec une sympathie attristée le spectacle de la vie, n'ont pu en aucun temps entendre prononcer le nom d'Émile Ollivier sans être émus à l'idée de la grande douleur que représente ce nom historique.

En 1868 et 69, après vingt-cinq ans d'empire autoritaire, les républicains sentaient se réveiller leurs espérances. Les jeunes gens, qui se passaient sous le manteau les *Propos de Labiénus*, savaient tous par cœur les *Châtiments* de Victor Hugo. L'étrincelant Rochefort se permettait avec la Majesté impériale des libertés énormes, mais insaisissables. — « Polisson ! tu as pris la taille de ma femme ! — Moi, monsieur ? Fouillez-moi ! » Et l'on s'arrachait la *Lanterne*, d'où s'échappaient des pétilllements d'ironie joyeuse. Le Paris-Gavroche riait, mais les esprits attentifs devinaient, sous le masque de ce Paris en état de gaieté frondeuse, une face irritée. La Révolution, prête aux colères, se faisait menaçante. Alors un homme rêva d'empêcher le choc redoutable des deux forces en présence : pouvoir absolu et liberté.

Plier la Révolution à n'être que l'évolution ; ôter aux sourdes colères leurs motifs essentiels de se dire légitimes ; faire un tri parmi les revendications, pour apaiser d'abord les plus criantes ; réaliser progressivement les plus justes espérances des républicains sans se soumettre à celles de leurs exigences qui semblaient contraires à l'ordre essentiel ; con-

traindre l'autorité et la liberté à se servir l'une l'autre ; ce projet, insupportable aux impatiences révolutionnaires, avait été jadis le rêve de Mirabeau.

Mirabeau, le premier, s'était senti de taille à maîtriser et à diriger la Révolution grondante. Pourquoi pas ? Lui-même, lui, l'indomptable ; lui, le taureau rhodanien, n'avait-il pas été muselé, un jour, par l'autorité paternelle ? Et encore n'avait-il pas vu comment on endigue le Rhône et ses fureurs de débordements ? Dirigées, les inondations ne peuvent-elles rester fécondes sans être destructives ? Et le rêve héracléen de Mirabeau était devenu le projet d'Émile Ollivier.

Qu'il réussît, et c'était la grande, la pure gloire. Rien de pareil ne se serait vu encore... ; mais quelles difficultés et quels risques !! quelle folie ! disaient les moins hostiles, — quoi ! vouloir unir les incompatibles !... En tout cas, dans une telle aventure, la condition primordiale, pour être jugé avec justice, était de durer.

Pour parvenir à ce faite (surélevé comme l'est, sur un navire la passerelle où se tient debout, aux grandes heures critiques, l'amiralissime), il avait fallu d'abord concevoir avec audace l'aventureux projet ; ensuite le faire accepter de l'Empereur, malgré le mécontentement des impérialistes ; puis, douloureusement, voir s'éloigner beaucoup d'anciennes amitiés qui étaient allées prendre rang parmi les « irréconciliables ».

Et tout cela, c'est-à-dire le plus difficile et le plus pénible, est accompli. Maintenant, le commandement suprême est entre les mains du réformateur. On va donc voir ce que sait faire ce chef. Le voilà debout sur sa passerelle. Vers lui convergent tous les regards de la France et de l'Europe. Depuis quelques heures seulement il apparaît comme responsable, bien qu'aucun des dispositifs pris jusqu'à ce jour ne soit son œuvre... À ce moment précis une vague de fond soulève le na-

vire qui, retombant sur un écueil, s'entrouvre et s'abîme. L'année terrible roule, comme une mer démontée, des épaves qui s'entrechoquent. L'amiral, vaincu par les éléments, n'est plus que le grand naufragé d'un naufrage que rien n'aurait pu conjurer... Quelle tragique destinée !

*

* *

J'ai eu l'honneur de rendre visite, il y a peu de temps, à M. Émile Ollivier dans sa solitude de la Moutte. J'en ai rapporté une impression profonde...

En quittant Saint-Tropez, et en allant au sud, vers le promontoire de Camarat, par un chemin public, on se trouve bientôt au milieu d'un cirque de collines qui ondulent, comme flexibles, sur le fond très bleu du ciel méditerranéen. Ces mamelons, chargés de pinèdes verdoyantes, enserrant une petite plaine à laquelle le voisinage de la mer un moment invisible donne ce je ne sais quoi de libre et d'infiniment spacieux qu'on sent de très loin et qu'on respire... Et voilà, qu'au bout d'un champ de vignes, au sud-est, on aperçoit comme une oasis. Un large groupe de dattiers jette vers le ciel les bouquets de ses palmes retombantes et immobiles. Des cimes d'eucalyptus les dominant. La retraite d'Émile Ollivier est cachée là, dans ces arbres. Vous ne la verrez qu'en heurtant le seuil.

C'est une demeure d'autrefois, d'une très noble simplicité. Une cour ouverte, sablée, sépare l'habitation principale d'une aile qui la protège des vents du large. Au-dessus de la porte-maîtresse une inscription : *Certa viriliter ; sustine patienter*¹⁷. C'est bien là ce qu'on attendait, la demeure d'un orateur des républiques d'autrefois, d'un lutteur de la vie politique, qui,

¹⁷ [NDLR] Devise d'Émile Ollivier : *Certa viriliter, sustine patienter*, « Combat virilement, supporte patiemment ».

après l'action conduite à la romaine, a pris ses quartiers de repos chez les philosophes, en Grèce, *sustine patienter*... Ces deux derniers mots de la devise liminaire, tout le jour, à chaque pas, sonneront dans l'esprit du visiteur.

... Le seuil est franchi... Autour du salon règnent des bibliothèques basses que couronne une assemblée de bustes, orateurs, penseurs et poètes. On dirait que ces morts illustres tiennent conseil. Lamartine préside et Socrate le regarde. Tous se sentent chez eux.

C'est l'heure de combattre avec l'arme qui reste,
C'est l'heure de monter au rostre ensanglanté
Et de défendre, au moins de la voix et du geste,
Rome, les dieux, la liberté¹⁸ !

... Le maître de céans arrive. Il parle. Je reconnais tout de suite le timbre séduisant de cette voix que j'avais entendue dans mon enfance. Elle vibre et elle caresse. On dirait des sonorités d'argent qui tintent, calmées par des draperies de velours. Un grand apaisement, voilà ce qu'elles expriment. Elles disent le passé qui fut un champ de bataille et qui s'est transformé en un champ fleuri d'asphodèles. Entre aujourd'hui et ce « hier » lointain il n'y a eu que le travail, continu, lent, quotidien, inlassable... Et voici la table du travailleur. En face de sa place coutumière, un siège ; un autre siège à sa droite, aujourd'hui ceux de Mme Émile Ollivier et de sa fille, « secrétaires » attentifs... car l'écrivain ne peut plus travailler de ses yeux... Tous les documents lui sont lus et relus. Sa mémoire les recueille et les garde, les contient tous ; et, au moindre appel de l'historien, les « secrétaires » vite feuilletent, cherchent, retrouvent... Chaque jour, depuis quarante années, sans un mo-

¹⁸ [NDLR] Alphonse de Lamartine, *À Némésis*.

ment de défaillance, il s'est assis là, réfléchissant, résumant, dictant, et attendant l'heure où le dernier des quinze ou des seize volumes de l'*Empire libéral* ferait la lumière sur son attitude de ministre... *Sustine patienter*...

L'heure invite à la promenade. Nous voici maintenant dans les sentiers rocailleux des douces collines. Nous allons vers la mer. Et, s'appuyant sur le bras de son compagnon, le maître ne cesse de parler, avec sa voix charmeresse. Il dit la poésie, il explique l'éloquence, il raconte l'action parmi les foules et le bienfait du long labeur dans la solitude.

On s'arrête devant un pin-parasol très vieux, et, posant sur l'arbre une main familière : « Voyez comme il est beau ! quelle élégance dans le jet des branches ! » Sur ce pin et tout autour de nous palpite, innombrable, le chant des cigales, le même frémissement sonore qu'écoutaient, il y a trois mille ans, les vieillards homériques, et celui-là même que les sages retrouveront sans doute aux Champs Élyséens. Que disent-elles, les cigales obstinées ? J'entends bien... inlassablement elles répètent : *Patienter ! patienter ! sustine patienter !*

Les pentes douces s'abaissent lentement sous nos pas ; nous ressortons du bois, et, devant nous, tout près, le sol doré plonge, expire dans l'azur de la mer très tranquille. Nous voilà assis sur un banc de pierre, demi-circulaire, entouré de kermès rampants. Et ici l'on se taira longtemps pour écouter la vague qui susurre des choses indicibles aux sables de la grève, sans fin remués.

Enfin, le maître de ces bois et de cette plage : « Renan, assis où nous sommes, a regardé longuement là-bas, dans l'Est, le rivage de Saint-Raphaël, les cimes de l'Estérel, et il disait : « C'est bien la Grèce ; c'est la Grèce boisée ». Quand il vint, ce fut par un jour semblable à celui qui nous enchante ; la même paix dormait, bercée sur les vastes eaux. Et je lui dis : « Ne trouvez-vous pas qu'il y a plus de grandeur et de puissance

dans le spectacle de l'immense mer au repos que dans celui de ses tumultes et de ses colères !... Quand les hautes vagues luttent en désordre, avec des grondements, des crachats de haine, des bouillonnements de rage, certes la scène a de la beauté, — mais on sent si bien que toute cette agitation forcenée sera vaine à la fin ! Vaincue fatalement d'avance, la mer qui se tourmente n'a pas la vraie grandeur de cette mer recueillie, unie, qui laisse deviner ses belles profondeurs et qui seulement parce qu'elle est calme — oui, seulement à cause de cela — peut répéter tout l'azur des radieuses journées, toutes les constellations palpitantes des nuits... »

Et tandis qu'on regagnait la vieille maison par un autre chemin qui fait un détour et suit quelque temps la plage, le philosophe souriant me désigna du doigt une pointe de rocher, avancée sur l'eau bleue, comme la proue dorée d'un petit navire... La surface du rocher est aplanie de main d'homme. Pour l'heure, cependant, rien n'indique au passant qu'un jour, sur ce promontoire minuscule, nos enfants verront une tombe : une simple dalle, avec cette inscription digne d'être lue devant la mer des jours paisibles : *Magna quies in magna spe*¹⁹.

Les jours de tempête affreuse sont rares ici. Les vaines tourmentes passeront vite ; et, le plus souvent, devant cette tombe, s'étalera la mer sereine, unie, tranquille, celle qui, durant le jour, reflète l'azur ; durant la nuit, toutes les étoiles mystérieuses. Et le grand naufragé sera là, entouré de sérénité, comme dans une île heureuse... *Magna quies*. Jean Aicard.

Un détail supplémentaire est révélé par l'avocat suisse Heinrich Seeholzer. À Saint-Tropez, après sa journée de travail et

¹⁹ [NDLR] *Magna quies in magna spe*, épitaphe d'Émile Ollivier, « un grand repos dans une grande espérance ».

avant le dîner, Émile aimait s'accorder une distraction artistique²⁰ :

Jocelyn Ollivier nous faisait alors de la musique pour délasser son père, et la soirée s'achevait par le repas du soir et d'amicales causeries sur tous les sujets. Émile Ollivier, après avoir écouté son fils, me répéta un jour cette strophe de Sully Prudhomme :

Je suis las des mots, je suis las d'entendre
Ce qui peut mentir ;
J'aime mieux les sons qu'au lieu de comprendre
Je n'ai qu'à sentir.

Décédé dans sa maison de Saint-Gervais-les-Bains le mercredi 20 août 1913, Émile Ollivier, fut enseveli, selon son vœu, le samedi suivant, dans le caveau qu'il s'était préparé sur une pointe rocheuse de sa propriété de Saint-Tropez. Jean Aicard y représenta l'Académie :

Les obsèques de M. Émile Ollivier²¹
(*Dépêche de notre correspondant particulier*)

Saint-Tropez, 23 août.

Par un soleil superbe et un ciel sans nuage, M. Émile Ollivier a reçu les derniers devoirs à Saint-Tropez, la petite ville qu'il affectionnait. Son cercueil y était arrivé hier soir de Saint-Gervais et avait été provisoirement déposé dans l'ancienne chapelle de la Miséricorde.

²⁰ SEEHOLZER (Heinrich), « Une visite à Émile Ollivier », *Le Figaro, supplément littéraire*, 9^e année, n° 43, samedi 25 octobre 1913, « Feuilleton », pages 2-3. Le texte cité est pris à la colonne 6.

²¹ *Le Temps*, 53^e année, n° 19043, dimanche 24 août 1913, « Dernières nouvelles », page 6, colonne 2.

Ce matin à dix heures la levée du corps a été faite par le curé de Saint-Tropez et son vicaire. Le cercueil, qui disparaissait sous les gerbes de fleurs, a été placé sur un corbillard de troisième classe et transporté à l'église de la paroisse. L'absoute a été donnée et un cortège composé de 300 personnes a accompagné, du village à la pointe de la Moutte, la dépouille de l'ancien ministre. Le cercueil a été descendu dans le caveau que M. Émile Ollivier avait fait creuser dans un rocher au bord de la mer. Aucun discours ne fut prononcé. M. Jean Aicard représentait l'Académie française.



« Jean Aicard aimait Émile Ollivier avec respect, avec ferveur, avec piété. Cette affection était en lui comme sentiment personnel et aussi comme une sorte de devoir de tradition.²² » En octobre 1916, il expliqua encore longuement la pensée et l'action — bien incomprises — de l'homme politique²³ et ne manqua jamais une occasion de rendre justice à sa mémoire.

La correspondance des Ollivier avec Jean Aicard

Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon renferme une correspondance adressée à Jean Aicard par Émile et, surtout, Marie-Thérèse Ollivier. On y trouve deux lettres d'Émile Ollivier et quarante-six lettres de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard ; ainsi qu'une lettre de Marie-Thérèse à Jacqueline Lonclas et une à Julia Bertrand. J'y ai ajouté trois lettres

²² LÉON DE SAINT-VALÉRY, *article cité*.

²³ AICARD (Jean), « L'idéal d'Émile Ollivier », *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse*, 121^e année, n° 250, octobre 1916, pages 80-95.

de Marie-Thérèse à Jean provenant d'une collection particulière. Le corpus ainsi formé réunit donc cinquante-trois lettres.

Parmi les lettres de Marie-Thérèse, deux non datées ont pu l'être d'après leur contenu ; une seule est restée sans date.

Cette correspondance est, de toute évidence, très incomplète : elle débute tardivement en 1908, présente une lacune pour l'année 1917 et s'achève à la fin de l'année 1918. Elle concerne principalement les années 1910 (neuf lettres), 1913 (sept lettres), 1914 (onze lettres), 1915 (sept lettres) et 1916 (sept lettres).

Elle est formée principalement de textes courts et mentionne parfois des personnes ou des faits qu'il est impossible de préciser. D'un autre côté, elle présente un intérêt certain par les nouvelles qu'elle apporte et témoigne de la permanence de sentiments affectueux entre les protagonistes sur une dizaine d'années.

Née en 1850, Marie-Thérèse était tout à fait contemporaine de Jean Aicard. Elle noua avec lui une relation très empathique, un peu celle d'une sœur vis-à-vis d'un frère, débutée sur un mode mineur — « cher monsieur » en 1909, — puis plus intime — « monsieur et ami » en 1910-1911, puis « cher ami » — et qui s'exprima plus intensément après le décès d'Émile, alors que les deux amis connaissaient la même solitude et s'apportaient un mutuel soutien dans les épreuves de la vie.

J'ai numéroté ces lettres dans l'ordre chronologique pour faciliter les renvois de l'une à l'autre.

Lettre n° 1 : vendredi 7 août 1908

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 44 ; lettre non autographe mais signée d'Émile

Ollivier à Jean Aicard, 2 pages.

Saint Gervais les Bains
Haute-Savoie

7 août 08

Cher Monsieur,

Je reçois votre lettre au milieu des montagnes de la Savoie. Je serai réinstallé à St Tropez dans les premiers jours d'octobre et je serai enchanté d'y recevoir votre visite.

J'ai gardé le souvenir de tous ceux auxquels votre destinée a été mêlée et je ne m'étonne pas de ce que vous me dites du dévouement de votre sœur : elle était la fille d'un des hommes les meilleurs que j'ai connus.

Bien cordialement
Émile Ollivier

30

NOTES :

1° D'après l'enveloppe jointe, la lettre a été postée à Saint-Gervais-les-Bains (Haute-Savoie) le 7 août et est arrivée à La Garde le 9 août.

2° Les Ollivier possédaient le château de La Moutte à Saint-Tropez (Var) et une maison à Saint-Gervais-les-Bains (Haute-Savoie), *La Vignette*. À La Moutte, Émile Ollivier augmenta la bâtisse primitive de deux ailes et accrut considérablement le parc.

3° Émile Ollivier déclare avoir connu la famille de Jean et le père de Jacqueline, Amédée André.

Lettre n° 2 : jeudi 25 février 1909

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance ; lettre autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, 2 pages.

25 février 1909.

Cher Monsieur,

J'ai été très absorbée par le travail de mon mari qui, un peu fatigué par la correction des épreuves de son dernier volume, m'avait chargée de beaucoup de petites besognes secondaires, et je n'ai pas pu vous dire combien nous avons été charmés de votre petit volume. Les strophes sur Arles, celles sur la Fleur d'amandier feraient partie d'une Anthologie, toutes les autres sont ensoleillées et vibrantes comme des chants de cigales : c'est vous dire que nous les avons aimées.

Les renseignements que vous nous donnez sur votre campagne électorale nous intéressent beaucoup. Mon mari pense que vous menez fort bien votre barque et que pour le moment il n'y a rien de plus à faire que ce que vous faites. C'est à la dernière heure, sur le champ de bataille même, que le mot de ralliement et les mesures très efficaces devront se produire.

Ayez donc bon courage, cher Monsieur, et partagez avec Madame votre sœur nos sincères amitiés

M. Th Ollivier

31

NOTES :

1° En ce mois de février, Émile Ollivier achevait de corriger les épreuves du volume XV de son grand ouvrage *L'Empire libéral* (Paris, Garnier frères, 1895-1918, dix-huit volumes).

2° « votre petit volume » : les strophes citées de Jean Aicard appartiennent aux *Poèmes de Provence* qui firent l'objet, au début de l'année 1909, d'une nouvelle édition par Ernest Flammarion, mise en librairie au mois de mars.

3° Au début de l'année 1909, Jean Aicard présentait, pour la huitième fois, sa candidature à l'Académie française et cette campagne fut couronnée de succès avec l'élection acquise le 1^{er} avril. Cf. AMANN (Dominique), « Les tribulations d'un candidat », *Aicardiana*, 1^{re} série, n° 4, septembre 2013, pages 60-73.

Lettre n° 3 : jeudi 30 décembre 1909

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 49 ; carte postale signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jacqueline Lonclas, représentant « Saint-Tropez, allée d'eucalyptus, ville d'Émile Ollivier », adressée à « Madame Loncla, 40 rue du Luxembourg, Paris VI ».

30 décembre

Toutes les félicitations du cœur, à vous et au cher Poète, et tous les vœux les plus profonds pour votre bonheur !

Au revoir bientôt !

M Th Émile Ollivier

ÉLÉMENT DE DATATION :

La carte est incomplètement datée mais le timbre d'oblitération porte la date « ST TROPEZ 30-12 09 », soit le 30 décembre 1909.

NOTES :

1° Rue du Luxembourg : Jacqueline et Jean, qui avaient eu différentes adresses successives à Paris, s'installèrent au 40 rue du Luxembourg en juin 1901, dans un bel appartement de trois pièces donnant sur les jardins ; Jean conserva cette adresse jusqu'à son décès.

2° Jean Aicard fit son entrée officielle sous la Coupole le jeudi 23 décembre 1909, accueilli par Pierre Loti au nom des académiciens. Il connut ce jour-là un des plus beaux triomphes de sa carrière, ainsi que Jacqueline, présente à la séance sur le banc réservé à la famille, qui vit le couronnement de tous les efforts de sa vie et à qui Pierre Loti rendit un bel hommage.

Lettre n° 4 : samedi 19 mars 1910

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 25 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

19 mars 1910

LA MOUTTE

PAR SAINT-TROPEZ

VAR

Monsieur et Ami,

Je vous ai écrit il y a une dizaine de jours que nous comptions, mon mari et moi, nous arrêter à St Raphaël le mercredi 23 à midi en partant pour Paris, à l'intention de vous voir, et je vous demandais si cela vous irait. J'ai peur que cette lettre ne vous soit point parvenue ou que vous ne soyez plus à St Raphaël. Je vous serais infiniment obligée de me fixer au plus tôt par un petit mot, parce que, si vous n'êtes pas là, nous changerons nos projets.

Bien affectueusement à vous et à Madame votre sœur

M Th Ollivier

J'ai écrit aussi à M^{me} de Reverseaux pour lui demander si nous la trouverions, et elle n'a pas non plus répondu.

NOTES :

1° Jean Aicard se plaisait à séjourner, de temps à autre, à Saint-Raphaël.

2° La famille Guéau de Reverseaux a compté quelques officiers de marine ayant eu des affectations à Toulon.

Lettre n° 5 : mardi 10 mai 1910

SOURCE : collection particulière ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

10 Mai 1910

Monsieur et Ami,

Vous n'avez sans doute pas su le deuil qui vient d'attrister le cœur de mon mari. Il en a beaucoup souffert, mais il sent d'autant plus le besoin de s'entourer de ses amis, et si vous vouliez bien avec M^{me} Lonclas venir dîner avec nous à sept heures et demie dans la plus stricte intimité mardi prochain 17 mai, vous nous feriez un bien grand plaisir et vous feriez à Émile un vrai bien. J'espère un prompt oui et je vous envoie toute notre amitié

M Th Ollivier

Lettre n° 6 : dimanche 11 septembre 1910

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 22 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

11 septembre 1910

St Gervais (haute Savoie)

Monsieur et Ami, L'entrevue matrimoniale qui nous a empêchés d'aller entendre le *P. Lebonnard* a eu ses conséquences lentes et heureuses. Je vous annonce les fiançailles de ma fille avec un jeune homme d'une rare valeur d'intelligence et de cœur, appelé, de l'aveu de tous, à un grand avenir, le docteur Jean Troisier, fils du docteur Troisier, qui est lui-même une de nos célébrités médicales parisiennes. Le mariage se fera à Saint

Tropez dans la deuxième quinzaine de novembre. Nous espérons que vous y serez et je vous envoie, en attendant, ainsi qu'à votre sœur, nos bien affectueux souvenirs. M Th Ollivier

Mon mari va très bien et vous serre la main. Nous rentrons dans les premiers jours d'octobre à La Moutte.

NOTES :

1° « Ma fille » : Geneviève Ollivier (1882-1964).

2° Jean Troisier, né à Paris le 18 mai 1881 ; médecin des hôpitaux de Paris (1921), agrégé de médecine expérimentale (1932), chef de service à l'institut Pasteur, professeur de clinique de la tuberculose (1938) et membre de l'Académie de médecine (1942). Il mourut à Paris le 31 octobre 1945. Jean Troisier appartenait à une famille de médecins :

— son aïeul paternel, Antoine-Édouard, fut médecin à Sévigny-Waleppe (Ardennes) ;

— son père, Émile (1844-1919), obtint son agrégation de médecine et se rendit célèbre par ses travaux sur l'adénopathie sus-claviculaire, la méningite typhoïdique, le cancer des voies lymphatiques, etc. ; il avait été élu membre de l'Académie de médecine (1901).

Lettre n° 7 : vendredi 23 septembre 1910

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 19 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

Le 23 septembre 1910

Monsieur et Ami, Nous serons à la Moutte, après un petit détour en Italie, le 4 ou le 5 octobre. Je serai ravie d'y recevoir

vosre livre et de vous recevoir vous-même, dès que le cœur vous en dira. Le mariage de ma fille sera peut-être un peu avancé et fait dans la première quinzaine de novembre. Nous espérons beaucoup que cela ne vous empêchera pas d'y assister. Ce nous serait une joie de cœur que d'y compter votre amitié. Un des témoins de ma fille sera Étienne Lamy, vous serez donc tout à fait en *terra grata*.

Bien affectueusement

M Th Ollivier

NOTES :

1° « votre livre » : probablement le roman *Tata*, nouvellement publié par Ernest Flammarion à l'été 1910.

2° Geneviève Ollivier, née à Saint-Tropez le 2 novembre 1882, y épousa le vendredi 4 novembre 1910 le docteur Jean Troisier (voir la lettre n° 6, note n° 2). Cérémonie religieuse le lendemain samedi 5 novembre.

3° Étienne Lamy (1845-1919) : avocat, journaliste, homme politique, élu à l'Académie française le 8 juin 1905 et reçu le 11 janvier 1906.

4° *Terra grata* : locution latine. L'adjectif *gratus*, *a*, *um* signifie d'ordinaire « agréable, bienvenu, qui reçoit un bon accueil » ; Marie-Thérèse l'utilise ici dans un sens contraire, « terre accueillante ».

Lettre n° 8 : lundi 31 octobre 1910

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 23 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

Le 31 octobre 1910

LA MOUTTE
PAR SAINT-TROPEZ
VAR

Monsieur et Ami

Voulez-vous être tout à fait gentil et faire un plaisir *de cœur* à des amis qui vous portent dans leur cœur ? Au lieu de venir samedi pour la messe, venez vendredi pour le dîner de famille qui aura lieu à la Moutte à 7 heures.

Je ne puis malheureusement vous offrir de coucher, mais les chers Cauvain seraient si heureux de vous loger !... Voyez, réfléchissez, dites oui, vous êtes si bon que je vous dis, moi, déjà merci en vous serrant affectueusement la main.

M Th Ollivier

Quoique assez nombreux on sera en redingote.

Lettre n° 9 : mercredi 2 novembre 1910

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 47 ; télégramme de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard.

ST TROPEZ 14 H 6

DÉSOLÉS DE VOTRE LETTRE VENEZ COMME POURREZ
AUREZ LAIT À PROFUSION – OLLIVIER

ÉLÉMENT DE DATATION :

Oblitération : « LA GARDE PRÈS TOULON VAR 2-11-10 ».

NOTE :

Jean Aicard, grippé, avait donc annoncé qu'il ne pourrait se rendre au mariage de Geneviève Ollivier.

Lettre n° 10 : mardi 1^{er} novembre 1910

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 24 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

Le 1^{er} novembre 1910

LA MOUTTE
PAR SAINT-TROPEZ
VAR

Cher Monsieur et Ami,

Nous avons été affreusement égoïstes ce matin après votre lettre qui nous avait consternés, en vous suppliant de venir n'importe comment. Ne voyez dans notre indiscretion que notre grand, notre immense regret de ne pas vous avoir au milieu de nous en ce jour qui restera pour nous une date si solennelle et dans lequel nous aurions trouvé consolant d'être entouré d'amis comme vous. Mais, je vous en prie, oubliez-nous, soignez-vous, guérissez-vous ! C'est la seule preuve d'amitié que nous vous demandons en vous envoyant toute la nôtre du fond du cœur.

M Th Ollivier

ÉLÉMENT DE DATATION :

Quoique datée « 1^{er} novembre », cette lettre fait suite au télégramme ci-dessus, envoyé de Saint-Tropez le 2 novembre à 14^h 6.

NOTE :

Jean Aicard, grippé, ne put se rendre au mariage de Geneviève Ollivier.

Lettre n° 11 : mardi 8 novembre 1910

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 20 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

Le 8 novembre 1910

LA MOUTTE
PAR SAINT-TROPEZ
VAR

Monsieur et Ami,

Excusez-moi de n'avoir pas trouvé une minute en ces jours si remplis pour vous dire avec quelle émotion a été écoutée votre lettre, que mon fils a lue à haute voix au repas de noces, le pauvre Lamy ayant mal aux yeux. Nous avons tous admiré et ressenti jusqu'au cœur vos belles paroles. Nous vous avons aussi tous regretté. C'est avec une double joie que nous apprenons que vous allez mieux, car nous espérons alors vous voir bientôt à la Moutte en pèlerinage d'amitié et de charité vers deux solitaires qui vous aiment bien profondément M Th Ollivier

NOTES :

1° « Mon fils » : Jocelyn Ollivier (1886-1956).

2° Absent au mariage, Jean Aicard avait envoyé la lettre suivante à Étienne Lamy (voir la lettre n° 7, note n° 3) :

La Garde, 3 novembre 1910.

Mon cher confrère,

Certainement vous ferez ce soir à vos hôtes un compliment ; et, si j'avais été à la Moutte, je me serais tu parce que vous parlerez. Mais, absent, je ne veux pas l'être tout à fait et je vous prie de vouloir bien transmettre à notre illustre doyen et à l'admirable compagne de sa vie et de ses travaux, l'hommage de mon respect.

On célèbre ce soir une fête tout intime dans cette maison de *la Moutte* où réside une grandeur morale digne des plus beaux souvenirs historiques. Aux temps classiques de Rome, on vit d'illustres citoyens, qui avaient occupé les plus hautes fonctions dans l'État, se retirer aux champs, et déclarer à leurs visiteurs qu'ils préféreraient désormais les légumes de leur potager et les roses de leurs jardins aux soucis de la chose publique. Votre hôte — et c'est sa gloire — a su, dans sa retraite, donner aux beautés de l'incomparable paysage qui l'entoure l'admiration la plus passionnée, sans leur demander un oubli égoïste.

Il n'a pas cessé d'agiter en lui douloureusement les problèmes qui intéressent les nations. Cet orateur sans égal, cet artiste admirable a été un historien laborieux tous les jours, vibrant sans cesse de cœur et d'esprit, et il a donné l'exemple d'une vie consacrée tout entière à l'idéal même dont il a tant souffert.

Ainsi il a conjuré ce que nos ancêtres antiques appelaient la haine des dieux. Ces dieux funestes, sa volonté d'homme les a vaincus, dominés, et s'il a pu durer, s'il a pu attendre les bonheurs qui l'entourent aujourd'hui, s'il a pu les créer, c'est que sa haute conscience l'a mis, en tout temps, au-dessus de sa destinée.

Il n'y a point là de hasard. La sérénité, qui prolonge la vie humaine par-delà les heures contraires, n'est donnée qu'aux grandes âmes. Elle est la récompense parce qu'elle est une preuve.

Je souhaite aux jeunes époux tous les bonheurs dont ils sont si dignes par eux-mêmes !

À vous bien cordialement.

JEAN AICARD.

(Lettre publiée par un périodique non mentionné dont les coupures, datées « Mardi 8 9^{bre} 1910 », sont conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 7, page 59).

Lettre n° 12 : mercredi 9 novembre 1910

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 46 ; lettre non autographe signée d'Émile Ollivier à Jean Aicard, 2 pages.

La Moutte
par St Tropez (Var)
Cher Ami,

9 Novembre 1910

Je regrette presque que votre lettre soit sur moi car cela m'empêche de vous dire assez combien je la trouve admirable ; c'est sublime comme du Bossuet, et vous prouvez que vous pouvez être un aussi grand prosateur qu'un grand poète.

Je suis enchanté de savoir que vous êtes mieux.

Ne nous oubliez pas auprès de votre sœur et croyez-moi affectueusement à vous

Émile Ollivier.

NOTE :

Émile Ollivier remercie Jean Aicard pour la lettre qu'il a envoyée à l'occasion du mariage de sa fille (voir ci-dessus la lettre n° 11, note n° 2).

Lettre n° 13 : vendredi 16 décembre 1910

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 21 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

16 décembre 1910

LA MOUTTE
PAR SAINT-TROPEZ
VAR

Monsieur et Ami,

Nous sommes désolés et nous ne voulons pas être consolés. Ce n'est donc plus qu'à Paris que nous vous verrons ! Et seulement en avril si vous y êtes encore ! Émile, ce qui ne vous étonnera pas, n'ira pas voter en février. Ces élections ainsi faites éliminent le pauvre Doyen. J'espère qu'une autre fois ses jeunes confrères ne le laisseront pas sacrifier. Delafosse nous demande de vous recommander sa candidature. Vous lui direz que nous l'avons fait, et vous penserez quelquefois à nous là-bas comme à de braves gens qui vous aiment. M Th Ollivier

Ravis de voir Maurin sur la scène ! Avez-vous lu la remarquable Nouvelle d'Augustin Thierry ? dans la Revue des deux Mondes ?

NOTES :

1° Lors de l'élection du 9 février 1911, Jules Delafosse (1841-1916), journaliste et homme politique, présenta sa candidature au fauteuil précédemment occupé par Charles Costa de Beauregard (1835-1909) : des quatre candidats déclarés, c'est le général Hippolyte Langlois (1839-1912) qui fut choisi. Jules Delafosse n'obtint jamais de siège à l'Académie.

2° *Maurin* sur la scène : en janvier 1910, différents journaux nationaux ou régionaux crurent pouvoir annoncer l'arrivée de *Maurin des Maures* sur la scène lyrique, avec un livret de Charles Florentin, journaliste et homme de lettres né en 1870, mis en musique par l'organiste-compositeur arlésien Achille Phillip (1878-1959). Mais les deux jeunes auteurs s'étaient quelque peu emballés et avaient « omis » de demander l'autorisation à l'auteur du roman ! Ils s'attirèrent un cinglant désaveu : Jean Aicard leur fit savoir par la presse qu'il avait accordé le droit de porter *Maurin* à la scène au seul Jean Thorel (1859-1916), romancier, auteur dramatique et traducteur. Thorel écrivit effectivement une pièce, acceptée par André Antoine

directeur du théâtre national de l'Odéon. Des acteurs furent pressentis mais, en septembre 1911, Antoine renonça.

3° AUGUSTIN-THIERRY (Gilbert), « La madone qui pleure », *Revue des deux mondes*, 5^e période, LXXX^e année, 60^e volume, 15 novembre 1910, pages 277-323.

Lettre n° 14 : dimanche 7 mai 1911

SOURCE : collection particulière ; carte de correspondance signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, adressée à « Monsieur Jean Aicard, de l'Académie française, 40 rue du Luxembourg, Paris », 1 page.

Dimanche 7 mai 1911

Cher Ami,

J'ai peur que vous n'ayez pas reçu le mot que je vous ai adressé pour vous demander de venir samedi 13 dîner avec nous en redingote, dans l'intimité, à 7^{h. 3/4}. Fernand Laudet et Gaston Bonnier, nos seuls convives, ont accepté comptant que vous serez des nôtres. Ne les décevez pas et surtout donnez-nous la joie de vous avoir à nous quelques bons moments. Vous savez comme on vous aime ici !

M Th Ollivier

NOTES :

1° Rue du Luxembourg : voir la lettre n° 3, note n° 1.

2° Fernand Laudet (1860-1933), écrivain, homme politique ; élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1919.

3° Gaston Bonnier : cf. AMANN (Dominique), « Les Ortolan, Lonclas et Bonnier », *Aicardiana*, 2^e série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 321-329.

Lettre n° 15 : dimanche 17 mars 1912

SOURCE : collection particulière ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

Le 17 mars 1912

Cher Ami, Vous m'avez fait un beau cadeau, mais je ne suis pas ingrate. J'ai voulu lire d'abord et ne vous dire qu'ensuite tout le plaisir de cœur et de goût que j'ai eu à lire ces charmantes et nobles inspirations où l'on retrouve tout ce qu'il y a en vous de fin, de bon, de grand.

Nous en causerons bientôt, j'espère, car nous rentrons à Paris cette semaine et nous espérons bien que nous aurons vite le plaisir de vous revoir au logis. Si vous voyez M^r et M^{me} Gaston Bonnier, dites-leur notre affectueux souvenir et partagez avec votre chère sœur, dont nous partageons la joie de votre retour à la santé, toute notre profonde amitié

M Th Ollivier

NOTES :

1° Il pourrait s'agir du poème « L'homme a des ailes » publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1497, dimanche 3 mars 1912, page 194, colonnes 1-3 (version publiée dans *Aicardiana*, n° 1, mars 2013, pages 46-51).

2° Gaston Bonnier : voir ci-dessus la lettre n° 14, note n° 3.

Lettre n° 16 : samedi 28 décembre 1912

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 69 ; lettre autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, 4 pages.

Le 28 décembre 1912

Cher Ami,

Si je n'ai pas répondu encore à votre lettre si touchante et si intéressante, c'est que je rentre à peine d'un pèlerinage bien cruel à Marseille où j'ai été rendre les derniers devoirs à ma pauvre chère Mère, ange de bonté, de douceur, d'abnégation dont la disparition laisse dans ma vie et dans mon cœur un vide que le temps ne comblera pas.

Sa maladie a duré un mois pendant lequel j'ai été souvent près de son lit de souffrance et ai vécu des heures bien douloureuses. Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas ? de vous en dire davantage. Vous savez qu'à côté de mes plus grandes peines, j'ai toujours la force d'aimer mes amis, de m'intéresser à leurs affaires, et de faire des vœux pour la réalisation des leurs.

Je reçois comme une consolation les nouvelles encourageantes que vous me donnez de Paris et votre bonne promesse de venir à la Moutte en février. J'espère que vous nous direz le meilleur sur vos affaires et que vous nous rassurerez tout à fait sur la santé de votre noble sœur, à laquelle j'envoie un vœu spécial bien affectueux, et qui, je le sais, ira droit à votre cœur.

Nous ne demandons qu'à donner à M^{elle} Bouyer les satisfactions qu'elle mérite tant et nous lui sommes tout dévoués. Sa sœur s'est inquiétée avec moi de votre absence en septembre au Méou. Que Dieu vous donne, cher Ami, la santé, la tranquillité de cœur et les joies de l'esprit. Toute la Moutte vous envoie son affection.

M Th Ollivier

Savez-vous que votre article d'il y a trois ans, reproduit par les *Annales*, vient encore d'avoir un immense succès ?

NOTES :

1° Les parents de Marie-Thérèse, née Gravier, étaient originaires de Pondichéry (Indes françaises). Son père, Joseph-Gustave y naquit

le 10 janvier 1820 et s'y maria, le 19 juillet 1849, avec Louise-Fanny Poulain, née à Pondichéry le 28 juin 1834. Tous leurs enfants sont nés dans cette colonie française. La famille s'établit à Marseille dans les années soixante-dix. Gustave, négociant et armateur, y mourut en 1889 et son épouse le 20 décembre 1912.

2° M^{lle} Bouyer : Violette, fille de Léon Bouyer (1844-1916 ; peintre, photographe et architecte) et de Jeanne Karr (1850-1929), seconde fille d'Alphonse Karr. Violette est donc une petite-fille de l'écrivain-jardinier. Violette avait une sœur, Suzanne, et un frère, Alphonse.

3° Le Méou : il s'agit en fait du château de Méaulx, commune de Clavières (Var), propriété des Bouyer, où Violette passa soixante-dix années de sa vie.

4° En 1909, Jean Aicard apporta aux *Annales politiques et littéraires* plusieurs poèmes ainsi qu'un grand article sur la poésie populaire (*Journal de l'université des Annales*, année scolaire 1908-1909, tome II, n° 21, mardi 5 octobre 1909).

Lettre n° 17 : mercredi 5 mars 1913

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 68 ; lettre autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, 3 pages.

5 Mars 1913.

Quelle doublement bonne nouvelle, cher Ami, et que nous sommes heureux de vous féliciter de cette première victoire et de nous féliciter de votre prochaine venue à la Moutte ! Je dis prochaine parce que crois, dans l'intérêt de notre candidate indispensable que nous puissions nous entendre dès la semaine prochaine sur ce que nous avons à faire. J'attends la visite de Lamy dans une quinzaine. Il restera peu, mais vous savez que

mille lettres ne valent pas une heure de conversation. Il faudra donc mettre à profit, de manière à la rendre féconde, cette heure de conversation, et vous seul pouvez nous mettre à même de le faire. Votre excellente sœur fera cet acte de dévouement, comme elle sait les faire tous, et vous donnera à nous le temps nécessaire.

Au revoir donc, à bientôt, dans cette Moutte qui vous a vu triste et qui vous a vu joyeux.

Nous aurons encore de la joie à mieux connaître votre heureuse entreprise et nous vous envoyons d'avance, ainsi qu'à votre sœur, tout notre cœur

M Th Ollivier

NOTES :

1° La « première victoire » est la réception en seconde lecture le 1^{er} mars, par le comité de la Comédie-Française, de *Maître Pasquale*, pièce nouvelle de Jean Aicard en trois actes. Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon renferme, dans le carton 1 S 20 (n° 24-50), plusieurs copies réalisées par les agences Compère et Leduc, en trois ou en quatre actes, d'une pièce en prose intitulée *Maître Pasquale* ou *Les Pasquale* ou *Le Maestro Pasquale* ; l'une d'elles est datée « juin 1906 ». Lors d'une première lecture à la Comédie-Française le 11 juin 1912, le comité demanda que la pièce, présentée en quatre actes, fût réduite à trois actes. Eugène Silvain fut désigné pour créer le rôle principal et diriger les études... mais la pièce ne vit jamais le jour et resta même inédite.

2° « Notre candidate » : Violette Bouyer-Karr avait mobilisé ses amis pour obtenir un prix académique.

3° Lamy : voir la lettre n° 7, note n° 3.

Lettre n° 18 : samedi 29 mars 1913

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 18 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

29 mars 1913

Cher Ami, si noble et si bon ! Nous nous joignons de cœur à ceux qui saluent en vous la plus douce poésie et le plus généreux cœur de Provence, regrettant seulement de ne pouvoir avec tous vous serrez les mains avec une affection qui vous accompagne toujours.

M Th Ollivier

48

Lettre n° 19 : jeudi 18 septembre 1913

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 67 ; lettre autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, 4 pages.

18 septembre 1913. St Gervais

Très cher Ami,

Je voudrais avoir de vos nouvelles. Êtes-vous plus tranquille au sujet de votre excellente sœur, avez-vous enfin trouvé la personne qui vous donnerait la sécurité ? Je le voudrais tant ! Savoir mes amis hors de peine lorsque j'y suis si profondément moi-même me serait un adoucissement.

Ici nous vivons, mon fils et moi, dans une solitude presque complète et cela semble faire du bien à ce pauvre enfant. Il est à la fois plus calme et plus énergique. Nous avons donc résolu de rester là jusqu'au 15 octobre. Après cela j'irai à Paris pour

voir ma fille et pour lever les scellés qui ont été mis là-bas aussi. Écrivez-moi donc ici et dites-moi ce que vous faites de cette cruelle chose qu'on appelle la vie.

Elle m'a donné ces jours-ci, non une consolation, mais un secours : c'est une lettre de Bergson m'annonçant qu'il est décidé à poser sa candidature sur le pauvre cher fauteuil. Vous savez qu'Émile le désirait et je sais que nous pouvons compter sur vous. Rostand m'a fait dire par sa sœur que je pouvais compter aussi sur lui, et plusieurs autres encore. Mais ne pourriez-vous dire un mot à Brioux ? Je n'ai eu, dans mon malheur, aucune signe de vie de lui, ce qui m'a étonnée, mais il me semble impossible qu'un homme droit, un homme de bien comme lui ne soit pas sympathique à ce grand cœur que vous avez aimé et si bien compris.

Je rentrerai à la Moutte au commencement de novembre pour m'occuper de son tombeau et des manuscrits qu'il m'a laissés. Je compte sur votre visite, ou plutôt votre pèlerinage. Je vous appellerai lorsque tout sera prêt. Jusque-là, je vous en conjure, aidez-nous à réaliser son vœu pour Bergson !

Je vous envoie toute notre affection.

M Th Ollivier

Violette m'a écrit des lettres admirables.

NOTES :

1° « Mon fils » : Jocelyn Ollivier (1886-1956).

2° « Ma fille » : Geneviève Ollivier (1882-1964), épouse Troisier. Quant aux scellés, qui ne peuvent concerner que le domicile parisien des Ollivier, voir la lettre n° 22, note n° 1.

3° Cette lettre établit qu'Émile Ollivier avait souhaité que son fauteuil à l'Académie française revînt au philosophe Henri Bergson.

4° Henri Bergson s'était donc décidé à présenter sa candidature. L'Académie déclara la vacance du fauteuil d'Émile Ollivier dans sa

49

séance du jeudi 25 septembre et Bergson posa aussitôt sa candidature.

5° Rostand : Edmond Rostand (1868-1918), élu à l'Académie française le 30 mai 1901 et reçu le 4 juin 1903. Poète et auteur dramatique, il est principalement connu par son très célèbre *Cyrano de Bergerac*.

6° Brieux : Eugène Brieux (1858-1932), élu à l'Académie française le 18 mars 1909 et reçu le 12 mai 1910. Journaliste et auteur dramatique. Auteur modeste et sans grande originalité il a su, par des idées sociales généreuses, toucher un large public populaire.

7° Violette : voir la lettre n° 16, note n° 2.

Lettre n° 20 : samedi 20 septembre 1913

50

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 16 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

20 septembre 1913

Très cher Ami, Pierre Loti ne m'ayant pas donné signe de vie, je n'ose lui écrire. Mais je demande cette démarche à votre cœur parfait. Il ne vous refusera pas de voter pour le grand penseur célébré naguère par lui et souhaité comme successeur par le grand Vaincu dont vous avez été l'ami. Je vous remercie encore mille fois de cela et de la douceur que vous nous faites connaître de pouvoir, en notre détresse, nous appuyer sur un cœur tel que le vôtre.

Bien tendrement

M Th Ollivier

Je désire bien avoir de vos nouvelles.

NOTE :

Marie-Thérèse confirme que feu son mari, ici nommé « le grand Vaincu », avait souhaité Henri Bergson pour successeur académique. Elle commence donc sa campagne électorale en tentant de regrouper un maximum de suffrages et invite Jean Aicard à décider Pierre Loti qu'il connaît très bien.

Lettre n° 21 : dimanche 19 octobre 1913

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 65 ; lettre autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, 3 pages.

Le 19 octobre 1913.

Cher Ami,

Je pars pour Paris où je serai jeudi prochain. Si vous y êtes venez me voir rue Desbordes-Valm. où je passerai quelques tristes jours.

Loti a répondu à Bergson qu'il ne voterait pas pour lui et faisait campagne pour Pomairols. Quand on songe à ce que ce nom, en regard surtout de celui de Bergson, représente de fauteur, de médiocrité, de pauvreté, on est confondu qu'un esprit comme Loti puisse s'atteler à ce succès.

Heureusement Brieux a promis son vote et son concours chaleureux et Bergson a déjà dix-sept à dix-huit voix assurées. Il est particulièrement heureux de compter la vôtre parmi ces voix. Il a dû vous l'écrire. Mon cher grand mari serait si content de ce succès ! Hélas ! c'est sur son fauteuil qu'il se produira, comme il l'avait prévu. Je ne vous redis pas tout ce que ces circonstances mettent dans mon cœur et dans celui de mes enfants d'angoisse et de désir passionné.

51

Je vous envoie notre profonde affection.

M Th Ollivier

Êtes-vous enfin tranquille au sujet de votre chère et bonne sœur ?

Notre ami Lavissee est très ardent pour Bergson et croit son succès certain.

NOTES :

1° Le domicile parisien des Ollivier était au n° 17 de la rue Marceline Desbordes-Valmore dans le 16^e arrondissement, précédemment dans l'ancienne commune de Passy.

2° Loti, dont les sentiments anti-juifs étaient bien connus, ne pouvait donc voter pour Henri Bergson. Et, ne voulant pas le voir entrer à l'Académie, il préféra, au lieu de s'abstenir, voter pour le bien modeste Charles de Pomairols.

3° Charles de Pomairols (1843-1916), poète et romancier régionaliste, présenta sa candidature à l'Académie française au fauteuil précédemment occupé par Émile Ollivier.

4° Briex : voir la lettre n° 19, note 6.

5° Lavissee : Ernest Lavissee (1842-1922), historien, élu à l'Académie française le 2 juin 1892 et reçu le 16 mars 1893.

Lettre n° 22 : mercredi 12 novembre 1913

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 64 ; lettre autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, 3 pages.

12 novembre 1913

Très cher Ami,

Je suis encore à Paris où me rejoint votre mot. J'y suis en proie à la violence humaine dans sa plus honteuse horreur, et

je me débats avec des hommes de loi !! Si mon pauvre Émile voit cela, de quels frémissements douloureux il doit remplir sa tombe ! J'en suis écrasée. Mais ce qui me désole surtout, c'est de ne pouvoir me consacrer à sa tombe et aux travaux que j'ai à réaliser pour sa mémoire.

Quand la liberté m'en sera rendue je m'arrêterai à Saint-Raphaël pour causer avec vous et avec votre sœur. Nous parlerons de cœur et nous nous entendrons toujours.

Que je serais contente de vous trouver plus content !

Ma plus profonde amitié

M Th Ollivier

NOTES :

1° Les difficultés juridiques dans lesquelles Marie-Thérèse se débattait alors avaient probablement été soulevées par Daniel, le fils d'Émile et de Blandine Liszt, soucieux de récupérer l'héritage de sa mère. Marie-Thérèse ne le cite jamais nommément dans sa correspondance...

2° Émile Ollivier fut, selon son vœu, enterré sur sa propriété de la Moutte, dans un caveau qu'il avait fait creuser à même le roc : Marie-Thérèse souhaitait donc aménager l'endroit. Par ailleurs, elle devait terminer et porter chez l'éditeur le dernier tome de *L'Empire libéral* qu'Émile avait entièrement réalisé mais qu'il fallait encore parachever.

3° Jean Aicard et sa sœur se plaisaient à séjourner occasionnellement à Saint-Raphaël.

Lettre n° 23 : mardi 16 décembre 1913

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 15 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

16 décembre 1913

Cher Ami,

Je pense venir vous demander à déjeuner mardi prochain 23. Si cela ne vous dérange pas, dites-le moi par un mot ici. Dans mon deuil si profond, ce me sera un cordial que de me retrouver auprès de deux nobles cœurs dont l'affection m'est chère et que j'aime de tout mon cœur.

M Th Ollivier

Lettre n° 24 : lundi 5 janvier 1914

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 63 ; lettre autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, 4 pages.

54

Le 5 janvier 1914

Vous avez été malades, cher Ami ! et malades tous les deux ! Vous, c'est peut-être cette promenade que nous avons prolongée si tardivement et qui m'a été si douce, qui vous a fait du mal. Et vous m'aviez fait tant de bien ! Je ne puis vous dire quel soulagement a mis dans mon âme votre bonne et judicieuse promesse de n'aller là-bas qu'après le scrutin. Une blessure de vous sur ce point si sensible de mon cœur m'aurait été doublement douloureuse. Sans doute j'aurais aimé mieux, mais je comprends toutes vos difficultés et je crois que ce que nous avons décidé, mon pauvre cher grand mari l'aurait approuvé. B. à qui je l'ai fait savoir en est très satisfait.

Comment allez-vous féliciter Loti de sa croix de grand-officier ? Une simple dépêche me paraît la forme la plus prudente.

Je pense ne plus beaucoup tarder à partir. J'ai terminé ici tout ce que je voulais régler, et mes enfants me rappellent. Je

vous verrai à Paris. Vous pouvez compter sur moi pour toutes les interventions que vous croirez utiles.

J'espère que votre excellente sœur s'est bien remise aussi malgré la rigueur de la saison. J'avais été si contente de la voir fraîche, sereine, solide de cœur et d'esprit. Je lui souhaite ainsi qu'à vous, avec la santé, toutes les joies qui peuvent vous être données celles surtout qui vous viendront de vos enfants spirituels dont le triomphe au feu de la rampe réjouira le cœur de tous ceux qui vous aiment et vous savez si j'en suis.

M Th O.

Mes ennuis ne sont pas finis. Cependant ils ont été contraints de reconnaître ma bonne foi, ma probité et celle de mon pauvre Émile, mais ils en sont furieux et préparent d'autres machinations.

NOTES :

1° Jean Aicard et sa sœur ont débuté l'année souffrants et donc reclus à La Garde. Mais Jean envisageait encore de pouvoir se rendre à Paris pour y participer à l'élection du 12 février suivant.

2° « B. » : probablement Henri Bergson.

3° Pierre Loti fut promu grand-officier de la Légion d'honneur par décret du 16 janvier 1914 rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique. Jean Aicard était alors quelque peu fâché contre lui...

4° « Ils » : cf. lettre n° 22, note n° 1.

Lettre n° 25 : samedi 10 janvier 1914

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 6 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

55

10 janvier

Cher Ami, Je vous ai promis de vous faire lire les testaments de mon incomparable Émile. Votre cœur, votre âme, qui comprenaient si bien cette grande âme comprendront et sentiront tout ce qu'il y a là de haut, de bon, de profond, de tendre, d'ineffable. C'est ma consolation jusqu'à ce que j'aie fini de me traîner sur cette route qui sera si longue sans lui ! Merci encore de la preuve d'affection que vous lui donnerez le mois prochain. Je vous envoie, ainsi qu'à votre sœur, toute la mienne !

M Th Ollivier

ÉLÉMENT DE DATATION :

La carte est incomplètement datée mais fait suite au décès d'Émile Ollivier, mort à Saint-Gervais-les-Bains le 20 août 1913.

NOTES :

1° Les Archives nationales détiennent, sous la cote 542 AP 7 dossier 1, un testament autographe et sa copie datés du 10 juillet 1895 ; ainsi que la copie d'un testament spirituel du 12 juillet 1912.

2° « Le mois prochain » : Marie-Thérèse mentionne l'élection pour la succession de son mari à l'Académie française, prévue pour le 12 février 1914 et à laquelle Jean Aicard pensait pouvoir se rendre.

Lettre n° 26 : mardi 3 février 1914

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 17 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

3 février — 1914

Très cher Ami, Merci de votre envoi que j'ai bien reçu. Je

suis si accablée de tristesse et de soucis que je n'ai pu vous remercier tout de suite. J'ai vu Charmes avant-hier : il m'a dit qu'on s'attend à ce que vous ne veniez pas voter et cela ne paraît pas choquer. J'ai fait l'ignorante et j'ai dit : « Sans doute que la santé de sa sœur n'est pas aussi bonne qu'il voudrait. » C'est le motif le meilleur à donner : aucune rancœur ne peut l'accueillir. Mais je suis désolée de vous savoir encore en souci d'arrangements. Rassurez-moi ! J'espère que vous trouverez une solution et je vous envoie à tous deux ma profonde amitié.

MTO.

L'élection tiendra à une voix. Rostand malade nous manquera et probablement aussi Mézières !!!

NOTES :

1° Charmes : Francis Charmes (1848-1916), élu à l'Académie française le 5 mars 1908 et reçu le 7 janvier 1909. Journaliste, haut fonctionnaire, député puis sénateur, il dirigea la *Revue des deux mondes* à partir de 1906.

2° La santé de Jean Aicard n'étant toujours pas rétablie, il ne put envisager le voyage à Paris.

3° Rostand : voir la lettre n° 19, note n° 5.

4° Mézières : Alfred Mézières (1826-1915), élu à l'Académie française le 29 janvier 1874 et reçu le 17 décembre suivant. Normalien, professeur de littérature étrangère à la Sorbonne, mais aussi député puis sénateur.

Lettre n° 27 : samedi 7 février 1914

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 3 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

Bien cher Ami, Je suis bien contente de vous savoir réconcilié avec Loti. Mais il me fait passer de cruels moments grâce à une malchance qui va nous priver de trois ou quatre électeurs : Mézières, Faguet, Duchesne, Rostand, malades ou empêchés. Combien ma reconnaissance pour votre bienfesante abstention en est encore accrue ! Merci, merci encore ! vous êtes un beau talent, vous êtes le plus beau cœur aussi que je connaisse ! Je suis navrée de penser que vous allez amener votre sœur à Paris. Le climat est si incertain et, après quelques beaux jours, semble nous en promettre de si mauvais ! Retardez le plus possible. Cela vous permettra peut-être de trouver une solution à la Garde ? Je pense à vous avec bien de la compassion. Hélas ! nous en avons tant besoin tous !

Mes enfants se joignent à moi pour vous remercier encore et vous dire notre profonde affection.

M Th O

NOTES :

1° Mézières : voir la lettre n° 26, note n° 4.

2° Faguet : Émile Faguet (1847-1916), élu à l'Académie française le 15 février 1900 et reçu le 18 avril 1901. Normalien, professeur de poésie française à la Sorbonne et critique littéraire.

3° Duchesne : Louis Duchesne (1843-1922), élu à l'Académie française le 26 mai 1910 et reçu le 26 janvier 1911. Archéologue, directeur de l'École française de Rome, il était aussi prêtre et historien des premiers siècles de l'Église. Théologien jugé « moderniste », il fut plusieurs fois en délicatesse avec sa hiérarchie qui mit à l'*Index* son *Histoire ancienne de l'Église*.

4° Rostand : voir la lettre n° 19, note n° 5.

5° En ce début février, les santés de Jean Aicard et de sa sœur ne sont pas encore rétablies.

Lettre n° 28 : mardi 17 février 1914

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 2 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

17 février 1914

Cher Ami, Où êtes-vous ? Je ne vous ai pas écrit notre satisfaction et notre reconnaissance à la Garde parce qu'il me semblait que vous ne deviez plus y être. Dites-moi par un simple mot si vous êtes à Paris. Je tâcherai d'aller prendre de vos nouvelles et de celles de votre sœur dont le destin me préoccupe. Je suis toujours affreusement absorbée par mes affaires et je me prépare à aller voir mon fils dans la montagne. Cochin raconte que le pauvre Loti a dit : « Je ne mettrai plus les pieds dans cette boîte ! » Il se consolera en voyant survivre Pomairols qui verra encore de longs jours et dont l'écrasement fait une grande joie dans le monde. Mes enfants se joignent à moi pour vous redire notre profonde affection.

M Th Ollivier

NOTES :

1° Le 12 février 1914, les académiciens pourvurent trois fauteuils vacants : le journaliste et auteur dramatique Alfred Capus (1857-1922) succéda au mathématicien et philosophe Henri Poincaré (1854-1912), l'avocat historien Pierre de La Gorce (1846-1934) à l'historien Paul Thureau-Dangin (1837-1913) et le philosophe Henri Bergson (1859-1941) à Émile Ollivier.

Trente et un académiciens étaient présents et cinq absents : Louis Duchesne, Jean Aicard, Edmond Rostand, Anatole France. Le général Lyautey, élu mais non encore reçu, ne pouvait donc pas prendre part au vote.

Pour le fauteuil d'Émile Ollivier, deux candidats s'étaient présentés : Henri Bergson qui obtint dix-neuf voix et Charles de Pomairols (voir la lettre n° 21, note n° 3) qui ne réunit que neuf suffrages ; il y eut trois bulletins blancs.

Les élus de cette séance durent toutefois attendre la fin de la guerre pour être officiellement reçus sous la Coupole.

2° « Mon fils » : Jocelyn Ollivier (1886-1956).

3° Cochin : Denys Cochin (1851-1922), député, ministre, élu à l'Académie française le 16 février 1911 et reçu le 29 février 1912.

Lettre n° 29 : jeudi 19 février 1914

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 10 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

19 février 1914

Bien cher Ami, Je vous avais écrit rue du Luxembourg ; ignorant tout de cette défaillance de santé qui ne m'étonne pas, car vous dépassiez dans votre dévouement les possibilités des forces humaines, et je vous avais quitté bien inquiète. Puissent les précautions que vous prenez enfin vous rendre ce que vous avez perdu ! Je ne serai plus à Paris quand vous y viendrez ; je vais à St Gervais retrouver mon fils, avec qui je reviendrai peut-être. Je vous retrouverai encore je l'espère, et nous pourrions causer. La débâcle de Pom. est telle que Loti ne peut garder aucune pensée de rancune. Il s'apaisera. Tous nos amis de l'Académie ont été parfaits. Tout cela m'aide à supporter les blessures lâches et brutales qui n'ont pas encore cessé. Je vous envoie ainsi qu'à votre sœur ma profonde affection

MTO

NOTES :

1° Rue du Luxembourg : voir la lettre n° 3, note n° 1.

2° « Mon fils » : Jocelyn Ollivier (1886-1956).

3° Pom. : Charles de Pomairols (voir la lettre n° 21, note n° 3).

4° « Blessures lâches » : probablement les problèmes liés à la succession d'Émile Ollivier (cf. lettre n° 22, note n° 1).

Lettre n° 30 : samedi 21 mars 1914

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 62 ; lettre autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, 4 pages.

21 mars 1914 St Gervais

Mon cher grand Ami,

J'ai bien pensé à vous le 19 dans mes Alpes neigeuses. Je suis restée avec mon fils plus longtemps que je ne comptais parce que j'y ai trouvé un grand et tendre intérêt. Je rentre à Paris la semaine prochaine et je voudrais bien vous voir, causer avec vous de vos belles inspirations, de vos succès, de vos soucis et de votre chère sœur !

Dites-moi, chez ma fille Mad Troisier, 8 villa Scheffer 51 rue Scheffer, avec qui j'habite, quel jour, (sauf dimanche) vous voudrez bien venir déjeuner avec nous à midi et demi.

Je repars le 3 au soir pour le Midi. Il faut donc placer notre chère réunion entre le 26 et le 3. J'y compte avec tout mon cœur en vous envoyant toute mon affection et celle de mon fils.

M Th Ollivier

Lamy a dit à ma fille qu'il est tout acquis à Violette je lui en parlerai dès mon retour encore.

NOTES :

- 1° « Mon fils » : Jocelyn Ollivier (1886-1956).
- 2° Madame Troisier : Geneviève Ollivier, épouse Troisier. Pour le docteur Jean Troisier, voir la lettre n° 6, note n° 2.
- 3° Lamy : voir la lettre n° 7, note n° 3.
- 4° Violette : Violette Bouyer-Karr, voir la lettre n° 16, note n° 2.

Lettre n° 31 : lundi 13 avril 1914

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 4 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

13 avril 1914

La Moutte

Cher Ami, Êtes-vous de retour de Roumanie ? Moi je serai ici encore une douzaine de jours environ et il me sera doux de causer avec vous dans le souvenir de celui qui vous a si bien aimé. Hélas ! Lamy n'est pas satisfait du volume proposé par Violette. Il aurait préféré *la Voile Rouge*. Elle doit venir à la fin de cette semaine. Doit-on lui répéter cela ?

À vous et à votre sœur très affectueusement.

M Th Ollivier

NOTES :

1° Roumanie : la *Revue Hebdomadaire* et la *Revue du Foyer* avaient organisé un cycle de six conférences devant être données en mars et avril 1914 en Roumanie, à Bucarest et dans les principales villes du pays ; Jean Aicard devait y traiter « le Sentiment humain chez les poètes modernes de la France ». Mais, au dernier moment, il ne put s'y rendre et fut remplacé.

2° Lamy : voir la lettre n° 7, note n° 3.

3° En juin 1914, Violette Bouyer-Kar (voir la lettre n° 16, note n° 2) concourut pour un prix de l'Académie française, mais sans succès. Elle avait déjà reçu, en 1908, un prix Monthyon de 500 F pour *Une Amoureuse*.

4° *La Voile rouge* : roman de Violette publié à Paris par l'éditeur Paul Ollendorff en 1910 (in-16, 319 pages). Elle avait probablement envoyé son dernier roman, *Pauvres Diables*, publié en 1912.

Lettre n° 32 : jeudi 7 mai 1914

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 5 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

7 mai 1914

51 villa Scheffer

Cher Ami, Quel bien m'a fait à recevoir cette rafale méridionale, chaude et salubre, qui vous a porté sur les cimes de l'enthousiasme populaire !

Il est doux à ceux qui vous aiment de voir rendre ainsi justice à un homme de grand cœur et de grand talent. Quand vous viendrez à Paris n'oubliez pas que mes enfants et moi nous sommes de ceux-là.

M-Th Ollivier

Et la Roumanie ?

NOTES :

1° Marie-Thérèse Ollivier évoque probablement ici *Le Jardin des enfants*, publié par Hatier en mars 1914, important recueil (in-16, XII-274 pages) dans lequel l'auteur envoie aux enfants des petites classes des poésies morales définissant l'Idéal et glorifiant la Bonté.

2° La Roumanie : voir la lettre n° 31, note n° 1.

Lettre n° 33 : dimanche 31 mai 1914

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 9 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

31 mai 1914 — 8 Villa Scheffer.

Cher Ami, Je reçois votre Vigny. Je savoure d'avance les beaux et bons moments que va me procurer sa lecture, ce que j'en connais, qui m'a tant émue, et ce que je connais pas. J'espère que vous n'aurez pas renoncé à faire entendre votre chaude et émouvante parole dans les pays où l'on peut encore aimer la France. Ce serait trop grand dommage pour nous si vous n'y alliez pas. J'espère aussi que vous viendrez incessamment à Paris : cela voudrait dire tant de bonnes choses ! Envoyez-moi un mot chez ma fille Troisier me disant quel jour vous viendrez déjeuner et croyez à ma profonde et éternelle amitié

M Th O

NOTES :

1° Après son indisposition hivernale, Jean Aicard ne revint à Paris que vers la fin de février. Il put assurer ses conférences sur Vigny à la *Revue hebdomadaire* les vendredis 6, 13, 20 et 27 mars. Celles-ci parurent en volume (Paris, Ernest Flammarion, juin 1914, in-18, xx-299 pages.). Marie-Thérèse Ollivier reçut donc son exemplaire avant la mise en librairie.

2° Troisier : Geneviève Ollivier, épouse Troisier. Pour le docteur Jean Troisier, voir la lettre n° 6, note n° 2.

Lettre n° 34 : mardi 1^{er} décembre 1914

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 7 ; carte postale autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier adressée à « Monsieur Jean Aicard, de l'Académie française, à la Garde près Toulon (Var) », représentant « *La Vignette*, chalet de M. Émile Ollivier » à Saint-Gervais-les-Bains.

1^{er} déc 1914

Si nous ne recevez aucun autre avis de moi, bien cher Ami, je serai à Toulon lundi 7 à 11 h ½ au *Grand Hôtel* pour repartir à 2 h. 46. Quels vers délicieux je viens de lire dans le *Figaro* !

Bien affectueusement

M.Th.O

NOTES :

1° Édifié en 1870, le *Grand Hôtel* de la place de la Liberté était le plus bel établissement de Toulon. Il offrait notamment de grands salons pour des réceptions publiques ou privées, des conférences et des concerts.

2° À la demande du Comité du Noël aux Armées, Jean Aicard écrivit un *Appel aux enfants de France* en vers pour inviter les petits écoliers à apporter une modeste obole afin d'offrir un peu de chocolat et de tabac aux combattants des tranchées, ainsi qu'un sonnet intitulé *Lettre des enfants de France à tous les soldats français* pour leur apporter un réconfort moral. Ces poèmes furent publiés par de nombreux périodiques, et notamment par *Le Figaro* (60^e année, 3^e série, n° 332, samedi 28 novembre 1914, page 3, colonnes 5-6).

Lettre n° 35 : mardi 12 janvier 1915

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 8 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

12 janvier 1915.

Cher grand ami, Je croyais que vous m'oubliez. Mais il m'arrive de vous une pensée belle et bienfaisante comme tout ce qui sort de votre âme. Je vous en remercie ! J'aurais voulu seulement avoir avec cela quelques nouvelles de votre santé : je vous ai trouvé fatigué et je m'inquiète. Je ne forme que ce vœu avec les vœux passionnés que je fais pour mon pays, dont le martyre me semble bien long ! Évidemment l'aide de la Russie n'est pas aussi efficace que nous y comptions, et celle de l'Angleterre est insuffisante. On devrait faire dans toutes les communes des pétitions au gouvernement pour qu'il obtienne, par tous les moyens, fût-ce par une cession de notre territoire colonial lointain, l'aide du Japon. Nous avons donné le Congo à l'Allemagne il y a 4 ans dans des circonstances bien moins critiques !

Je vous envoie toute mon affection et celle de mes enfants.
Mon souvenir à votre sœur

M Th Ollivier

NOTE :

La Première Guerre mondiale opposa deux blocs : 1° la Triple-Entente — France, Royaume-Uni, Russie — et les Empires centraux — Allemagne, Autriche-Hongrie, — ainsi que divers États attachés à l'un de ces ensembles. Dans le camp des Alliés, la Grande-Bretagne s'engagea sur terre et sur mer ; quant aux Russes, ils attaquèrent les Empires centraux sur leur front est... mais avec des succès limités et le conflit se stabilisa en se transformant en guerre des tranchées.

Lettre n° 36 : dimanche 17 janvier 1915

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 11 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

17 janvier 1915

Cher grand Ami,

Les journaux assurent que la candidature d'un bâtonnier des avocats va être posée sur un des fauteuils vacants (sans doute celui de Lemaître). Je vous supplie de réserver votre voix à mon ami M. Chenu. Vous vous êtes abstenu pour moi l'an dernier ; cette fois il faut que vous votiez pour moi. Je suis sûre que vous ne me le refuserez pas, et je vous remercie ! Bien entendu cette candidature ne sera déclarée qu'après la guerre, mais je sais qu'on prend des positions longtemps à l'avance, et je tâche de n'être pas devancée.

Je suis à la Moutte jusqu'au 10 février. Vous m'avez promis votre visite et j'y compte. Profitez du premier beau jour et venez sans avertir : il y aura toujours des œufs et des côtelettes et des cœurs épanouis de vous revoir, car ma fille est avec moi. Je regretterai seulement, comme elle, Mad Lonclas.

Partagez tous deux ma bien profonde affection

M Th Ollivier

NOTES :

1° Chenu : Charles Chenu (1855-1933), avocat à la cour d'appel de Paris et écrivain, bâtonnier du barreau de Paris de 1905 à 1907. Très conservateur, il entra en mai 1920 au comité directeur de la Ligue des patriotes.

Il présenta sa candidature, en novembre 1918, au fauteuil de l'historien-archéologue Melchior de Vogüé (1829-1916), mais la retira aussitôt qu'il apprit que celui-ci était réservé au maréchal Foch, effectivement élu à l'unanimité le 21 novembre alors même qu'il n'avait pas fait acte de candidature. Chenu renonça ensuite à toute prétention académique.

2° « Ma fille » : Geneviève Ollivier (1882-1964), épouse Troisier.

3° En ce début d'année 1915, Jacqueline souffrait de la maladie qui allait l'emporter quelques mois plus tard.

Lettre n° 37 : lundi 22 février 1915

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 61 ; lettre autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, 4 pages.

22 février 1915.

Paris

Très cher Ami,

Que ce mot au crayon m'a touchée ! Vous me l'envoyez de votre lit de malade. Si j'avais su où il se trouve il y a bien des jours que je vous aurais écrit pour vous dire combien nous avons été heureuses des bonnes nouvelles que nous a données Violette. Mais j'ignorais où vous adresser mon effusion de cœur et vous ne me renseignez pas encore. Je vous l'envoie à la Garde.

Depuis le mot de Violette j'ai pérégriné. J'ai été à Marseille voir ma pauvre sœur anéantie dans son deuil maternel, puis je suis venue à Paris pour m'occuper de mes pauvres affaires. C'est une chose cruelle que d'être obligée de penser à soi lorsqu'on a le cœur étreint par tant d'angoisses plus hautes, plus poignantes. Dieu sait qu'on m'y contraint et que je le fais bien à contre-cœur.

Du reste ce ne sera pas long et je vais reprendre à la fin de cette semaine le chemin de St Gervais, où m'appelle mon fils et attendre là, en soignant mon pauvre enfant, ce que Dieu décidera de notre cher grand pays.

Je n'ai vu ici que Lamy. Il m'a parlé de vous avec sollicitude et amitié et je vais lui montrer votre lettre en allant déjeuner chez lui ce matin.

Et vous ? quand vous reverrai-je ? J'espère que vous allez bientôt rentrer à La Garde et que vous donnerez de là à Saint-Gervais de tout à fait bonnes nouvelles. Que nous ayons, au mi-

lieu de nos peines, cette joie de savoir revenu à la santé l'ami que nous aimons si profondément !

Tous mes souvenirs à votre excellente sœur

M. Th Ollivier

NOTES :

1° Le dimanche 31 janvier 1915, alors qu'il se rendait à une manifestation de bienfaisance au profit des œuvres de guerre, Jean Aicard fut victime d'un grave accident de la circulation à Toulon : une blessure profonde au visage et une fracture à l'humérus gauche nécessitèrent une hospitalisation. Voir : AMANN (Dominique), « Les blessures de la vie », *Aicardiana*, 2^e série, n° 12, 15 juin 2015, pages 151-154.

2° Violette : Violette Bouyer-Karr, voir la lettre n° 16, note n° 2.

3° La sœur de Marie-Thérèse, Nelly (1861-1931) et son mari le magistrat Alexandre Labroquère (1836-1905) eurent trois enfants dont le dernier, Jean, né le 19 mai 1891, périt au combat de Schenenbusch, près de Sarrebourg, le 20 août 1914 : sous-lieutenant au 98^e régiment d'infanterie, il fut atteint par une balle dans la tête en défendant un pont.

4° « Mon fils » : Jocelyn Ollivier (1886-1956).

5° Lamy : voir la lettre n° 7, note n° 3.

Lettre n° 38 : mardi 23 mars 1915

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 60 ; lettre autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, 4 pages.

23 Mars 1915.

St Gervais-les-Bains
h^{te} Savoie.

Très cher Ami,

Que nous voudrions avoir de vos nouvelles ! Comment va cette pauvre belle tête, d'où jaillissent tant de généreux et pénétrants éclairs, et toute cette chère santé qui est le bien de tant de cœurs ? Dites-moi vite cela dans la solitude froide et blanche où nous vivons ici mon fils et moi : ce rayon de soleil du Midi nous fera du bien, si, comme j'y compte, il nous apporte la réalisation de nos espérances.

Je voudrais bien que vous y joigniez le recueil que vous m'avez promis des beaux chants que vous a inspirés notre terrible épreuve. Qu'elle est poignante encore ! Et que nous avons besoin toujours que nos bardes, marchant à notre tête, nous conservent dans la foi !

Continuez donc, cher Ami, vous êtes de ceux, et je le sais par d'autres encore que moi, qui êtes écoutés et entraînent.

J'ai trouvé ici mon fils très fortifié par le rude climat. Il a encore bien à faire cependant et je l'y aide par ma présence et par mes soins : c'est la seule joie de ma tristesse avec le secours des amitiés que, comme la chère vôtre, je sens toujours fidèles et chaudes.

Je vous envoie, ainsi qu'à votre sœur, toute la mienne.

M. Th. Ollivier

Je reçois de mon gendre, qui n'a pas quitté le front, une lettre pleine de confiance et même de patriotique allégresse.

NOTES :

1° Jean Aicard n'ayant pas publié de recueil poétique au premier trimestre 1915, les « beaux chants » dont parle Marie-Thérèse étaient probablement les pièces composées pour Félix Mayol et imprimées en partitions ou une collection de poèmes publiés dans diverses revues...

2° « Mon fils » : Jocelyn Ollivier (1886-1956).

3° « Mon gendre » : le docteur Jean Troisier (voir la lettre n° 6, note n° 2).

Lettre n° 39 : mercredi 21 avril 1915

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 19 ; lettre autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, 3 pages.

Pauvre cher Ami !

Vous aussi donc vous sentez ce *Vae soli* qui pèse si cruellement sur mon cœur depuis que la chère et grande compagnie dans laquelle s'absorbait ma vie m'a été ôtée ? Je vous plains plus profondément que je ne puis vous le dire, car vous êtes encore plus malheureux que moi. Vous n'avez pas le viatique du Souvenir, vous n'avez pas celui de braves enfants qui vous aident de tout leur pouvoir sur la *via Crucis*, et vous vous débattiez dans des misères matérielles qui ne devraient être jamais imposées aux êtres d'élite comme vous.

Si, au moins, vous aviez le voisinage de cette noble fille qui saurait, elle, j'en suis sûre, vous aider et vous entourer ! Mais les choses sont bien mal arrangées pour votre belle vie. Espérons, il faut toujours espérer ! qu'elles marcheront mieux. En attendant, ouvrez vos ailes, chantez vos chants, planez, cher grand ami, au-dessus de ces épines, et surtout songez aux amis trop lointains qui vous aiment et vous admirent, et que votre succès nouveau a encore tant réjouis.

Mon fils et moi vous envoyons nos cœurs

M Th Ollivier

J'ai écrit à Méaulx pour avoir des nouvelles et n'ai point de réponse. Je voudrais bien savoir où ils en sont !

NOTES :

- 1° *Vae soli* : locution latine, « Malheur au solitaire ! ».
2° *Via Crucis* : locution latine, « chemin de Croix ».
3° « Votre succès nouveau » : Marie-Thérèse mentionne probablement la participation de Jean Aicard au troisième anniversaire de l'inauguration de la statue de la reine Victoria à Nice, le dimanche 12 avril, à l'occasion duquel il lut son poème de circonstance « Hommage à la Reine Victoria et au Peuple Britannique ».
4° « Mon fils » : Jocelyn Ollivier (1886-1956).
5° Méaulx : voir la lettre n° 16, note n° 3.

Lettre n° 40 : vendredi 4 juin 1915

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 58 ; lettre autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, 4 pages.

4 juin 1915

La Moutte

Cher, Très cher Ami,

J'ai emporté de ma visite, trop longue pour vous, pas assez pour moi, une émotion qui me remue encore. Votre vaillance, votre belle humeur, votre grâce dans une si terrible épreuve ne sont pas seulement héroïques, elles sont bienfaisantes. Que Dieu les bénissent comme elles le méritent, et nous nous réjouissons, nous tous qui vous aimons, de votre guérison en même temps que de celle de la France, qui, je l'espère, ne tardera pas non plus. Nous devons, en bonne part, celle-là aussi à votre inspiration qui a soutenu et encouragé tant de cœurs. Je ferai mon possible pour vous revoir ; dans tous les cas faites-moi donner de vos nouvelles bientôt. Je voudrais aider à votre

guérison et je vous envoie mes recettes. Vous savez de quelle affection et de quels vœux je les accompagne !

M Th Ollivier

Il faut prendre ce potage et cette compote à chaque repas.

**Potage rafraîchissant
et fortifiant**

Prendre une livre de jarret de bœuf, une livre de jarret de veau, un demi-poulet, mettre cela dans 4 à 5 litres d'eau, faire bouillir doucement et réduire de moitié. Bien dégraisser et mettre dans une quantité de bouillon nécessaire à un potage plusieurs cuillerées de tapioca pour que ce soit bien épais ; servir.

**Compote de pruneaux
et de figes sèches**

Prendre une livre de pruneaux, la faire tremper dans de l'eau chaude, puis cuire doucement sans sucre en posant dessus deux ou trois tranches de citron. Les pruneaux cuits, les éplucher et y mêler une cuillerée à soupe de marmelade de figes sèches. Cette marmelade s'obtient en faisant cuire des figes dans un peu d'eau et en les réduisant en purée.

NOTE :

Jean Aicard fut admis, à la fin du mois de mai 1915, à l'hôpital maritime Sainte-Anne de Toulon pour y subir une intervention chirurgicale au ventre pratiquée par le Dr Alfred Gastinel. Il y était encore en soins le 12 juin, jour où sa sœur Jacqueline mourut, et il ne put assister à son enterrement. Voir AMANN (Dominique), « Les blessures de la vie », *Aicardiana*, 2^e série, n° 12, 15 juin 2015, pages 154-162.

Lettre n° 41 : mardi 31 août 1915

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1 ; carte postale signée de Marie-Thérèse Ollivier adressée à « Monsieur Jean Aicard, de l'Académie française, à La Garde près Toulon (Var) », représentant « *La Vignette*, chalet de M. Émile Ollivier » à Saint-Gervais-les-Bains.

31 août 1915. Nous sommes inquiets de votre silence. Donnez-nous de vos nouvelles. Comment allez-vous ? Comment êtes-vous organisé ? Avez-vous reçu l'article *La fin d'une grande vie* ? Pensez, cher, très cher Ami, que nous pensons sans cesse à vous et vous aimons de tous nos cœurs. M Th O

Nous attendons mon gendre dans huit jours.

NOTES :

1° Après le décès de sa sœur, qui était l'âme des *Lauriers*, Jean Aicard dut réorganiser sa vie.

2° « Mon gendre » : le docteur Jean Troisier (voir la lettre n° 6, note n° 2).

Lettre n° 42 : vendredi 25 février 1916

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 12 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

25 février 1916

Saint-Gervais les Bains

Cher, très cher Ami ! Pourrai-je venir déjeuner avec vous le samedi 11 mars, soit à la Garde, soit à Toulon, en me rendant à la Moutte où j'irai rejoindre ma fille et mon gendre ? Je serai

ici jusqu'au 6 mars inclusivement et le 10 mars à Marseille chez Mad. Labroquère, ma sœur. Je vous donne toutes ces dates un peu à l'avance pour m'assurer de votre personne, qui doit être très recherchée et disputée. J'aurai beaucoup à vous raconter. Mon fils a été convoqué dans les Vosges par le général en chef pour y essayer son système et il a eu un plein succès. Mon gendre a fait une belle découverte, mais il s'est un peu trop fatigué et vient d'être assez souffrant. Je serais bien heureuse de vous trouver en bon train de santé ! Mais que l'heure est poignante pour notre pauvre cher pays ! Cette offensive gigantesque tant annoncée, la voilà en train, et terrible. Puissions-nous n'avoir qu'à nous réjouir ensemble : ce serait me réjouir deux fois. Je vous envoie toute mon affection.

M TH Ollivier

NOTES :

1° « Ma fille » : Geneviève Ollivier (1882-1964), épouse Troisier.

2° La sœur de Marie-Thérèse, Nelly (1861-1931), épouse Labroquère (voir la lettre n° 37, note n° 3).

3° « Mon fils » : Jocelyn Ollivier fut ajourné pour « faiblesse » en 1907 puis exempté en 1908 pour « faiblesse générale » ; décision confirmée à Annecy le 14 octobre 1914 puis par la commission de réforme de la Seine le 15 mai 1917 (cf. Registre matricules, 15^e région, subdivision de Nice, classe 1906, volume 1, matricule 273). Il était, en effet, d'une constitution chétive et, dans sa correspondance, sa mère évoque à plusieurs reprises l'état de santé de son fils.

Lettre n° 43 : dimanche 12 mars 1916

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 14 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

12 Mars 1916.

Très cher Ami, La bataille de Verdun m'a rendue malade et je n'ai pu partir au jour fixé. Mon fils, souffrant des fatigues extrêmes qu'il s'est imposées dans les Vosges, m'a retenue aussi. Il va mieux et moi-même j'espère être plus vaillante bientôt. Je vous avertirai par dépêche du jour où je compterai avoir la joie de vous revoir, dès que j'en serai certaine. Si vous avez quelque objection vous me la télégraphierez ici. Vous en aurez le temps.

Élevons nos cœurs vers Celui qui peut tout, et qu'Il me permette de passer avec vous quelques moments de confiance et de solide espoir !

À vous de tous nos cœurs.

M Th Ollivier

Pourrai-je sans indiscretion vous amener ma sœur dont le fils a été tué le 20 août 1914 ? Elle en serait heureuse.

76

NOTES :

1° « Mon fils » : Jocelyn Ollivier (1886-1956).

2° « Ma sœur » : Nelly (1861-1931) mariée au magistrat Alexandre Labroquère (voir la lettre n° 37, note n° 3).

Lettre n° 44 : mercredi 29 mars 1916

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 57 ; lettre autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, 4 pages.

29 mars 1916.

Très cher Ami,

Vous est-il arrivé parfois, en ouvrant un livre, d'y trouver

exactement ce que vous avez pensé et senti par devers vous et ce que vous n'auriez jamais su dire comme l'a fait l'auteur de ce livre qui vous charme ? C'est ce que je viens d'éprouver en lisant votre *Témoin*. Tout ce que j'ai ressenti, depuis le commencement de notre terrible épreuve, d'admiration, d'attendrissement, de sanctification et de foi réconfortante devant les prodiges d'héroïsme et de charité qui se prodiguent avec tant de magnificence, je l'ai retrouvé, dit comme je n'aurais pas su le dire, dans vos vers. Merci de cette communion nouvelle avec vous qui siège toujours dans les régions du beau et du vrai et dont la flamme réchauffante ne s'éteindra jamais !

Je venais de vous écrire ces lignes lorsqu'on m'apporte votre lettre du 27. Quelle joie de causer avec vous de tout cela dans ma pauvre Moutte ! J'y serai sûrement dans huit jours et je vous attends déjà avec impatience avec votre attrayante secrétaire. Ne manquez pas de m'avertir la veille par une dépêche.

Et encore merci pour l'admirable page sur le cœur léger. Bergson l'aimera, j'en suis sûre, et moi je la relis avec tant d'émotion et de reconnaissance ! Au revoir de tout mon cœur.

M Th Ollivier

Vous avez fait la conquête de ma sœur.

NOTES :

1° AICARD (Jean), *Le Témoin*. 1914-1916, Paris, Ernest Flammarion, mars 1916, in-16, XVI-144 pages.

2° Jean Aicard avait alors pour secrétaire Julia Pillore, née à Saint-Valery-en-Caux (Seine-Maritime) le 28 novembre 1872 et mariée à Levallois-Perret (Hauts-de-Seine) le 24 juillet 1900 avec le peintre Paulin Bertrand. Elle est décédée à Toulon le 21 septembre 1960. Les Bertrand habitaient également La Garde et Julia se mit à la disposition de Jean Aicard après la mort de Jacqueline, à la fois comme secrétaire et comme infirmière. Elle poursuivit une carrière littéraire

77

sous le pseudonyme « Léon de Saint-Valery » précédemment adopté par son père.

3° « Ma sœur » : Nelly (1861-1931), épouse Labroquère (voir la lettre n° 37, note n° 3).

Lettre n° 45 : vendredi 31 mars 1916

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 13 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

31 mars 1916.

Très cher Ami, Une lettre de ma fille m'oblige à partir le vendredi 7 pour Paris. Tâchez donc de venir mardi ou mercredi ou même jeudi : je serais si désolée de vous souhaiter en vain dans ma mélancolique chapelle ! Je confie ma cause à l'aimable personne qui sait tout comprendre et je vous envoie ma bien profonde affection

M Th Ollivier

NOTE :

« Ma fille » : Geneviève Ollivier (1882-1964), épouse Troisier (voir la lettre n° 6, note n° 2).

Lettre n° 46 : vendredi 21 avril 1916

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 56 ; lettre autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, 4 pages.

21 avril 1916.

8 Villa Scheffer 51 rue Scheffer

Très cher Ami,

Vous ne m'avez pas envoyé la copie que je vous ai demandée et que vous m'aviez promise. Je suis encore ici huit jours. Vite ! vite ! envoyez-la moi. Combien j'ai été heureuse de votre visite ! Quel souvenir j'en garde !

Je viens de causer de vous avec quelqu'un qui vous admire et que vous rendriez bien heureux si vous lui envoyiez votre *Té-moin* avec un petit mot. C'est le bâtonnier Chenu. Il collabore avec vous, par tous ses moyens, à la grande œuvre patriotique à laquelle vous avez donné et donnez encore tant de gages magnifiques. Il est votre frère d'armes en attendant d'être votre confrère sous la Coupole.

Mes enfants et moi vous envoyons nos amitiés les plus profondes.

M Th Ollivier

Excusez-moi d'avoir promis en quelques sorte à M. Chenu votre livre, venant de vous. J'ai vu que vous feriez là un tel plaisir que j'ai cru que votre cœur si bon ne saurait s'y refuser. Chenu ancien bâtonnier
24 rue de Madrid.

NOTE :

Chenu : voir la lettre n° 36, note n° 1.

Lettre n° 47 : samedi 27 mai 1916

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 55 ; lettre autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, 4 pages.

Saint-Gervais 27 mai 1916.

Bien cher Ami,

Je suis inquiète de ne plus entendre parler de vous. N'êtes-vous pas allé à Paris ? N'y avez-vous pas entrepris l'œuvre de délivrance à laquelle vous paraissiez décidé ?

Comment ne pas se préoccuper de ces questions quand on vous aime comme vous méritez d'être aimé et comme nous vous aimons mes enfants et moi ?

Envoyez-moi donc bien vite, par la main si intelligente et si dévouée qui aide la vôtre, quelques nouvelles qui encouragent nos espérances et nous donnent un peu de joie.

Répondez aussi à une interrogation sur laquelle je tiens à connaître votre pensée.

J'ai vu récemment à Lausanne le directeur de la *Bibliothèque Universelle*. C'est un homme très distingué et sa Revue est en grand progrès de développement. Je crois qu'il insérerait très volontiers votre article que la réception de Bergson rendrait d'actualité. Je n'ai pas osé lui en parler sans votre assentiment. Dites-moi si vous me permettez de le faire.

J'espère que oui, et je vous redis, en compagnie de mes enfants, tout ce que nous avons pour vous dans le cœur de tendresse, de reconnaissance et de vœux pour votre chère santé.

M Th Ollivier

Mon souvenir à M^{me} Bertrand.

NOTES :

1° *Bibliothèque universelle et Revue suisse* : important périodique helvétique alors plus que centenaire.

2° « Madame Bertrand » : Julia Pillore, épouse Paulin Bertrand, devenue secrétaire et infirmière de Jean Aicard (voir la lettre n° 44, n° 2).

Lettre n° 48 : jeudi 24 août 1916

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 54 ; lettre autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Julia Bertrand, 2 pages.

24 août 1916.

Madame,

Votre ami a toutes les divinations du cœur. Votre lettre m'arrive le 20 août, le jour de mon plus triste anniversaire, et m'apporte le message de fidélité et d'amitié qui pouvait m'être le plus consolateur.

Remerciez l'en mille fois pour moi ! Il recevra les épreuves aux premiers jours de septembre, m'a dit M. Millioud, et il lui sera facile d'y ajouter ce qu'il voudra.

Merci aussi à vous pour l'obligeance avec laquelle, chère Madame, vous voulez bien être entre lui et nous un intermédiaire pour lequel je serai toujours heureuse d'exprimer notre sincère et cordiale sympathie

M Th Ollivier

NOTES :

1° Émile Ollivier est décédé le 20 août 1913. Sa veuve mentionne donc ici le troisième anniversaire de sa mort.

2° « M. Millioud » : Maurice Millioud, écrivain suisse et professeur à l'université de Lausanne, directeur de la *Bibliothèque universelle* qui publia, dans sa livraison d'octobre 1916, un important article de Jean Aicard, « L'idéal d'Émile Ollivier ».

Lettre n° 49 : jeudi 23 novembre 1916

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 53 ; lettre autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, 4 pages.

23 novembre 1916.

Bien cher Ami,

Votre lettre m'apporte deux bonnes nouvelles : vous n'avez pas expié votre affectueuse imprudence, et vous avez commencé votre grandiose poème ! C'est la plus belle conception de pensée qui sera sortie de cette affreuse guerre. Puisse le bon Dieu écouter lui aussi avec faveur cette protestation des êtres et des choses qui devrait nous attirer sa protection la plus efficace !

Imaginez-vous que le libraire de Lausanne que j'avais chargé d'envoyer votre article à ma fille n'en a rien fait. J'en avais heureusement un double et je le lui ai expédié ces jours-ci.

J'envoie aussi à votre ami le charmant docteur une brochure que le brave Seeholzer a fait tirer de son article que vous aviez trouvé intéressant.

Je ne vous ai pas encore dit combien je vous reste reconnaissante de m'avoir fait connaître cet homme exquis, qui a connu Émile et qui ne l'a pas oublié. C'est un des plus doux souvenirs de cette journée où j'en ai eu tant de doux. Merci encore !

Eh bien ! Mad. de Savigny a fait la conquête de Bergson ! Il lui a écrit une jolie lettre et elle en est justement fière. Vous êtes étonné ? Moi pas du tout. Du reste, en causant avec mon fils, il a rendu aussi pleine justice à la belle intelligence de Mad. Bertrand.

Redites-le lui, je vous prie, et, en la remerciant de son souvenir et en lui envoyant le mien, je vous redis, pour mes enfants et pour moi, notre profonde affection.

M Th Ollivier

C'est au printemps que nous irons à Solliès.

NOTES :

1° « Votre grandiose poème » : *Le Sacrifice*. En cette fin novembre le poème était plus que « commencé » : Jean Aicard en établissait la mise au net puisque le manuscrit autographe définitif est daté à la fin « 6 décembre 1916 » (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, pièce n° 312, 86 pages). Première publication par *Les Annales politiques et littéraires* (n° 1754, 4 février 1917, page 119 ; n° 1755, 11 février 1917, pages 142-145 ; n° 1756, 18 février 1917, pages 169-171 ; et n° 1757, 25 février 1917, pages 194-195). Nouvelle publication sous le titre *Le Sang du sacrifice* (Paris, Ernest Flammarion, décembre 1917, in-16, 296 pages.) Ces deux publications ayant été faites avec les moyens réduits du temps de guerre, j'ai réalisé la première publication selon les directives de l'auteur : *Aicardiana*, 2^e série, n° 12, juin 2015, avec une introduction de Dominique Amann.

2° « Ma fille » : Geneviève Ollivier (1882-1964), épouse Troisier (voir la lettre n° 6, note n° 2).

3° « Votre article » : Aicard (Jean), « L'idéal d'Émile Ollivier », *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse*, 121^e année, n° 250, octobre 1916, pages 80-95.

4° Henri Seeholzer, avocat suisse, député de Zurich en 1916. Il a publié dans *Le Figaro, supplément littéraire* (9^e année, n° 43, samedi 25 octobre 1913, « Feuilleton », pages 2-3) « Une visite à Émile Ollivier ». À la suite d'une première visite à Émile Ollivier, il avait publié une plaquette sur la chute de son ministère en 1870 : SEEHOLZER (Heinrich), *Die letzten Tage des Ministeriums Emil Olivier: Juli-August 1870*, Zurich et Paris, Art institut ovel Füsski, 1910, in-8°, 104 pages.

5° « Mon fils » : Jocelyn Ollivier (1886-1956).

6° « Mad. Bertrand » : voir la lettre n° 44, note n° 2.

7° Solliès : le 14 septembre 1916, Jean Aicard fit l'acquisition, dans le pittoresque village de Solliès-Ville, d'une petite maison, non point

tant pour l'habiter, comme cela a été trop souvent répété et d'une manière bien fautive, mais pour y installer un petit musée provençal, un peu à l'image de Frédéric Mistral et de son *Museon arlaten*. Pour les motivations et les modalités de cette acquisition, voir AMANN (Dominique), « Jean Aicard découvre Solliès-Ville », *Aicardiana*, 1^{re} série, n° 8, octobre 2014, pages 22-27.

Lettre n° 50 : lundi 5 août 1918

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 51 ; lettre autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, 4 pages.

5 août 1918

St Gervais

Très cher Ami,

M^{lle} Barré me dit que vous vous plaignez de n'avoir point de mes nouvelles. J'ai pourtant été la dernière, j'en suis sûre, à vous écrire et il n'y a pas de cela bien longtemps. Mais tant de lettres s'égarèrent !

Heureusement le mois prochain je pourrai causer avec vous sans intermédiaire, et je viens, dès aujourd'hui, vous soumettre mes projets que je puis fixer. Dites-moi s'ils concordent avec vos possibilités.

Je pense être dans le Midi aux derniers jours de septembre. Je m'arrêterai à Toulon avant d'aller à la Moutte, d'abord pour avoir plus tôt la joie de vous voir, ensuite pour me mettre à l'abri des éventualités qui pourraient m'obliger à rentrer ici en hâte. La santé précaire de mon pauvre fils, m'astreint, hélas ! à ces tristes prévoyances.

En partant d'ici, si vous ne m'avez pas détournée de mon dessein, je vous enverrai une dépêche vous disant le jour où je

vous rejoindrai, soit à Toulon, soit à la Garde. Je coucherai la veille à Toulon si je ne puis faire toute ma halte en un seul jour à cause de l'incertitude des trains. J'espère ainsi ne pas manquer mon cher pèlerinage.

J'ai appris avec chagrin, par les comptes-rendus de l'Académie, que vous avez renoncé à votre discours de novembre. Qu'il a dû vous en coûter et que ses amis le regrettent et ressentent ce sacrifice imposé par une insuffisante santé ! Mais, pauvre cher Ami ! vous avez bien fait de vous y résigner et de vous l'imposer. Avant tout soignez-vous, duriez ! vivez pour ramasser la belle moisson qui mûrit pour nous en ce moment sous le soleil de Dieu, et qui réjouit tant nos cœurs !

J'aurais beaucoup à vous raconter. Mais je suis obligée moi-même à être parcimonieuse de mon activité. Je viens de vivre trois mois qui m'ont été trente années. Je vous raconterai tout cela entre quat'zyeux. Cela me paraîtra meilleur.

Mes enfants se joignent à moi pour vous envoyer notre profonde amitié. Rappelez-moi à votre fidèle auxiliaresse !

MTh Ollivier

NOTES :

1° M^{lle} Barré : Madeleine Barré, secrétaire de l'Union française. Pour cette société patriotique, voir AMANN (Dominique), « Le théâtre de guerre de Jean Aicard », *Aicardiana*, 2^e série, n° 24, 15 avril 2008, pages 21-32.

2° « Mon pauvre fils » : Jocelyn Ollivier (1886-1956).

3° Le 5 juillet 1918, l'Académie française attribua ses prix annuels de vertu et de dévouement. Jean Aicard avait été désigné pour prononcer le discours de remise des prix en novembre. Mais son état de santé laissant prévoir son indisponibilité durant l'hiver ses collègues, dans la séance du jeudi 25 juillet, le remplacèrent par Denys Cochin (voir la lettre n° 28, note n° 3).

Lettre n° 51 : dimanche 24 novembre 1918

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 52 ; lettre autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, 4 pages.

24 novembre 1918.

Bien cher Ami,

Votre lettre m'a fait verser des larmes. Vous avez deviné toutes celles qui ont jailli de mon cœur, si plein cependant de bénédictions à Dieu pour la délivrance qu'Il nous a enfin accordée ! Mais la pensée, que vous avez eue aussi, de celui qui aurait eu tant de joie et qui le méritait tant par son patriotisme si pur, si ardent, si désintéressé, ne m'a pas quittée un instant depuis la grande nouvelle et une cruelle mélancolie se mêle à ma reconnaissance. Merci, merci de l'avoir compris et de m'apporter une fois encore le dictame de votre amitié divinatrice !

Je voudrais bien vous revoir et causer avec vous, mais la santé de mon fils qui m'inquiète toujours et la mienne, qui est très ébranlée depuis quelque temps, ne me permettent pas d'affronter par ces temps d'hiver les difficultés d'un long et pénible voyage. Je le ferai sûrement dans deux ou trois mois et ce me sera une douceur dont je suis bien impatiente que de vous parler et de vous entendre.

Je suis heureuse de savoir que le dr Gastinel me garde un souvenir. Je vous enverrai, pour que vous le lui remettiez, un exemplaire en petite brochure du discours de Bergson.

À vous, mes enfants et moi envoyons notre affection profonde en vous embrassant de tout cœur. Nos souvenirs à M^{me} Bertrand

M-Th Ollivier

NOTES :

1° « La délivrance » : l'armistice, signé le 11 novembre 1918, reconnaissant la victoire des Alliés et la défaite de l'Allemagne.

2° « Mon fils » : Jocelyn Ollivier (1886-1956).

3° Gastinel : voir la lettre n° 40, note.

4° Henri Bergson, élu le 12 février 1914, fit son entrée officielle sous la Coupole le 24 janvier 1918.

5° « M^{me} Bertrand » : voir la lettre n° 44, note n° 2.

Lettre n° 52 : dimanche 22 décembre 1918

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 50 ; lettre autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, 4 pages.

22 décembre 1918.

Très cher Ami,

Les vœux que je forme pour votre chère santé, notre bien si précieux, sont de tous les jours, mais je vous les redis toujours avec toute l'affection d'un cœur qui apprécie et qui aime le vôtre. Mes enfants vous remercient avec moi de votre pensée pour nous.

Vous avez raison d'écrire sur Wilson. Votre âme est à la hauteur de la sienne et nul ne peut mieux comprendre cet idéal de Justice, de droiture et de désintéressement qui s'incarne pour la première fois dans un chef de peuples. Sans lui, sans l'élan qu'il a su soulever dans sa nation, le mal triomphait, malgré le sublime héroïsme de nos chefs et de nos soldats. Nous lui devons non seulement l'existence, mais l'apogée à laquelle il nous a élevés parmi les autres nations en s'inclinant devant nos grandeurs morales comme nul ne l'avait fait encore. J'ai été

heureuse à en pleurer de la reconnaissance que lui a témoignée le peuple de Paris. Voilà de ces élans où se retrouve toute l'âme de notre incomparable pays, et qui, malgré toutes ses fautes, finissent toujours par lui attirer les bénédictions d'en-haut.

J'espère aller à la Moutte le mois prochain quand les neiges qui nous enveloppent ne nous tiendront plus captifs. Que de choses à vous dire !

En attendant je vous envoie une page de Michelet que nous ne connaissez peut-être pas (du *Peuple*) et je vous embrasse de tout cœur en compagnie de mes enfants et j'envoie à M^{me} Bertrand mes souhaits et mes souvenirs cordiaux.

M Th Ollivier

Prenez garde à la grippe !

NOTES :

1° Jean Aicard évoqua longuement la figure de Woodrow Wilson (1856-1924), vingt-huitième président des États-Unis (1913-1920), dans une conférence faite à Toulon le 4 juillet 1918, jour de la fête nationale de l'Amérique, que les députés français, par un vote unanime, avaient déclaré fête française (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits X », pièce n° 350, discours dactylographié).

2° « M^{me} Bertrand » : voir la lettre n° 44, note n° 2.

Lettre n° 53 : lettre non datée et non datable

SOURCE : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 48 ; carte autographe signée de Marie-Thérèse Ollivier à Jean Aicard, recto-verso.

8 Villa Scheffer

Cher Ami,

L'œuvre de mal m'a encore retenue à Paris où je suis rivée jusque Dieu sait quand. Je voudrais savoir si, dans quinze jours, vous serez encore à La Garde. Je vous télégraphierai alors la veille du jour où je m'arrêterai sous votre toit. Le contact de deux belles âmes comme la vôtre et celle de votre sœur me fera du bien. Ici, si je n'avais mes enfants, qui sont parfaits pour moi, je succomberais sous la douleur de certains coups. À vous de tout cœur

M Th Ollivier

Dites-moi aussi comment on va à la Garde.

ÉLÉMENT DE DATATION :

Lettre écrite après le décès d'Émile Ollivier et avant juin 1915, puisque Jacqueline est toujours vivante.

NOTES :

1° La villa Scheffer est le domicile de Geneviève Ollivier et de son mari Jean Troisier.

2° En soulignant qu'elle parle de « ses enfants », Marie-Thérèse les oppose à Daniel Ollivier, fils du premier mariage d'Émile, qui paraît avoir soulevé les difficultés juridiques évoquées dans la lettre n° 22.

Marie-Thérèse Ollivier

Marie-Thérèse a principalement vécu dans l'ombre de son mari et lui survécut plus de vingt années. Elle fut pourtant une collaboratrice très efficace, surtout dans les dernières années de sa vie où Émile Ollivier, ayant presque perdu la vue, ne pou-

vait plus ni lire ni écrire. Et après sa mort, elle poursuivit inlassablement son combat en faveur de la mémoire de son mari :

M^{me} Émile Ollivier est morte ²⁴

M^{me} Émile Ollivier, veuve de l'illustre homme politique de l'Empire, est morte hier dans sa propriété de La Moutte, à Saint-Tropez. Née en 1850, à Pondichéry, elle fit à 18 ans la connaissance d'Émile Ollivier, qui avait perdu, quelque temps auparavant, sa femme Blandine, fille de la comtesse d'Agoult et de Liszt.

En 1868, Émile Ollivier, séduit par l'intelligence et le charme de Marie-Thérèse Gravier, qui était la petite-nièce du bailli de Suffren, l'épousa. Le 2 janvier 1870, Ollivier prenait le pouvoir. Le 9 août, ce fut la chute et tout ce que la perte de la puissance entraîne d'attaques.

Marie Ollivier qui, à vingt ans, avait été portée par la destinée à un partage d'honneurs exceptionnels ne plia pas sous le faix de la fatalité.

Pendant quarante-trois ans, elle participa avec une ferveur exceptionnelle à la vie douloureuse de son mari. Et, depuis 1913, date de la mort de l'auteur de *L'Empire Libéral*, elle ne cessa de défendre sa mémoire.

Henri Bergson, qui succéda à Émile Ollivier à l'Académie française, a pu dire d'elle dans son discours de réception :

Sainte Mousseline, Petit Voile bleu, disait-on sur son passage. Mais quand vint la catastrophe, le voile bleu se souleva, et une femme apparut, qu'on ne connaissait pas encore. Car, du plus profond de sa désolation, elle tirait la force de consoler, et du plus pur métal de bonté et d'amour elle avait forgé

²⁴ *Comoedia*, 28^e année, n° 7964, jeudi 29 novembre 1934, page 2, colonne 2.

miraculeusement pour celui qu'elle admirait encore davantage dans son infortune, une cuirasse invisible contre laquelle venaient s'aplatir les flèches empoisonnées. Vingt ans de suite, dans la cellule étroite et nue, ils travaillèrent et peinèrent ensemble, non pas pour lui, non pas pour elle, mais pour la vérité, pour l'histoire.

Mais Émile Ollivier devenait aveugle...

Dans les ténèbres, il poursuivit sa tâche, grâce à la compagne qui recueillait pour lui les textes, les lui lisait et relisait, écrivait sous sa dictée...

Sans Marie-Thérèse Ollivier, l'histoire de l'Empire Libéral n'aurait pas vu le jour.

Cette femme discrète n'a pas été pourtant qu'une collaboratrice aussi parfaite qu'effacée. Elle a publié un très intéressant volume sur la jeunesse d'Émile Ollivier et des pages exquises sur *Valentine* de Lamartine, un grand nombre de revues et notamment *La Revue des Deux Mondes*, des études qui prouvent à la fois ses dons d'historien et ses dons d'écrivain.

Et Henri de Bornier, dont Ollivier fut le parrain sous la Coupole, lui a consacré un poème : *Ma Marraine* ²⁵, qui fait mieux comprendre et la grâce et la modestie de Marie-Thérèse Ollivier.

Avec cette femme au grand cœur disparaît l'un des derniers témoins d'une époque déjà historique. À sa fille et à son gendre, le docteur et M^{me} Jean Troisier, à son fils M. Jocelyn Ollivier, à notre collaborateur M. Gaston Poulain, qui était son cousin germain, nous adressons l'expression de nos sincères condoléances.

²⁵ [NDLR] *Ma Marraine*, poème de Henri de Bornier (1825-1901), mis en musique par Henri Poulain (Paris, L. Rouhier, sd [1897], in-folio).

Marie-Thérèse Ollivier a laissé trois ouvrages :
J'ai vécu l'agonie du Second Empire, Paris, Fayard, 1970, in-16, 238 pages ; texte recueilli et présenté par Anne Troisier de Diaz, sa petite-fille.

Valentine de Lamartine, Paris, Librairie illustrée, 1896, in-16, vi-204 pages, portraits. 3/ Paris, Hachette, 1908, in-18, iv-192 pages, portraits.

Émile Ollivier, sa jeunesse d'après son journal et sa correspondance, Paris, Garnier frères, 1918, in-16, 310 pages.

J'ai trouvé, enfin, deux sonnets de Marie-Thérèse adressés à Jean Aicard :

Survols²⁶

Ô planer sur le gouffre étourdissant des choses !
Dans un survol hardi bondir au fond des cieux !
Tournoyer, plein d'un vertige délicieux,
Comme un zéphyr pâmé sur un jardin de roses !

Je t'envie, ô toi qui loin des chemins moroses
Où l'on entend toujours craquer les lourds essieux
Sais essorer, avec des gestes gracieux,
L'aigle géant vers l'aube et ses apothéoses !

Mais si le corps vainqueur prend son aile à l'oiseau,
Arrachons l'âme au trouble et périlleux réseau
Où son élan natif croupit en esclavage.

²⁶ Collection particulière. Ce sonnet peut-être daté de la fin de l'année 1909, quand Jean Aicard, alors à la veille d'être reçu à l'Académie française, avait proposé le terme « survol » pour désigner le vol des aviateurs et le distinguer ainsi du vol des cambrioleurs. Cf. *Aicardiana*, 2^e série, n° 14, octobre 2015, pages 81-84.

Ô cœur impétueux, évadé de tes fers,
Puisses-tu ressembler au vent libre et sauvage
Qui domine sans fin l'immensité des mers !

M. T.

Le meilleur vin²⁷

Pour célébrer ta grâce adorable et fragile
Qui n'a que le soleil, ce grand peintre, pour fard,
Je veux briser la poix qui scelle le nectar !
Cinq ans il a mûri dans l'amphore d'argile.

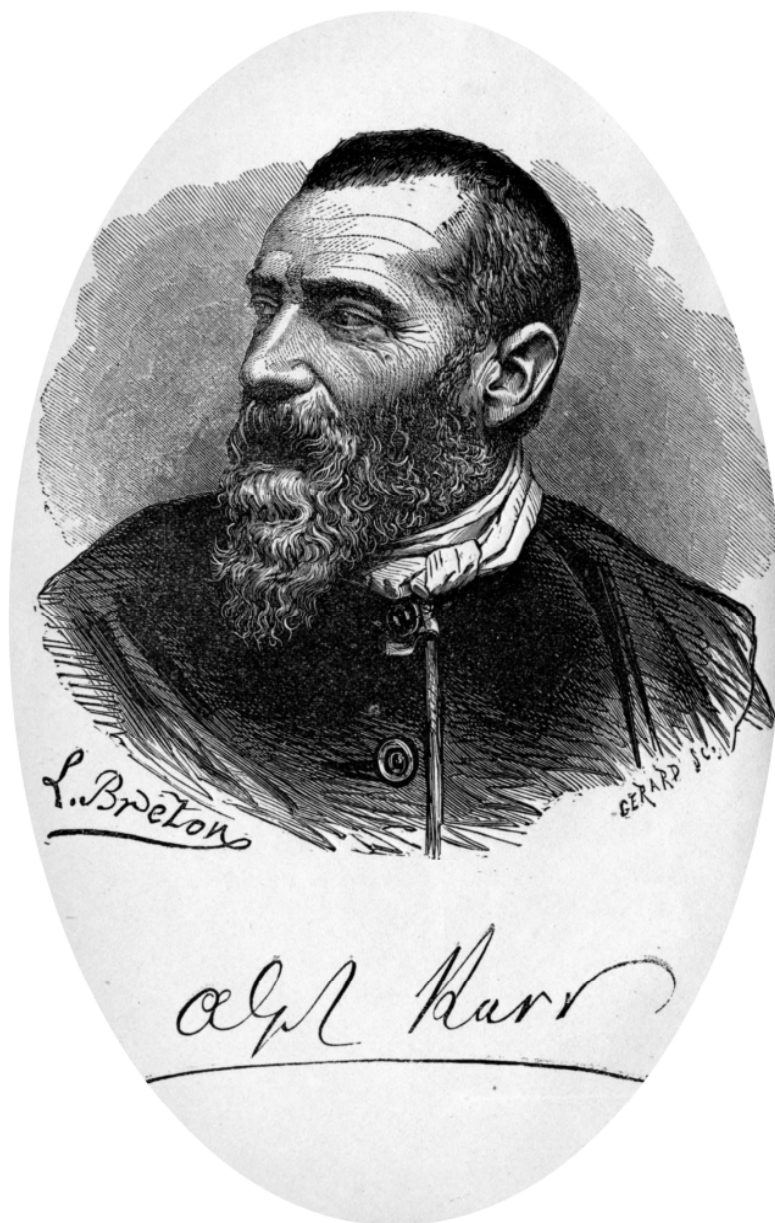
Sous le cytise en fleurs que mord la chèvre agile,
Ma flûte enchantera la biche et le lézard :
Le val rêve en la brume rose : il se fait tard :
Ce crépuscule est doux comme un vers de Virgile.

Ton sourire ingénu tremble dans l'or du vin
Que je foulais, ivre de joie, au temps divin
Où tu m'as dit : prends-mois : je te serai fidèle.

Mais il sera meilleur quand, vieillards aux fronts blancs,
Pour avoir, tant d'avrils, attendu l'hirondelle,
Il versera la force à nos genoux tremblants.

M. T.

²⁷ Collection particulière.



Alphonse Karr
(dessin de L. Breton)

JEAN AICARD ET ALPHONSE KARR (1808-1890)

Dominique AMANN

Alphonse Karr

L'écrivain Alphonse Karr est bien oublié aujourd'hui... après avoir connu une belle célébrité de son vivant.

Né à Paris le 24 novembre 1808 dans une famille de musiciens d'origine bavaroise et décédé à Saint-Raphaël le 30 septembre 1890, il fit carrière d'abord comme romancier et journaliste.

Il débuta sa vie dans l'enseignement secondaire mais abandonna cette profession en 1830. Son premier roman, *Sous les Tilleuls*, sorti en juillet 1832, connut dès sa parution une belle célébrité et lui valut son entrée au *Figaro* alors dirigé par Victor Roqueplan.

Il épousa à Paris (8^e), le 10 février 1834, Louise-Estelle-Clémentine Renard (1815-1891) qui lui donna une fille, Thérèse (1834-1887). En 1837, l'épouse obtint la séparation et s'en fut avec sa progéniture.

Ami de Victor Hugo, Alphonse Karr appartient à la grande école romantique de 1830. Ses œuvres firent connaître Étretat, Trouville, Honfleur et Sainte-Adresse, petite station normande proche du Havre dont il fut conseiller municipal de 1843 à

1849. Journaliste prolifique, il collabora à plusieurs revues, apporta des feuilletons à *La Presse* et au *Siècle* et devint même rédacteur en chef de la nouvelle série du *Figaro* (1836-1838).

En novembre 1839, il se lança dans la publication d'une revue satirique mensuelle *Les Guêpes* — titre inspiré d'Aristophane — dont il était l'unique rédacteur : il y malmena la plupart des célébrités du moment. Poursuivie jusqu'en 1849, l'entreprise connut un prodigieux succès.

Opposant à la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe, il accueillit avec enthousiasme la II^e République mais échoua à la députation en avril 1848.

Alphonse Karr avait noué une liaison avec une cousine, Joséphine-Alphonsine Verger : leur fille Jeanne naquit à Honfleur (Calvados) le 8 avril 1852.

Le coup d'État du 2 décembre 1851 le contraignit à l'exil, d'abord en Italie — Gênes, Nervi — puis à Nice, appartenant alors au royaume de Piémont-Sardaigne ; il y loua une propriété agricole au quartier Saint-Étienne où il cultivait des fleurs qu'il vendait dans une boutique ouverte dans la ville.

En 1867 il fut exproprié pour la construction de la gare de chemin de fer, et perdit sa compagne. Il s'établit alors à Saint-Raphaël, dans une ancienne petite fabrique de soude : la présence de sources lui permit de développer une activité horticole autour de sa maisonnette baptisée *Maison-Close*. Il y mourut en 1890, âgé de quatre-vingt-un ans.

Alphonse Karr a laissé une œuvre littéraire importante : contes, théâtre, romans, essais philosophiques, etc.

Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 24 avril 1845. L'Académie française lui décerna un prix Vitet de 2000 francs en 1875.

Jean Aicard et Alphonse Karr

Lamartine à Mâcon

Le petit Jean Aicard, alors interne au collège de Mâcon, était parfois reçu au château de Monceau par les Lamartine. C'est là qu'il entendit parler pour la première fois d'Alphonse Karr, ainsi qu'il le raconta lui-même à l'intéressé :

« La première fois, disais-je, que j'ai entendu prononcer votre nom, c'était à Monceaux, chez Lamartine. J'étais, au lycée de Mâcon, un petit élève de huitième¹, et j'avais le mal du pays. Assez souvent j'allais à Monceaux, les jeudis ou les dimanches.

« On nous dictait du Lamartine au lycée. Un jour, ce fut *La mort du chevreuil* ; un autre jour, cette autre histoire, vous savez, des petites harpes éoliennes faites avec de blonds cheveux d'enfants, puis avec les cheveux blancs de la grand'mère qui, plus tristement, chantent à la brise... Les écoliers ont pour les poètes dont ils apprennent la prose ou les vers des vénération inexprimables. Virgile, La Fontaine leur paraissent des êtres fabuleux, presque des dieux. M. de Lamartine m'inspirait une sorte de terreur sacrée. Je savais que c'était un roi détrôné et un poète triomphant.

« Mais il y avait, à Monceaux, des chiens, et les chiens m'apprivoisaient. Il y avait des levrettes fines, élégantes, et puis un énorme épagneul, borgne, docile, qui se laissait monter comme un âne. On pouvait jouer avec lui du matin au soir.

« Le soir, dans le salon, la conversation réunissait tout le monde. Le plus souvent, il y avait là autour de M^{me} de Lamar-

¹ NDLR. — Jean Aicard rejoignit le lycée impérial de Mâcon à la rentrée 1857. Il y suivit les classes de huitième (1857-1858) et septième (1858-1859).

tine M^{me} de Cessia, M^{me} de Pierreclos, M. Charles Alexandre, qui fut le secrétaire, puis l'ami, et plus tard l'historien de Lamartine ; il y avait des visiteurs, je ne savais qui... J'écoutais, plein d'étonnement, — des choses. La haute stature de Lamartine m'imposait. Je revois très bien ce buste élancé, ce cou fier, ce port de tête à face relevée. Ses paroles tombaient de haut... Je me disais : Voilà pourtant l'homme qui a écrit *La mort du chevreuil* ! Et j'étais surpris. Ce qui m'étonnait, c'était d'être là, si près du dieu, et de n'en être pas foudroyé !

« Un soir, Lamartine lut des vers. Oh ! je m'en souviens très bien. Je les aimais déjà les paroles rythmées, les vers chantants.

« Que lisait donc Lamartine ?

« *La Lettre à Alphonse Karr jardinier...*

[Quelques vers cités.]

« Ainsi chantait le héros. Alors, tout de suite, je me pris à admirer confusément cet autre poète qui cultivait des fleurs, là-bas, sous le soleil et qui méritait de Lamartine une si belle lettre en vers, qu'on nous dicterait peut-être au lycée un jour.

« Ce soir-là, il ne fut question, à Monceaux, que d'Alphonse Karr. Quand le grand poète nous accompagna jusqu'à la voiture, dans la nuit, il parlait encore des *Guêpes* avec beaucoup de passion, de gestes... Je revois tout, très distinctement, dans mon souvenir... Lamartine s'arrêtait par instants dans l'avenue de peupliers, et il me paraissait svelte, grand comme l'un d'entre eux. Un bâton de vigne pendant à son poignet par une courroie, et il boutonnait et déboutonnait machinalement, dans le feu du discours, sa veste de bure grise... Dans ma tête d'enfant, tout cela prit une importance extraordinaire, et ne s'est plus effacé.² »

² AICARD (Jean), « Lamartine et Alphonse Karr. Souvenirs », *La Grande Revue. Paris et Saint-Petersbourg*, 4^e année, n° 4, mardi 25 novembre 1890, pages 383-389. Le texte cité est pris aux pages 385-387.

La *Lettre* de Lamartine est effectivement un poème de belle envolée :

LETTRE À ALPHONSE KARR,

JARDINIER³.

Esprit de bonne humeur et gaîté sans malice
Qui même en le grondant badine avec le vice,
Et qui, levant la main sans frapper jusqu'aux pleurs,
Ne fustige les sots qu'avec un fouet de fleurs !
Nice t'a donc prêté le bord de ses corniches
Pour te faire au soleil le nid d'algue où tu niches ;
C'est donc là que se mêle au bruit des flots dormants
Le bruit rêveur et gai de tes gazouillements !

Oh ! que ne puis-je, hélas ! de plus près les entendre !
Oh ! que la liberté lente se fait attendre !
Quand pourrai-je à ce monde ayant payé rançon,
Suspendre comme toi ma veste à ton buisson,
Et, déchaussant mes pieds saignants de dards sans nombre,
Te dire en t'embrassant : « Ami, vite un peu d'ombre !
« Nous avons trop hâlé notre front et nos mains
« Au soleil, aux rousis des océans humains ;
« Échappés tous les deux d'un naufrage semblable,
« Faisons-nous sur la plage un oreiller de sable,
« Et qu'insensiblement, flot à flot, pli sur pli,
« La marée en montant nous submerge d'oubli ! »

Il faut à tout beau soir son Jardin des Olives !

³ LAMARTINE (Alphonse de), *Lettre à Alphonse Karr jardinier*, Mâcon, 1857, in-8°, 8 pages.

N'est-il pas, sur le bord du champ que tu cultives,
 Parmi les citronniers, les cyprès et les buis,
 Un maigre champ portant sa maison et son puits ?
 Le figuier, tronc qui vit et qui meurt avec l'homme,
 N'y fait-il pas briller sa figue en pleurs de gomme ?
 N'y pend-il pas aux murs ses rameaux tortueux
 Comme pour subsister ou crouler avec eux ?
 Vingt ou trente oliviers, à l'ombre diaphane,
 N'y sont-ils pas penchés par la corde de l'âne ?
 Sur l'écorce en lambeaux de leurs troncs écaillés
 N'y voit-on pas courir les lézards éveillés ?
 N'entend-on pas au creux du sillon qui la brûle
 La cigale aux cent voix chanter la canicule ?
 Dans le ravin plus vert, sous l'ombre du coteau,
 Ne voit-on pas filtrer goutte à goutte un peu d'eau
 Où, pourvu que le Ciel avare un jour y pleuve,
 Altéré par ses chants ton rossignol s'abreuve ?
 Ne voit-on pas du seuil luire entre les rochers
 La plaine aux bleus sillons que fendent les nochers,
 Où la vague à la vague en jetant son écume
 Passe dans la lumière et se perd dans la brume ?
 N'en respire-t-on pas, jusque sur la hauteur,
 Comme d'un foin fauché l'enivrante senteur ?
 Le choc de ses flots lourds, quand l'autan les soulève,
 N'y fait-il pas voguer, rouler, trembler en rêve ?
 Le terrible infini qu'on voit à l'horizon
 N'y refoule-t-il pas le cœur à la maison ?
 N'y bénit-on pas Dieu de cet arpent de terre
 Où l'on repose en paix sous l'arbre sédentaire,
 Où l'on s'éveille au moins comme on s'est endormi,
 Sur cette fourmilière où l'homme est la fourmi ?

Enfin, autour du seuil de la hutte cachée,
 Ne voit-on pas toujours la terre frais-bêchée
 Verdoyer du duvet des semis printaniers
 Dont les cœurs de laitue enfleront les paniers ?
 La bêche au fil tranchant que le gazon essuie,
 L'arrosoir au long cou qui simule la pluie,
 L'échelle qui se dresse aux espaliers des toits,
 La serpette qui tond, comme un troupeau, le bois,
 Le long râteau qui peigne et qui grossit en gerbes
 Quand la faux a passé, les verts cheveux des herbes,
 Outils selon la plante et selon la saison,
 N'y sont-ils pas pendus aux clous sur la cloison ?

S'il est près de ta mer une telle colline,
 Ami ! pour mon hiver retiens la plus voisine.

On dit que d'écrivain tu t'es fait jardinier ;
 Que ton âne au marché porte un double panier ;
 Qu'en un carré de fleurs ta vie a jeté l'ancre
 Et que tu vis de thym au lieu de vivre d'encre ?
 On dit que d'Albion la vierge au front vermeil,
 Qui vient comme à *Baïa* fleurir à ton soleil,
 Achetant tes primeurs de la rosée écloses,
 Trouve plus de velours et d'haleine à tes roses ?
 Je le crois ; dans le miel plante et goût ne sont qu'un,
 L'esprit du jardinier parfume le parfum !

Est-on déshonoré du métier qu'on exerce ?
 Abdolonyme roi fit ce riant commerce.
 Tout homme avec fierté peut vendre sa sueur !
 Je vends ma grappe en fruit comme tu vends ta fleur,
 Heureux quand son nectar, sous mon pied qui la foule,

Dans mes tonneaux nombreux en ruisseaux d'ambre coule,
 Produisant à son maître, ivre de sa cherté,
 Beaucoup d'or pour payer beaucoup de liberté !
 Le sort nous a réduits à compter nos salaires,
 Toi des jours, moi des nuits, tous les deux mercenaires ;
 Mais le pain bien gagné craque mieux sous la dent :
 Gloire à qui mange libre un sel indépendant !

La fortune, semblable à la servante agile
 Qui tire l'eau du puits pour sa cruche d'argile,
 Élevant le seau double au chanvre suspendu,
 Le laisse retomber quand il est répandu ;
 Ainsi, pour donner l'âme à des foules avides,
 Elle nous monta pleins et nous descendit vides.
 Ne nous en plaignons pas, elle est esclave, et fait
 Le ménage divin de son maître parfait ;
 Bénissons-la plutôt, retombés dans la vase,
 De n'avoir pas brisé tout entier l'humble vase,
 D'avoir bu dans l'écuelle et de nous avoir pris
 Tantôt pour le pouvoir, tantôt pour le mépris.
 L'un et l'autre sont bons, pourvu qu'on y respecte
 Le rôle de l'étoile ou celui de l'insecte ;
 L'homme n'a de valeur qu'à son jour, à son lieu,
 Brin de fil enchâssé dans la toile de Dieu !...

Te souviens-tu du temps où tes *guêpes* caustiques,
 Abeilles bien plutôt des collines Attiques,
 De l'Hymète embaumé venaient chaque saison
 Pétrir d'un suc d'esprit le miel de la raison ?
 Ce miel, assaisonné du bon sens de la Grèce,
 Ne cherchait le piquant qu'à travers la justesse.
 Aristophane ou Sterne en eût été jaloux ;

On y sentait leur sel, mais le tien est plus doux.
 Ces insectes volant en essaim d'étincelles,
 Cachaient leur aiguillon sous l'éclair de leurs ailes ;
 À leur bourdonnement on souriait plutôt ;
 La grâce comme une huile y guérissait le mot !

C'était aussi le temps où ces jouets de l'âme,
 Tes romans, s'effeuillaient sur des genoux de femme,
 Et laissaient à leurs sens, ivres du titre seul,
 L'indélébile odeur de la fleur du *tilleul* !

Enfin, te souviens-tu de ces jours où l'orage
 À la hauteur du flux fit monter ton courage
 Prompt à tout, prêt à tout, à la mort, à l'exil,
 Quand il fallait conduire un peuple avec un fil,
 Et que tu traversais la grande Olympiade,
 Aristippe masqué du front d'Alcibiade ?
 As-tu donc oublié comme au fort du péril
 Ton cœur en éclatant répondait au fusil ?
 Ah ! je m'en souviens, moi ! Je crois te voir encore
 À l'heure où sur Paris montait la rouge aurore,
 Quand ma lampe jetait sa dernière lueur,
 Et qu'un bain de ma veille étanchait la sueur,
 Tu t'asseyais tranquille au bord de ma baignoire,
 Le front pâle et pourtant illuminé d'histoire ;
 Tu me parlais de Rome un Tacite à la main,
 Des victoires d'hier, des dangers de demain,
 Des citoyens tremblants, de l'aube prête à naître,
 Des excès, des dégoûts et de la soif d'un maître,
 Du défilé terrible à passer sans clarté,
 Pont sur le feu qui mène au ciel de Liberté !
 Tu regardais la peur en face, en homme libre,

Et ta haute raison rendait plus d'équilibre
À mon esprit frappé de tes grands à-propos
Que le bain n'en rendait à mes membres dispos !
J'appris à t'estimer, non au vain poids d'un livre,
Mais au poids d'un grand cœur qui sait mourir ou vivre !

Ils sont passés ces jours dont tu dois être fier ;
C'était un autre siècle et pourtant c'est hier !
Les regretterais-tu ? Pour bêcher plus à l'aise,
Il fait bien moins de vent au pied de la falaise ;
Heureux qui du gros temps, où sombra son bateau,
A sauvé comme toi sa bêche et son râteau !
Quand l'homme se resserre à sa juste mesure,
Un coin d'ombre pour lui c'est toute la nature ;
L'orateur du *forum*, le poète badin,
Horace et Cicéron, qu'aimaient-ils ? un jardin :
L'un à Tibur trempé des grottes de Neptune,
L'autre en son Tusculum plein d'échos de tribune.
Un jardin qu'en cent pas l'homme peut parcourir,
Va ! c'est assez pour vivre et même pour mourir !

J'ai toujours envié la mort de ce grand homme⁴,
Esprit athénien dans un consul de Rome,
Doué de tous les dons parfaits quoique divers,
Fulminant dans sa prose et rêveur dans ses vers,
Cicéron en un mot, âme encyclopédique,
Digne de gouverner la saine république,
Si Rome, riche en maître et pauvre en citoyen,

⁴ NDLR. — Proscrit par Marc-Antoine, Cicéron fut assassiné le 7 décembre 43 av. J.-C. Sa tête et ses mains, tranchées, furent exposées sur les Rostres, c'est-à-dire sur la tribune des orateurs au forum.

Avait pu supporter l'œil d'un homme de bien !
Peut-être sous César trop souple au diadème,
Mais par pitié pour Rome et non pas pour lui-même !

Quand sous le fer trompé César fut abattu,
Antoine eut peur en lui d'un reste de vertu ;
Fulvie aux triumvirs mendia cette tête ;
Octave marchanda ; Lépide, un jour de fête,
Ne pouvait refuser ce bouquet au festin ;
La courtisane obtint ce plaisir clandestin,
La meute des soldats qu'un délateur assiste
Sortit de Rome en arme et courut sur la piste.

Cicéron, cependant, par ce divin effroi
Qui glace la vertu lorsque le vice est roi,
De Rome, avant l'arrêt, l'âme déjà bannie,
Parcourait en proscrit sa chère Campanie,
Tantôt quittant la plage et se fiant aux flots,
Tantôt montrant du geste une île aux matelots ;
Enfin, las de trembler de retraite en retraite,
Il se fit débarquer dans ses bains de Gaëte,
Délicieux jardins bordés de mers d'azur
Où le soleil reluit sur le cap blanc d'Anxur,
Où les flots, s'engouffrant dans ces grottes factices,
Lavaient la mosaïque et, par les interstices,
Laisant entrer le jour flottant dans le bassin,
Des rayons sur les murs faisaient trembler l'essaim.
Mais des soldats rôdeurs les pas sourds retentirent,
Par leurs gazouillements ses oiseaux l'avertirent,
Quelques reflets de hache avaient dû les frapper ;
Remontant en litière il tenta d'échapper.
Il descendait déjà le sentier du rivage

Où sa galère à sec s'amarrait à la plage,
Quand on lui demanda sa tête ! — La voilà !
Il tendit son cou maigre au glaive ; elle roula.
Le jardin qu'il aimait but le sang de son maître...

De son bouquet sanglant ardente à se repaître,
Fulvie, en recevant la tête dans son sein,
Passa sa bague au doigt du tribun assassin ;
Puis, dans l'organe mort pour punir la harangue,
De son épingle d'or elle perça la langue,
Et sur les *rostres* sourds fit clouer les deux mains
Qui répandaient le geste et le verbe aux Romains !

Ainsi mourut au site où se plaisait sa vie
La gloire des Romains, l'ennemi de Fulvie !
Son beau cap, ses jardins, sa mer, ses bois, ses cieux,
Lui prêtèrent la place et l'heure des adieux ;
Ses oiseaux favoris voletant dans la nue
Firent entendre au ciel des voix de bienvenue !
Éternelle pitié de tous les grands esprits,
Qui ne voudrait trembler et mourir à ce prix ?
Qui ne voudrait léguer au monde une telle âme,
Sa tête à quelque chien, sa langue à quelque femme ?

Il n'est plus de Fulvie et plus de Cicéron ;
Notre Fulvie à nous c'est quelque amer Fréron
Dont la haine terrestre au feu du ciel s'allume
Et qui nous percera la langue avec sa plume !

Au lycée de Nîmes

Jean Aicard entendit parler d'Alphonse Karr pour la deuxième fois au lycée de Nîmes :

La deuxième rencontre fut préparée au Lycée, par la lecture que fit le professeur de littérature des quelques pages du roman *la Famille Alain* où Alphonse Karr raconte avec une émotion communicative la rentrée au port du bateau de pêche entraîné au large, le matin, par le mauvais temps alors qu'il n'y avait à bord que le mousse et sa petite sœur. L'adolescent, chez qui le souvenir de *l'épître au Jardinier* était resté vivace, reçut du récit émouvant du sauvetage des enfants une impression profonde, durable, celle que font sur les vives imaginations les drames de la mer, racontés avec éloquence⁵.

Tranquille Alain, surnommé *Risque-Tout*, et sa femme Pélagie ont acquis un canot neuf que le curé est venu baptiser. Pendant qu'ils banquetent avec leurs amis pour fêter cet événement, leur fils Onésime et la petite Pulchérie Malais qu'ils ont en nourrice prennent secrètement place à bord de l'embarcation. Mais ils ne la maîtrisent pas et le courant de la Dive les entraîne vers la mer. Tous les pêcheurs du hameau partent à leur recherche et finissent par les retrouver. Alphonse Karr conte ainsi le retour des enfants⁶ :

— Oh ! mon Dieu ! oh ! bonne sainte Vierge !

À ce moment, le canot à pleine voile entrainait dans la rivière et passait rapidement devant le groupe rassemblé à l'embouchure. Tranquille Alain, que l'on voyait seul à l'arrière du canot, et qui tenait le gouvernail d'une main, s'écria d'une voix forte en passant :

⁵ *Saint-Raphaël-Revue*, 6^e année, n° 238, dimanche 24 janvier 1892, page 1, colonnes 1-4, article d'A. Ortolan.

⁶ KARR (Alphonse), *La Famille Alain*, Bruxelles, Méline, Cans et Cie, 1847-1848, deux volumes in-18, 224-206 pages. Le texte cité est pris au volume I, pages 33-36.

— Sauvés tous les deux !

Alors Pélagie sentit son cœur se fondre, et, avec de grands sanglots, elle dit :

— Oh ! mon Dieu, merci ! Bonne sainte Vierge, merci !

Puis elle tomba sans mouvement sur la plage. Un des pêcheurs la porta dans le cabaret devant lequel Éloi et Tranquille avaient bu du cidre le matin. Quelques femmes se joignirent à la petite Bérénice pour lui donner des soins. Le reste du groupe alla en courant aider Risque-Tout à descendre.

— Prenez d'abord Pulchérie, dit-il, elle n'a pas d'avaries.

Madame Malais prit Pulchérie dans ses bras.

— Prenez maintenant le matelot, dit-il ; il a besoin d'un bon lit et d'un verre de cidre chaud. Il n'en mourra pas, mais il a été secoué.

Et il donna à un pêcheur Onésime enveloppé dans sa grosse veste à lui, et presque sans mouvement.

— Où est Césaire ?

— Césaire est à la mer où je vais le rejoindre ; je l'ai envoyé mouiller sur nos cordes avant la nuit, et je vais aller l'aider à les cueillir, quand j'aurai mangé un morceau, car les pauvres enfants ont mangé une bonne partie de nos provisions, et j'ai laissé le reste à Césaire.

Pélagie était revenue à elle ; elle accourut, arracha Pulchérie des bras de madame Malais, la réunit dans les siens avec Onésime, puis, voyant l'état dans lequel était le pauvre enfant, elle rendit Pulchérie à madame Malais.

— Parle-moi donc, mon petit homme ; parle à ta mère, mon cher petit Onésime. Mais qu'a-t-il donc, Tranquille ? est-il blessé ?

— Non, le pauvre petit a eu froid ; quand il s'était vu dériver malgré lui, il avait amené la voile et il avait jeté l'ancre ; il a passé toute la nuit à l'ancre, mais il avait entouré la petite Pulchérie de ses habits et de la voile ; elle était chaudement enve-

loppée. Quant à lui, lorsque j'ai abordé le canot, je l'ai cru mort ; il était à peu près nu et sans connaissance ; je ne l'ai ranimé qu'en lui faisant avaler un peu de genièvre et en l'en frottant partout ; une heure plus tard, je ne l'aurais pas trouvé vivant. Il avait mis son mouchoir au haut du mât, c'est ce qui m'a fait le découvrir. Ils avaient voulu essayer le canot neuf.

Tout en parlant ainsi, on marchait. Pélagie n'avait voulu laisser à personne le soin de porter Onésime ; arrivée à sa maison, elle le donna à son mari et tomba par terre épuisée de fatigue. On mit Onésime dans un lit, on lui fit avaler un verre de cidre chaud, mais on ne put tirer de lui une seule parole ; il finit par s'endormir, et quelques gouttes de sueur parurent sur son front.

— Le voilà sauvé, dit Risque-Tout ; je vais profiter du reste de la marée pour rejoindre Césaire.

Il alluma sa pipe, serra la main de Pélagie et se mit en route. Quelques pêcheurs allèrent l'aider à s'embarquer ; les autres rentrèrent chez eux pour prendre quelques heures de repos, car, avant le départ, il leur fallait amorcer leurs lignes le lendemain matin. Madame Malais embrassa Pulchérie et lui dit :

— À demain, chère petite ; je viendrai te voir demain.

Elle donna aussi un baiser sur le front à Onésime, qui dormait, puis elle quitta la maison pour retourner à Beuzeval.

1884-1890

Jean Aicard fit la connaissance effective d'Alphonse Karr en 1884 : « Donc je connaissais Alph. Karr par ses romans et quelques-uns de ses articles lorsque en 1884 j'allai le voir à Maison-Close⁷ ».

⁷ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 6, dossier XVII « Monument Alphonse Karr », ensemble de cinq petits feuillets

À cette époque, Jean Aicard aimait villégiaturer à Saint-Raphaël, seul ou en compagnie de sa sœur : il lui fut ainsi facile d'établir une relation suivie avec le vieil Alphonse Karr retiré dans sa solitude et il a conté sa première visite à *Maison-Close* :

Quoique je sois ici dans mon pays et que je fusse de ses voisins, je l'ai connu fort tard ; voici sept ou huit ans à peine. Le nom de son habitation m'arrêtait : *Maison close*. Ce mot me paraissait un avis au passant. Je m'y étais soumis.

[...].

Un jour, il y a quelque huit ans, je frappais, pour la première fois, à la porte de *Maison close*. Une circonstance, dont j'étais ravi, m'y obligeait enfin.

Il faut dire que *Maison close* était en réalité bien mal fermée ! La porte seule du jardin, donnant sur le chemin public, était close... mais si mal ! Nuit et jour, par tous les temps, la porte de la maison qu'il habitait seul restait ouverte.

À voir, pour la première fois, le vieux Maître, j'eus une profonde émotion, étant de ceux pour qui l'amour des lettres aura été le grand amour. Au lycée, nous étions déjà de ceux qui regrettaient d'être « venus trop tard dans un siècle trop vieux », c'est-à-dire de n'avoir pas assisté à la belle lutte de 1830. Notre cœur battait bien fort aux noms de Victor Hugo, de Lamartine, de Dumas, de Vigny, de Musset et de tous ceux de l'éblouissante pléiade. Alphonse Karr était de cette grande génération littéraire avec ses amis Théophile Gautier, Gérard de Nerval et Arsène Houssaye.

Dans son cabinet de travail, tout de suite, à quelques pas des paniers de pêche, mes yeux avaient remarqué, sous la vitre d'un vaste cadre, les portraits et les autographes des illustres,

manuscripts contenant des notes brèves, probablement destinés à servir d'aide-mémoire pour une intervention improvisée.

ses camarades de combat. Oui, j'éprouvai une profonde émotion à connaître ainsi, en voisin, un homme qu'on m'avait fait admirer à l'école, et à qui Lamartine avait adressé des vers !

Oh ! vous pouvez sourire... Puissé-je éprouver jusqu'à la fin les émotions que donnent l'amour de l'art et le respect des grands aînés !

Il était bien étrange, pour un œil de parisien, cet intérieur de *Maison close*. Que les intérieurs à bibelots, rendus banals par le *Louvre* et le *Bon Marché*, étaient loin d'ici !

Dans le vestibule, à terre, les engins de pêche, paniers et filets. Accrochés aux murs, des mâts de rechange, des voiles, des avirons.

— « Entrez ! »

La portière soulevée, on était dans le cabinet, au plafond peint, rayé de longues bandes, alternativement blanches et vertes, comme une toile de tente. Deux fenêtres qui s'ouvraient en glissant sur des coulisseaux. Des portraits, des autographes sous verre. Des gravures, des dessins d'amis. Des armes. Et deux jeunes Alphonse Karr regardant le vieux, et reconnaissant le même sourire, le même œil clair, tout pétillant d'une arrièremalice.

Le vieil ermite, à longue barbe blanche, est assis devant la fenêtre, à côté d'une table où disparaît l'encrier sous le flot des paperasses, des notes, des livres entrouverts. Il me tend la main.

— « Je vous attendais depuis longtemps. Comment n'êtes-vous pas venu plus tôt ? Que faites-vous ? »

Je m'expliquai. Je lui dis ce que je venais d'éprouver en entrant. La conversation se prolongea. [...] ⁸.

⁸ AICARD (Jean), « Lamartine et Alphonse Karr. Souvenirs », *La Grande Revue. Paris et Saint-Petersbourg*, 4^e année, n° 4, mardi 25 novembre 1890, pages 383-385.

Maison-Close était une singulière demeure, à l'image du maître de céans :

Cet Alphonse Karr-là vivait à Nice en 1861. À cette époque, quand on entrait en ville par le quai Masséna, le premier objet qui frappait les yeux était une grande plaque de marbre vert, avec cette inscription : ALPHONSE KARR, *jardinier*. Et, au-dessous, une vitrine où s'épanouissaient, dans un désordre pittoresque, les roses, les violettes de Parme et les camélias. C'était la boutique, le magasin d'exposition et de vente. Une très avenante personne, Mme Duluc, y trônait et, si je ne me trompe, y trône encore aujourd'hui. Si vous veniez pour les fleurs, elle vous faisait avec grâce les honneurs de son étalage ; si vous veniez pour le fleuriste, elle vous renvoyait à la ferme, située en pleine campagne, à Saint-Étienne, à quelques minutes de la ville.

À la porte, dans un petit rectangle de cuivre, on lisait ces mots : *Monsieur Karr*. C'était une assurance contre les indiscretions des curieux cosmopolites, et notamment des Anglais, si jaloux de leur *home* et si peu de celui des autres.

On se serait cru là-dedans en pleine arche de Noé ; deux griffons au museau rose, les successeurs dégénérés du trop célèbre Freyschutz, souhaitaient la bienvenue aux visiteurs. Un bel angora, voluptueusement accroupi comme un derviche, leur jetait au passage un regard caressant et hospitalier. Un petit âne blanc, vrai joujou de fillette, les contemplait à travers la claie avec ses grands yeux mélancoliques. Un robuste cheval orange paissait fraternellement auprès d'une vache grise tachetée de noir, tandis qu'un vilain singe, le clown de l'endroit, exécutait sur leur dos la grande voltige sans altérer en rien leur majestueuse placidité. Dans une mare voisine, toutes les variétés de volatiles prenaient leurs ébats, et, tout autour de la volière grande ouverte, des centaines d'oiseaux, captifs sur parole,

allaient, venaient, gazouillaient, mordillant d'un bec effronté les barreaux de leur prison volontaire.

La providence de cette ménagerie, c'était Jeanne — alors enfant, aujourd'hui femme et mère admirable — vous savez bien, Jeanne, cette douce muse du foyer, à qui le poète doit quelques-unes de ses plus exquises inspirations.

Véritable fille des champs, elle l'était par l'éducation, par le tempérament et par le costume. On trouvait en elle la vivante application des théories ingénieuses formulées dans les opuscules sur *les Femmes* et *le Voyage autour de mon jardin*.

Cette petite paysanne savait la botanique aussi bien que Linné et cela, comme la musique, l'histoire, la littérature — d'instinct, sans l'avoir jamais apprise, par intuition plutôt que par initiation. Élevée dans l'intimité des fleurs, elle les aimait, les comprenait, les connaissait par leur nom, devinait leurs besoins et parlait leur langage. Elle avait retenu quelque chose de leur grâce triste et de leur sauvage parfum.

Je l'aidais parfois à servir à ses pensionnaires le repas quotidien. Elle rappelait, pour le type, ces splendides moissonneuses de Léopold Robert, au teint hâlé, aux cheveux tombants, à la carnation luxuriante, à la taille souple que les baïnettes n'ont pas martyrisée et dont l'acier n'a pas déformé la rustique élégance. Et quand tous ces animaux, hypnotisés par son regard, se groupaient tumultueusement autour d'elle, et que les échappés de la volière, dociles à sa voix, décrivaient autour de son jeune front comme une auréole, je songeais à cette adorable « charmeuse » qui restera comme une des plus suaves créations de George Sand. Tandis que, blotti comme un criminel derrière un arbre, Karr souriait à ce délicieux tableau.

Tout homme a dans sa vie, si désolée qu'elle soit, un rayon de soleil qui l'illumine par instants. Dans la vie solitaire et désenchantée de Karr, ce rayon de soleil, c'était Jeanne.

Pour mieux l'aimer, il redevenait enfant. Henri IV se faisait cheval ; lui, il n'était pas de métamorphoses auxquelles il ne se pliât pour complaire à ce despote en jupons courts. Que de fois l'ai-je surpris, le coude sur sa bêche, suivant d'un œil extasié les péripéties d'une chasse aux papillons, ou bien, penché sur une corolle, racontant à son élève charmée le mystérieux poème de la fleur ! Alors l'attendrissement envahissait cette face de bronze, mettait un sourire sur cette lèvre sceptique et, au bord de cet œil narquois, faisait perler une larme.

Que de fois aussi leur ai-je fait escorte dans le petit chemin qui descendait de la ferme à la mer, — lui monté sur son cheval orange, elle sur son âne blanc ! Nous allions ainsi jusqu'à la plage. Étant un nageur médiocre, on me donnait à garder les montures et on se jetait à l'eau. Je me couchais sur le galet, une bride sous chaque bras, et je suivais d'un œil anxieux cette lutte nautique, dont le dénouement invariable était la défaite de Karr, que la rieuse enfant remorquait par la barbe, tout pitieux et criant grâce.

La ferme n'avait qu'un étage, surmonté d'un petit belvédère où se trouvaient la bibliothèque et le cabinet de travail. Elle émergeait d'un massif d'orangers, de citronniers, de grenadiers et de lauriers-roses. Rien de plus gai que ces murailles blanches, tapissées d'églantines et de volubilis, et percées de grandes fenêtres aux volets verts, — le rêve de Jean-Jacques réalisé.

La pièce importante était au rez-de-chaussée. Ce n'était pas, vous le pensez bien, la salle à manger ni la cuisine, — la frugalité de Karr était proverbiale. Je veux parler du réduit, parfumé comme un boudoir, mystérieux comme un sanctuaire, où ne pénétraient que les initiés et d'où sortaient ces bouquets sans rivaux qui, eux aussi, étaient des poèmes. Ces bouquets, il présidait lui-même à leur confection et leur donnait cette empreinte personnelle qui les eût fait reconnaître entre mille,

comme si la signature était au bas. Des innombrables fleurs qui les composaient, il n'y en avait pas une qu'il n'eût coupée de sa propre main, dont il n'eût lui-même fixé la place, assorti les couleurs et, pour ainsi dire, distribué le rôle dans l'ensemble du chef-d'œuvre.

Au-dessus du laboratoire, la chambre à coucher, j'allais dire la cabine. Pour tentures, un immense filet, et, pour ornements, un hamac et des engins de pêche, derniers souvenirs d'Étretat. Dans un coin, un matelas jeté par terre. C'est là que Karr dormait, quand il ne dormait pas dans le hamac. « Ça vaut bien, disait-il, un lit de roses. » Lui qui connaissait si bien les roses, il devait le savoir.

De la chambre, on entrait dans l'*omnibus*, — c'est ainsi qu'il avait baptisé son cabinet de travail. Il y avait de tout, en effet, des livres, des journaux, des brochures, des manuscrits, des trophées de chasse, des carabines, des fusils, des pistolets, de tout, sauf un seul volume de Karr. La collection, et combien volumineuse ! était reléguée sous l'escalier, dans une encoignure.

En bien cherchant, on finissait par découvrir quelque part une boîte de cigares, un pot à tabac, et même, *proh pudor !* une pipe turque. Le détracteur juré de la nicotine pactisait avec son ennemie. Je l'ai pris maintes fois en flagrant délit de cigarette. Mais je dois à la vérité de dire qu'il la rejetait aussitôt que ses serments et ses imprécations lui revenaient à l'esprit, c'est-à-dire... une seconde avant de se brûler les doigts.

Karr-fleuriste comptait dans sa très noble clientèle le duc d'Ostrogothie, aujourd'hui roi de Suède, son voisin de campagne, et l'impératrice douairière de Russie. Un jour, cette auguste personne daigna faire visite à la ferme de Saint-Étienne, et, le lendemain, la corbeille de fraises que le fermier fournissait tous les jours à l'impériale malade arrivait ornée de ce quatrain :

Nice, de son climat peut-être un peu trop fière,
Idolâtre, au soleil rend un culte fervent.
Aujourd'hui, convertie, elle adore le vent
Qui sur ses bords fleuris vous retient prisonnière.

Karr était d'une bonté toute paternelle pour les gens qui le servaient et fermait volontiers les yeux sur leurs petites faiblesses. Les domestiques s'éternisaient chez lui. Il dut pourtant, une fois, sévir contre une servante qui, la nuit, amenait des hommes dans sa cave où, avec leur collaboration, elle avait fait des vides notables.

Il la mit à la porte en lui conseillant de ne pas demander de certificats. Mais elle se fâcha tout rouge, le menaçant du commissaire de police. Il n'avait qu'à s'exécuter ; il écrivit :

« J'ai renvoyé la femme X... parce qu'elle a des amants qui ont trop soif. »

Exilé volontaire, il avait gardé, sur la terre italienne, ce franc-parler, cette verve satirique, cette ironie mordante qui donnent tant de saveur aux anciennes *Guêpes* et qu'on retrouve dans les *Guêpes niçoises*⁹.

Si Alphonse Karr avait voulu trouver l'isolement à *Maison-Close*, il y recevait toutefois très volontiers quelques amis intimes et surtout ses enfants et petits-enfants comme l'a rappelé sa petite-fille Violette :

Le Jardin
de Maison-Close¹⁰

⁹ *Le Figaro*, 36^e année, 3^e série, n° 274, mercredi 1^{er} octobre 1890, « Alphonse Karr. L'homme intime », page 1, colonne 3. Article d'Émile Blavet.

¹⁰ *Le Gaulois*, 40^e année, 3^e série, n° 9959, jeudi 19 janvier 1905, page 1, colonnes 4-5.

Il était grand, grand, grand, pour nos yeux neufs d'enfants — le jardin, grand comme ces forêts inconnues dont nous parlaient nos livres de voyages et auxquelles, le soir, dans la chaleur rassurante de nos lits bien bordés, nous pensions avec un effroi voluptueux.

Sur la route où les pieds nus des pêcheurs laissaient leurs empreintes accusées, il dressait ses vieux murs où les rosiers et les chèvrefeuilles mettaient une jeunesse éternelle, en face de l'éternelle jeunesse de la grande mer chantante.

Ils n'étaient pas bien hauts, ces murs, ni bien solides maintenant ; et par leurs brèches fréquentes jaillissaient de libres verdure. Ils semblaient avoir perdu leur signification de défense et de menace, tout leur orgueil de propriétaires ; ils paraissaient dire seulement :

« Voyez, passants, ici est enclos tout ce que j'aime. J'ai vécu longtemps, j'ai longtemps lutté et je veux entrer au tombeau avec une âme reposée. Allez votre chemin sans troubler mon couchant. Mais avant, prenez votre part de mes rossignols et de mes roses. Puis, allez, passants. Ceci n'est pas un ordre, mais seulement une prière : laissez-moi mon repos. »

La maison s'écrasait dans les végétations puissantes ; et la joie de la lumière et le souffle de la mer entraient par ses deux baies, à travers un lacis de liserons fleuris, qui faisaient sur la table à écrire des ombres balancées.

Sur la façade, le cadran solaire, dont les chiffres s'effritaient, était recouvert aussi par la poussée des plantes que l'on ne pensait pas à écarter, comme si — pour la vie qui finissait là, paisible et forte — la convention des heures fût devenue inutile dans l'éternité du temps.

Alentour, le calme jardin, vibrant d'oiseaux, élevait en plein ciel ses flèches de verdure — et la nature était là maîtresse souveraine.

Les roses à madrigaux et à parfumerie ; les lilas à gerbes d'amoureux ; les lauriers des collégiens et des vainqueurs de peuple ; les chrysanthèmes des tombes et des concours floraux, toutes les pauvres fleurs asservies par les mensonges et les bêtises des civilisations, reprenaient ici leur indépendance et leur force de plantes naturelles débarrassées du joug des hommes et libres sous le libre azur, elles vivaient pour elles seules, sans autre souci que de se griser de soleil, d'étoiles et de brises, de se continuer en des amours innombrables et de porter loin autour d'elles et jusque sur les douces mers d'été, le grand parfum de leurs corolles.

*
* *

Conquis sur les verdure immenses, les sentiers étaient étroits comme des « traces » de Hurons, baignés d'une ombre paisible qui sentait les feuillages.

Et pour nous, — petits enfants à mollets encore nus et à cheveux en crinières — l'exotisme des palmiers, des bambous et des lis étranges, venus des « colonies », mettaient un attirant mystère — un désir d'espaces, d'océans inconnus, d'astres plus brillants, d'îles merveilleuses — toute cette aspiration indéterminée et puissante vers « autre chose » qui palpite au cœur des fils des hommes, et qui, plus tard, au retour de l'existence, leur rendra plus cher le foyer retrouvé.

Dans ces sentiers aux courbes lentes, il passait le grand-père indulgent, le lutteur d'autrefois, qui ne voulait plus être qu'un bon grand-père et un bon jardinier. Il passait de cette démarche calme des êtres robustes dont chaque pas semble une prise de possession du sol, et qui ont été assez forts pour pouvoir être bons ; il allait, et partout, avec un sourire attendri, il retrouvait notre présence : sur ce grand mimosa aux gerbes d'or, dans la hauteur des branches, une cabane en chaume était construite à

notre taille de petits ; et il relevait sa tête puissante et douce, le grand-père, pour voir entre les pailles nos frimousses barbouillées, et pour entendre nos pépiements de moineaux. Ou, là-bas, il s'asseyait vers le bassin aux eaux renouvelées où fleurissaient les lotus, les clairs lotus du Nil, les fleurs couleur de chair et couleur d'aurore ; les lotus aux rondeurs de poitrines et qui semblent animés par le sang vivant des amoureuses — et il nous regardait effeuiller sur l'eau une des pures fleurs dont les pétales, que nous chargions chacun d'une poupée minuscule, naviguaient en flottille. Puis, tous trois en ligne au bord de la vasque, solidement calés sur nos genoux robustes, les cheveux tombés sur les yeux, les joues gonflées, nous soufflions des tempêtes.

Il nous regardait. Et sa pensée retournait vers le passé, vers les longs combats de sa vie et vers les grandes amours d'autrefois, vers tout ce qui avait fait battre son cœur, soulevé ses justes colères, tenté ses nobles espoirs. Et comme, travailleur laborieux, il avait accompli sa tâche et mérité la paix, il allait à la mort avec une âme reposée que lui avaient faite les chèvre-feuilles et la mer chantantes, les roses d'avril et les rires d'enfants.

V. Bouyer-Alphonse Karr.

Des visiteurs très inattendus pouvaient également se risquer à franchir le portillon jamais fermé et le maître de céans les accueillait avec bonhomie, comme l'atteste Louise France ¹¹ :

¹¹ FRANCE (Louise), *Les Éphémères m'as-tu-vu. Souvenirs de théâtre*, Paris, Félix Juven éditeur, sd, in-16, vi-244 pages. Le texte cité est pris aux pages 227-232. — Pour cet auteur, voir ci-après, pages 203-219. — Il existe également une ébauche manuscrite de ce texte, envoyé par Louise France à Jean Aicard dans une lettre non datée et conservée aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard (carton 1 S 58, chemise n° 71). L'auteur y nomme les deux camarades qui l'accompagnèrent : Esther Castelli et Eugénie Fain, actrices aujourd'hui totalement oubliées.

... Quelques jours après nous terminions notre tournée, ayant joué la veille à Saint-Raphaël... et nous rentrions à Paris.

Ennuycées d'un trop prompt retour, deux camarades, M^{lle} X..., M^{lle} Z..., et moi, ayant reçu la veille au Casino la visite d'Alphonse Karr... la fantaisie un peu osée nous prit d'aller en son domicile, le remercier de cet honneur... et nous voilà parties !...

On nous avait à peu près indiqué le chemin, facile d'ailleurs.

La Bergerie d'Alphonse Karr !

— C'est le long de la côte... Té à gauche, la première Bergerie que vous découvrirez...

C'était vague... mais bien champêtre !

Difficile à découvrir la *Bergerie*... il n'y avait que d'admirables villas : *Villa des Lions*, *villa Vincenette*, à M^{me} Reichemberg... villa un tel... etc., etc.

Pourtant, au bout d'un quart d'heure, un fouillis tout vert, une porte brune enfeuillée, avec une petite plaque blanche. Je frappe, la porte cède !... Il n'y avait pas de serrure à la *Maison Close* !

Nous entrons, comme trois voleuses, et, nous voici dans le plein *Paradou* !

Pas de sentiers, rien que de l'herbe, de la mousse, des branches, des arbustes, des arbres, des fleurs !... quelles fleurs !!...

On eût dit qu'un hardi semeur avait lancé à pleines mains toute la sève engrainée des héliotropes, mimosas, lilas, roses, œillets, jacinthes, muguets, seringas, giroflées... les fleurs les plus diverses réunies en ce seul jardin dans la même saison !... toutes les fleurs de la terre enchevêtrées avec les tuyas, les énormes cactus... tout ce qui fleurit sous le grand soleil et croît avec l'air salin !

... Doucement nous allions toutes trois... un peu peureuses... un peu émues aussi de ce silence, de cette forêt enchantée... de ces fleurs qui nous frôlaient et nous embaumaient le visage !

À droite, une petite porte encore, au bout d'une sente d'herbe « La Bergerie ». Je frappe, la porte cède !... pour le coup, nous reculons... et nous voilà toutes trois reparties à l'aventure, parlant si bas, si bas... que nous devinions nos paroles... au seul mouvement de nos lèvres !... Tout à coup, du fond d'un petit ravin dans la broussaille... un bruit de sabots monte jusqu'à nous...

Clic... clac, clic... clac !

Et dans le fouillis des branches, nous découvrons le grand vieillard, abritant ses yeux malades avec ses mains en abat-jour !

« Qui va là ?... »

— C'est nous, monsieur Alphonse Karr, trois femmes, excusez-nous ; on entre chez vous, comme chez un bon Dieu sans concierge !

— C'est que je suis mon portier moi-même ! Attendez-moi, mes enfants, me voici ! »

Et le voilà, en effet, surgissant du feuillage, qui (l'on dirait presque tendrement) caresse sa barbe de soie neigeuse.

Il était si simplement... simple, si tranquille, et si grand, dans son vêtement de laine brune avec ses gros sabots... son béret bleu que nous en étions attendries...

« Excusez-nous, mais, nous n'avons pu résister au désir... »

— Voulez-vous me faire le plaisir de rentrer vos excuses et de m'embrasser ?... »

Et comme nous lui tendions les joues en riant :

« Et... le milieu, dit-il ?... »

Et, tour à tour, en plein air, sous le grand ciel bleu, nous avons de bonne grâce mis un chaste baiser sur la barbe blanche du vieillard, si doucement parfumée qu'elle donnait la sensation d'un impalpable tissu, reliant en ses fines trames les mille fleurs du doux jardin.

Puis, il nous fit les honneurs de sa cabane. Une large pièce basse avec deux grandes baies donnant sur la mer. Une immense cheminée de campagne ; tous les sièges pris par des manuscrits ou des livres ; des photographies épinglées partout. Un plafond rayé de larges bandes vertes et blanches.

Trouver des sièges était difficile, et, comme j'en avisais deux :

« Touchez pas à ce qu'il y a là, me dit-il. *Il ne faut pas abîmer la poussière !* »

Et, lentement... doucement... tendrement, ses grands bras soulevant des manuscrits énormes... il les déposa paternellement à terre... *sans abîmer la poussière des souvenirs !...*

« Voyez-vous, dit-il, quand on remue, tout ça s'envole ! »

Je n'ai pas oublié ce quart d'heure de causerie qui m'ensoleille encore...

— Moi, dit-il, il y a trente ans que je n'ai pas mis le pied à Paris. On a représenté une pièce de moi au Théâtre-Français !... je n'ai jamais été la voir jouer. Ça s'appelait : *les Roses jaunes*.

... Je travaille quand vous dormez, bien avant les abeilles, bien avant les oiseaux, et bien avant le jour ! car, sitôt qu'il paraît... à peine s'il éclaire... ma maîtresse... la mer est là, tout près de moi qui chante doucement, qui chuchote et m'appelle... elle gonfle pour moi ses seins fuyants, vagues rosées d'aurore, vagues légères... roses éparpillées fuyant devant ma barque, et revenant sans cesse ; c'est mon jardin mouvant, auprès de mon jardin terrestre... Elle m'appelle, me veut... et, je l'aime plus qu'une femme, *Ma mer*, ma grande enchantresse, la grande Amoureuse qui sourit, qui enlace, qui trompe et qui trahit !...

Que voulez-vous, je n'ai plus qu'elle... je suis son vieil amant ! et je lui suis fidèle... nous nous aimons !...

— ... Mais, lui dis-je, avant ce beau réveil, vous travaillez toute la nuit ?...

— Oui, je vivrai très vieux, parce que je ne dors pas !

Mais, la nuit, je ne suis pas seul ! Tout autour de ma lampe les moustiques... les moucherons... les bestioles de fleurs viennent danser devant moi... teinter fugitivement mon papier de petites ombres voltigeantes et pâlotés... et me donnent gratis la jolie musique de leur bourdonnement... c'est très impressionnant... et, pour moi je préfère cette harmonie naturelle à tous les opéras du monde ! Que voulez-vous... il y a longtemps que je suis un vieux ! Mais, tout de même... je ne suis point si vieux que mon âge et je sais raisonner encore, malgré la solitude qui atrophie... »

Au moment de nous reconduire, une d'entre nous lui demanda un fil de sa barbe blanche...

« Prenez, dit-il, coquette ! Si vous étiez venue cinquante ans plus tôt, vous auriez eu un fil de barbe noire !

Adieu, nous dit-il, et merci. Si vous repassez à Saint-Raphaël, venez me dire bonjour. Mais, ne tardez pas trop... je suis bien vieux !... bien vieux !... »

Il avait raison !...

Il a quitté la bergerie,
Le vieil amant
Du flot chantant.

Il a quitté la mer jolie,
Le vieil amant
Du bois charmant.

C'est à Saint-Raphaël, au printemps 1886, que Jean Aicard acheva *Le Père Lebonnard* qui, après avoir connu les pires difficultés, parvint au plus grand succès grâce aux acteurs Ermete Novelli et Eugène Silvain. Alphonse Karr eut la primeur de la pièce :

De Saint-Raphaël, par dépêche :

M. Jean Aicard quittera bientôt Saint-Raphaël, où il était venu se remettre d'une assez grave indisposition.

L'auteur de *Smilis* habitait, au bord de la mer, une villa dite Oustalet du Capelan, voisine de Maison-Close. Il y a écrit entièrement les deux derniers actes d'une pièce en vers et en quatre actes, intitulée le *Père Le Bonnard*. Dans une réunion absolument intime, chez Alphonse Karr, l'auteur a lu hier cette pièce, qu'il lira bientôt à la Comédie-Française¹².

Il pressentit sa singulière destinée :

La pièce, commencée à La Garde-près-Toulon, fut terminée à Saint-Raphaël sous les yeux d'Alphonse Karr. Dès sa *naissance* elle fut vouée au malheur.

Quelqu'un a raconté comment Jean Aicard, ayant pris son manuscrit dans une promenade en mer, pour y terminer le dernier acte, le fit tomber à l'eau au moment du débarquement. Camoëns moderne, Jean Aicard sauva sa pièce, et put à quelques jours de là en faire la première lecture, qui émotionna jusqu'aux larmes les auditeurs ; le manuscrit avait eu le temps de sécher cependant. Chose curieuse, le lendemain de cette lecture, Alphonse Karr envoya au poète son portrait en marge duquel il écrivit ces lignes prophétiques :

Mon cher Aicard,

Décidément vous avez un grand et vrai talent, j'espère qu'on vous le payera en gloire et en argent. Mais sur quoi vous pouvez compter, C'EST QU'ON VOUS LE FERA PAYER.

JEAN ALPHONSE KARR.

¹² *Le Figaro*, 32^e année, 3^e série, n° 120, vendredi 30 avril 1886, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 5, article de Jules Prével. Information reprise par plusieurs périodiques.

Le vieil ermite de Saint-Raphaël voyait de loin : avait-il lu dans les astres sa véridique prédiction, lui que la photographie donnée à Jean Aicard représente avec sa longue barbe d'astrologue, assis, devant la fenêtre ouverte, près d'un immense télescope ?¹³

et suivit avec intérêt les péripéties de l'œuvre :

Alphonse Karr, sous les yeux duquel elle avait été terminée à St-Raphaël, lui écrivait du fonds de sa retraite quelques jours auparavant :

« Je vous sens livré aux intrigues, aux hypocrisies, aux perfidies des coterie... ne vous découragez pas !... votre pièce est une œuvre hors ligne et, après son succès qu'on ne pourra que retarder, vous avez sur la planche le Don Juan, œuvre supérieure ... »¹⁴

À la fin de cette année 1886, Jean Aicard réserva encore au vieux jardinier ses dernières nouveautés :

— Devant les mêmes personnes qui, il y a huit mois, avaient entendu la lecture du *Père Lebonnard*, reçu depuis à la Comédie-Française, M. Jean Aicard vient de lire chez Alphonse Karr, à Maison-Close, un acte en vers, l'*Avocat de Venise*, qu'il a écrit au soleil de Saint-Raphaël. Il a lu aussi plusieurs morceaux d'un volume intitulé : *Papillons fous*, poèmes fantaisistes illustrés, en collaboration avec M. Léon Bouyer, le gendre de l'auteur de

¹³ DARZENS (Rodolphe), *Le Théâtre libre illustré*, 1890, in-16, 264 pages. Le texte cité est pris à la page 15.

¹⁴ *L'Étendard*, 8^e année, jeudi 1^{er} mai 1890, « Chronique méridionale », page 2, colonne 1.

*Sous les Tilleuls*¹⁵.

Un des derniers témoignages de leur belle et constante amitié est apporté par un petit mot envoyé par Jean Aicard à son vieil ami :

Paris. Avril 88.

Je suis très fier de votre amitié. Ç'a été une grande émotion, ce mot de vous, net et vigoureux, mon maître et mon ami ; le renouvellement de celle que j'éprouvai le jour où j'entrai pour la première fois à *Maison Close*, où je me suis sentis en présence du lutteur, de l'esprit, du cœur que vous êtes. Vous êtes la génération vaillante et généreuse. Les bons d'entre nous vous envient. C'est de vous que viennent nos derniers courages ; vous restez le bon exemple. Merci, de tout mon cœur. Rien ne sera perdu de ce que vous m'envoyez. Je lutte. Je vous dirai tout de vive voix. C'est embrouillé ! Encore merci.

À vous

Jean Aicard

À tous vos chers enfants comme à vous, bien affectueusement,

J. A.¹⁶

¹⁵ *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, n° 348, mardi 21 décembre 1886, « Bulletin théâtral », page 5, colonne 6. — *L'Avocat de Venise*, comédie en un acte et en vers, fit l'objet d'une première annonce en 1879 : la pièce avait été demandée par Sarah Bernhardt pour des soirées privées qu'elle se proposait de donner lors du séjour de la Comédie-Française à Londres en 1879 (voir : *La Presse*, n° 129, vendredi 9 mai 1879). *Le Petit Var* (samedi 29 janvier 1887) annonça la venue de Coquelin à Toulon en février 1887 pour y jouer *L'Avocat de Venise* : les archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, contiennent en effet cet acte en vers, daté « Saint-Raphaël X^{bre} 1886 ». — Quant au recueil *Papillons fous*, d'Alphonse Karr, il est resté inédit.

¹⁶ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance.

Jean Aicard ne fréquenta pas bien longtemps le solitaire de Saint-Raphaël puisque celui-ci s'éteignit le 29 septembre 1890 :

Madame,

Je suis arrivé tard dans la vie d'Alphonse Karr. C'était pour moi un vieillard et un maître. Quelle que fût notre amitié il y avait entre lui et moi ma grande réserve et mon respect. J'ignore donc tout de lui, Madame, sauf l'amitié dont il a bien voulu m'honorer. Ce que vous voulez bien me dire m'est nouveau. Il m'est impossible de ne pas répondre à votre lettre, sous peine de faire très mal juger et mon esprit et mon cœur. Veuillez donc agréer, je vous prie, Madame, l'assurance de mes sentiments de profond respect,

Jean Aicard¹⁷

Sa mort et ses obsèques rendirent quelque notoriété au vieil ermite : toute la presse, nationale et régionale, s'en fit l'écho :

Saint-Raphaël, 30 septembre

Alphonse Karr est mort aujourd'hui à midi, dans sa Maison-Close de Saint-Raphaël. Bien que le maître fût assez souffrant depuis plusieurs jours, rien ne faisait prévoir un aussi tragique et aussi prompt dénouement.

Alphonse Karr est mort victime de son imprudence. Mardi dernier, l'ouragan qui s'était déchaîné sur le littoral, la pluie qui faisait rage ne le retinrent pas ; il était bien portant et sortit dans son jardin où il resta, tête nue et en manches de chemise, donnant, comme d'habitude, sous l'orage, à ses chères fleurs ses soins journaliers.

¹⁷ Lettre de Jean Aicard à X... ; manuscrit autographe signé, 2 pages, portant la mention « Jamais envoyé » ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 18, petit carton à dessins XIII¹, pièce n° 70-71.

Quittant son jardin, il prit un bateau et alla, recevant sur son corps d'athlète la pluie du ciel, relever des palangres, sortes de lignes très en faveur dans ce pays-ci. Puis il rentra, mouillé jusqu'aux os, trempé jusqu'à la moelle. Ses enfants lui donnèrent le conseil de se changer ; il n'en fit rien et garda ses vêtements ruisselants d'eau. Il avait confiance dans sa robuste constitution, ne craignant ni vents ni tempêtes, ne redoutant ni la pluie ni le soleil, et quand on essayait de lui démontrer toute l'imprudence de sa conduite, il répondait : « Qu'ai-je à craindre ? rien ! Vous voyez bien, au contraire, que cela me réussit. » Il faisait alors allusion à ses quatre-vingt-deux ans. Il était né le 24 novembre 1808.

Le surlendemain, toutefois, il dut s'aliter. Une fluxion de poitrine s'était déclarée. Cette fois, le colosse avait, dans la maladie, trouvé son maître. Cependant le docteur Bontems, qui le soignait, parvint à enrayer le mal. La science à son tour aurait raison de la fluxion de poitrine, mais des complications survinrent sous la forme d'une paralysie du poumon. Celle-ci se manifesta au dernier moment. Hier, en effet, Alphonse Karr allait beaucoup mieux. L'espoir était revenu. Dans son entourage même, on croyait tout danger conjuré. Ce n'était malheureusement qu'une illusion.

Ce matin, le malade perdit connaissance. C'est à peine s'il put reconnaître sa fille ; ses yeux se voilèrent ; il essaya de parler. On crut comprendre les derniers mots qu'il articula : « Je sens que je vais mourir. »

À partir de ce moment l'agonie commença. Elle dura jusqu'à midi, heure à laquelle l'auteur des *Guêpes* rendit le dernier soupir, entouré de Mme Léon Bouyer, sa fille, de son gendre et de ses petits-enfants au nombre de trois.

Quelques instants après, Jean Aicard, prévenu de la maladie du maître, arriva de Toulon. Il croyait à une indisposition pas-

sagère et se présenta un mot gai sur les lèvres. Ce fut la mort qui le reçut¹⁸.

Jean Aicard, ami intime de la famille, avait, en effet, été prévenu dès les premiers symptômes. Il s'empressa de venir mais arriva quelques instants trop tard. Il salua son vieil ami sur sa tombe :

La Maison-Close d'Alphonse Karr, au seuil de laquelle des princes, des visiteurs illustres dans le monde entier, venaient se présenter, et que connaissaient bien aussi les braves pêcheurs de Saint-Raphaël, s'est ouverte, hier, d'elle-même. La mort était entrée.

Nous avons mis sur le seuil beaucoup de fleurs, de ces fleurs qu'il aimait tant ; un cortège, le long de la mer ; des couronnes en monceaux sur le cercueil ; les pavillons en berne. Nous voici au cimetière, qu'il vient habiter le premier. L'ermite illustre de Saint-Raphaël va demeurer seul ici, ce soir, sous un chêne-liège, à une place que lui-même eût pu choisir, à cause de la beauté des paysages qui nous entourent.

L'amitié dont il m'honorait m'impose, en l'absence de plus dignes, le devoir de lui dire adieu au nom des lettrés français. Il est le dernier représentant de cette étincelante génération de 1830, si vaillante, si généreuse, si enthousiaste, si virile.

Il ne devait pas mourir encore ; sa mort nous surprend trop. On peut dire de cet aïeul qu'il était un des plus jeunes d'entre nous, un des plus alertes, des plus actifs, des plus encourageants, ce qui n'est pas un mince éloge.

Par ce temps de pessimisme, des hommes jeunes par l'âge venaient chercher auprès de lui le réconfort.

¹⁸ *Le Figaro*, 36^e année, 3^e série, n° 274, mercredi 1^{er} octobre 1890, « Alphonse Karr. Les derniers moments », page 1, colonne 1. Article de Charles Limouzin.

Il n'aimait pas les longs discours. Je n'ajouterai qu'un mot : Si les nombreux et grands monuments littéraires de ce siècle venaient à disparaître entièrement, quelque chose ne périrait pas : ce sont ces pensées d'homme d'esprit, et de sage, vives et profondes, que faisait Alphonse Karr dans une langue brillante et si solide à la fois. On les retrouverait comme on retrouve les médailles qu'a frappées au coin du bon sens et de l'ironie, l'esprit essentiellement français d'Alphonse Karr, monnaies d'or ou plutôt monnaies impérissables de diamants gravés.

Je ne dirai rien de plus devant cette tombe sur laquelle on va écrire un nom qui est immortel ¹⁹.

En décembre 1890, un Comité, composé d'amis et d'admirateurs du défunt, se forma sous la direction du peintre Carolus Duran ²⁰ et du poète Jean Aicard pour lui élever un monument : le sculpteur Lemaire ²¹ imagina un buste en bronze posé sur une colonne de porphyre entourée de lauriers remontants et dont le pied baigne dans la vasque d'une fontaine.

Pour débiter le recueil des fonds, Jean Aicard donna le samedi 16 janvier 1892, au théâtre du Casino de Saint-Raphaël, une conférence sur Alphonse Karr et, le lendemain, *Maison-Close* fut ouverte à la visite : la demeure ayant été mise à sa disposition par la famille, notre écrivain l'avait transformée en un lieu du souvenir. Le journaliste Joseph Gubert s'y rendit,

¹⁹ *Le Petit Marseillais*, 23^e année, n° 8170, vendredi 3 octobre 1890, « Les funérailles d'Alphonse Karr », page 2, colonne 3.

²⁰ Charles-Auguste-Émile Durant, dit Carolus-Duran, né à Lille en 1837 et décédé à Paris en 1917, peintre portraitiste et sculpteur renommé sous la III^e République.

²¹ Hector Lemaire, né à Lille le 14 août 1846, mort à Paris le 14 mai 1933, sculpteur.

guidé par un enfant du pays, alors que Jean Aicard achevait ses travaux de transformation ²² :

C'est bien ici une hypogée, mais non pas close et scellée pour toujours ; c'est, au contraire, une tombe qui s'ouvre — une résurrection !

Deux grandes baies laissent entrer les aveuglantes réverbérations de la mer, à peine tamisées par les pavillons étoilés des bateaux d'Alphonse Karr — qui se découpent sur la lumière comme des vitraux coloriés. Entre les deux fenêtres, sur trois rayons, les quatre-vingts-volumes du maître, surmontés de son portrait au crayon, par Amaury Duval (1858).

En face, le projet du monument qui lui sera élevé à Saint-Raphaël, par le sculpteur Lemaire — le décoré d'hier — et Carolus Duran.

Au-dessus de cette maquette, le dernier portrait peint à l'huile d'Alphonse Karr, ombragé d'une grande palme. En auréole, les devises : « Je ne crains que ceux que j'aime. *Autotantos — Ipsissimus — Eïnerley*. »

Contre le troisième panneau, tout au fond s'élève une sorte de petit monument. Une grande vitrine laisse voir des autographes : V. Hugo, Lamartine, A. Dumas, Dom Pedro ; — l'encrier, les plumes de l'écrivain ; le sécateur du jardinier. Derrière, un socle, — au milieu duquel se détache un médaillon par Étex — supporte une ruche naturelle, ruche du Midi, en écorce de liège, et d'où l'on s'attend à voir sortir les abeilles.

— Pourquoi une ruche ?

Une inscription nous le dit : « *Ce n'étaient plus les guêpes, c'étaient les abeilles de Platon qui voltigeaient sur ses lèvres.* »

²² *Le Gaulois*, 26^e année, 3^e série, n° 3425, jeudi 14 janvier 1892, « Ce que devient *Maison Close* », page 2, colonne 4, article de Joseph Gubert.

À droite, à gauche, formant cadre : les longs bâtons, les avirons, l'ancre, les paniers pour les fines girelles, la bouée qui prend des airs de couronne funéraire. Et — enveloppant, accompagnant le tout, de ses grandes torsades brunes, d'un brun sombre, — accrochant çà et là ses transparences de crêpe de deuil, un immense filet de pêche, qui a longtemps servi et d'où s'exhale encore l'odeur de la mer, recouvre les banquettes, traîne à terre, passe de la table au lit, dont il barre et condamne la ruelle et qu'il finit par recouvrir entièrement. Au milieu du lit — d'où moribond Alphonse Karr a voulu une dernière fois regarder la mer — une palme traverse les pages d'un livre fermé : *l'Esprit d'Alphonse Karr*.

Ah ! il a eu bien raison de tirer son bonnet, le petit enfant qui regarde tout cela avec des yeux étonnés !

Les murs parlent.

Ici, le jardinier, le solitaire : « Un excellent jardinier est l'égal d'un excellent poète. J'aimais les vieux murs tombant en poudre, sur lesquels végètent les giroflées et servant de retraite aux lézards », etc.

Là, le philosophe : « Faites ce que vous voulez avoir fait, avant ce que vous avez envie de faire. Apprenez à devenir vieux, et évitez de ressembler à ces fruits que le temps pourrit sans parvenir à les mûrir.

« Dans la nature, la mort n'est pas une chose plus triste que la naissance... »

Et ainsi sur tous les murs. Mais le poète n'a tiré de l'œuvre du polémiste que des pensées douces, et aimables parce qu'elles sont aimantes. Les guêpes se sont envolées, il ne reste plus que les abeilles virgiliennes et sorties de la mort... Et ce qui bourdonne et murmure dans cette hypogée ouverte au soleil, c'est l'âme sereine du grand-père souriant...

— Quelle heureuse idée vous avez eue là ! Comment vous est-elle venue ? dis-je à M. Jean Aicard.

— Mais tout simplement. Il a paru doux aux petits-enfants de voir l'amitié rendre visite encore à la vieille habitation. Je demeure ici, et j'en ai profité pour arranger les choses à ma guise.

En avril 1892, les héritiers vendirent *Maison-Close* : la demeure fut acquise par le peintre Coquand qui possédait la villa mitoyenne²³. La famille Bouyer se retira alors dans l'austère château de Méaulx, près de Clavières (Var), au nord-est de Draguignan, qu'elle avait acquis le 15 novembre 1891 de Paul d'Arnaud, juge d'instruction près le tribunal civil de Digne. Et Jean Aicard vint recueillir une dernière fois à Saint-Raphaël quelques fleurs plantées là par le vieux jardinier défunt :

LES DERNIÈRES FLEURS

DE MAISON-CLOSE²⁴

La *Maison-Close*, d'Alphonse Karr, est vendue. Elles sont là, sur ma table, depuis hier, les dernières fleurs du jardin célèbre. Avant qu'elles soient flétries, qu'on me permette de parler d'elles... Cela ne peut gêner personne, n'est-ce pas, qu'on parle des dernières fleurs d'un jardin vendu ?

J'avais fait, l'année dernière, à Maison Close, du cabinet d'Alphonse Karr, une sorte de musée du Souvenir. Sur les murs

²³ Paul Coquand, né à Surgères (Charente-Maritime), le 8 avril 1849, fils de Jean-Baptiste Coquand professeur de géologie à la faculté des sciences de Marseille ; décédé à Saint-Raphaël (Var) le 24 février 1929. Artiste-peintre, élève de Raphaël Ponson (1835-1904) et César de Cock (1823-1904). Principalement domicilié à Fourges (Eure) — dont il fut maire de 1888 jusqu'à sa mort — il passait les étés dans sa *Villa des Lions* à Saint-Raphaël où il est décédé. Chevalier de la Légion d'honneur par décret du 21 février 1925 rendu sur le rapport du ministre de l'Intérieur.

²⁴ AICARD (Jean), *Les Étrennes du père Zidore, Promenades en Hollande, Visite à Maison-Close, Poésies*, Paris, Henri Gautier, collection « Nouvelle bibliothèque populaire » n° 331, début 1893, in-16, 36 pages. Le texte cité est pris aux pages 19-23.

blancs du cabinet de travail, j'avais écrit des devises, des maximes de Karr, celles qui sont douces, consolantes. Des palmes naturelles, lentement desséchées, prenaient de beaux tons dorés et toutes pendantes, mélancoliques, encadraient les pensées du vieil ami. Ses livres, ses instruments de jardinage et de pêche traînaient çà et là. Son écritoire était sur sa table, et là je venais travailler, cet hiver encore, la nuit quelquefois... J'allumais, dans la cheminée ronflante, un de ces feux de bruyère qu'il aimait... La mer battait la mesure à ces pensées infinies que la nuit, la solitude, éveillent en nous. J'évoquais des souvenirs. Des choses mortes revenaient me parler. Quand j'entrouvrais la fenêtre à coulisseaux, des branches de rosier, brusquement détendues, entraient bien vite, avec des phalènes... C'était une humble maison, un peu croulante. Pas plus le jour que la nuit on ne l'habitait seul : des lézards la fréquentaient, logeaient dans des crevasses, autour du cadran solaire ; les abeilles, dès le matin, y entraient, symboliques. Et les fouillis d'alentour étaient, vraiment, des repaires de rossignols... En ce moment, ils sont tous de retour, ces oiseaux... démodés ! ils clament à tue-tête, ma foi, oui, tout comme si l'amour et la poésie étaient éternels !... Voilà deux ans qu'ils ne voient plus, de leurs jolis yeux ronds — vraies perles de jais, noires et étincelantes — le vieux rêveur qui les protégeait, s'asseoir sur les bancs familiers que les lilas et les lauriers-roses recouvrent à grandes branches retombantes...

*

Lorsque j'étais un petit écolier de septième, au lycée de Mâcon, j'avais le très grand bonheur d'aller assez souvent, les dimanches, à Monceaux, chez M. de Lamartine.

Un soir où j'étais là, dans un coin, le noble et grand poète lut à ses hôtes une page qu'il venait d'écrire : *la lettre à Alphonse Karr, jardinier*.

Je n'oublierai jamais cela. Plus tard, dans la soirée, Lamartine nous accompagna jusqu'à la grand'route, où attendait une voiture, une vieille berline. On suivait une avenue de peupliers. Et tout en marchant (je le vois encore, avec un bâton de vigne lié autour du poignet) le poète des *Méditations* parlait d'Alphonse Karr, des *Guêpes*, des fleurs et du soleil de Nice.

Vingt ans après, je suis retourné à Monceaux, en pèlerinage, Monceaux était vendu. Les hauts peupliers de l'avenue ont disparu, coupés au pied... On m'a ouvert le salon... Le fauteuil dans lequel, vingt ans auparavant, Lamartine nous lisait la *Lettre à Alphonse Karr*, est toujours là, posé de la même manière... La vieille berline, sous une voûte qui mène à la cour d'honneur du château est là, elle aussi poudreuse comme si elle venait de faire de la route ; mais l'araignée a mis, sur le joint des portières, ses scellés fragiles et terribles.

Les lilas refleurissent, et les oiseaux démodés, les rossignols, clament à tue-tête, comme si l'amour et la poésie étaient éternels !

Lamartine, c'est le poète de la douleur, des tendresses, des pitiés, des foyers éteints, des maisons mortes !... Et tenez, pour assurer ma mémoire, avant de citer quelques vers de lui, savez-vous quel livre je viens d'ouvrir ? les *Recueils* ; un exemplaire que j'avais placé à Maison-Close dans le musée du Souvenir, parce qu'il contient la lettre à Alphonse Karr...

Et voilà qu'il pleure Maison-Close, ce livre amical

De la solitaire demeure.
Une ombre lourde, d'heure en heure,
Se détache sur le gazon,
Et cette ombre, couchée et morte,
Est la seule chose qui sorte
Tout le jour de cette maison !

Relisez-la tout entière, cette pièce trop peu connue, qui s'appelle *la Vigne et la Maison*. Jamais, non, jamais, la tendresse, la famille, le nid humain, n'ont été chantés d'une voix si profonde. Je les récitais l'autre jour, ces strophes, devant des amis. Et, après le tableau que fait le poète des « saintetés de l'amour », des douces réunions familiales, quand j'arrivai à ces vers :

Ô soirs, ô douces veillées,
Dont les images mouillées
Flottent dans l'eau de mes yeux ?

une voix m'interrompit : « — Tout ça, mon cher c'est bien fini ! »

Je poursuivis et, à mesure que se déroulaient les strophes harmonieuses, il me sembla que je demandais avec le poète, non plus à Dieu, comme lui, mais simplement aux hommes :

Une pente au soleil, une vallée à l'ombre,
Pour nous rebâtir ce doux seuil...
Non plus grand, non plus beau, mais pareil, (mais le même !)

— Tout ça, mon cher c'est bien fini !

*

Maintenant, certain de la justesse de mes citations, je referme le livre ; et voilà qu'au moment où je le pose devant moi, deux ou trois pétales de cystes et de roses — des dernières fleurs d'Alphonse Karr — tombent à la page ouverte, sur ce livre, qui contient aussi la lettre de Lamartine à Alphonse Karr...

Je n'ai pas imaginé ce détail. La vie en crée tous les jours d'aussi touchants, qu'on n'aperçoit pas... Est-ce que les poètes Armand Silvestre, Paul Arène, Catulle Mendès, Albert Méral, Blémont, Darzens, ne se rappellent point qu'à la veillée funèbre de Victor Hugo, juste au moment où l'un de nous venait de réciter les *Abeilles*, — une abeille matinale entra, bourdonnante ?

Les choses mortes parlent d'espérance. Que disent au livre gémissant de Lamartine, ce grand oublié, — les dernières fleurs de Maison-Close ? Quels propos échangent-elles, les âmes des deux poètes, errantes autour de moi ? Redisent-elles le mot sinistre : « Tout ça, mon cher, c'est bien fini ? » La dispersion des cendres de ce foyer près duquel je veille, est-elle l'image prophétique d'une finale dispersion de tout ce que nous avons aimé, rêvé, voulu ? de toutes les espérances qui font vivre l'humanité ?

Tout cela, vraiment, est-il bien fini ? fini comme l'idéal dans l'art et dans la vie, fini comme la bienveillance en critique, et la clémence... en sociologie ? fini comme la générosité, comme la bonté, comme la morale simple et informulée, — fini comme tout ?

Je ne parviens pas à le croire, moi qui écris ces lignes à propos de quelques fleurs mourantes, juste à l'heure où la parole appartient aux forces chimiques... L'humanité ne s'élève pas en ligne droite, mais suivant une ligne onduleuse, montante à l'infini, dont les flexions descendantes font croire souvent à des déchéances.

*

Les dernières fleurs de Maison-Close, j'étais là pendant qu'on les cueillait. Et les fouillis vivaces, les fourrés inextricables m'ont répété : « Pourrais-tu croire, vraiment, que cela se démode, que cela vieillisse et finisse, la jeunesse, toujours renouvelée, des choses, des êtres — des âmes ?

Et les rossignols, à tue-tête, continuaient à clamer au bord de la mare... comme si l'amour et la poésie étaient éternels !

Et les vieux murs me dirent : « On ne nous démolira pas, le maître nouveau l'a dit. Nous lui serons inutiles. Et pourtant, il nous aime à cause du souvenir... n'est-ce rien, cela, réponds ? »

Et là, sous les lauriers roses, sur le banc vermoulu, l'ombre du grand-père Alphonse Karr souriait encore à ses petits-enfants et à moi aussi, parce que je les aime.

Je suis allé, il y a peu de temps, au cimetière de Saint-Raphaël, visiter la tombe de mon vieil ami. J'y suis allé avec un homme de grand cœur et de beau génie, et voilà que lui, le poète de *Pêcheurs d'Islande*, lui, ce Pierre Loti, qui croit au néant final, il a, d'un mouvement involontaire, jeté sur le tertre une des dernières fleurs de Maison-Close : — « Donnons-lui, m'a-t-il dit, une fleur de son jardin. »

C'est ce que j'ai voulu faire à mon tour, ici. Et j'ai écrit ces lignes pieuses dans cette retraite de Maison-Close qui, à partir d'aujourd'hui, n'est plus à ses enfants.

Ah ! je les sens avec eux, les mélancolies d'un tel adieu. Comme le mouton sa laine aux buissons des haies, nous laissons un peu de notre âme à chacune des choses, à chacune des pierres d'un endroit familial. Les choses longtemps aimées, il semble qu'elles nous appartiennent comme des cœurs, et même qu'elles soient plus sûres ! Aussi, quand nous nous éloignons d'elles, quelle surprise poignante, à voir qu'elles demeurent avec leur même figure tranquille.

Eh, oui ! pas un lilas d'ici ne retardera sa floraison, pas une rose ne se flétrira plus tôt. Nous partons, rien ne pleure.

Et comme j'essayais vainement d'exprimer sur le papier, avec des mots, le charme triste à la fois et rassurant que j'ai toujours senti en ce jardin de Maison-Close où nous étions en train de cueillir les dernières fleurs qui fussent nôtres, c'est-à-dire siennes — une voix chère m'a dit : « Ce charme, je le sens ; je sais de quoi il est fait. Il y a ici deux choses rarement assemblées : c'est le calme de la tombe avec la lumière de la vie. »

Le projet de monument refit surface en novembre 1903 sur

une initiative conjointe des horticulteurs de la Côte-d'Azur et de la ville de Saint-Raphaël ²⁵ :

L'Union horticole de Saint-Raphaël désireuse d'honorer la mémoire d'Alphonse Karr qui a créé et propagé sur la Côte d'Azur la culture et l'exportation des fleurs fraîches hivernales, culture et exportation aujourd'hui si prospères, a résolu d'élever un monument à celui qui fut un si utile jardinier du Midi.

La *Municipalité* s'est associée avec empressement à la louable initiative des Horticulteurs, se souvenant que celui qui fut à la fois un jardinier célèbre et un littérateur illustre, a presque découvert Saint-Raphaël dont le rapide développement est dû en partie aux brillantes descriptions qu'il a faites de ses sites charmants et de son climat salubre entre tous ²⁶.

Un important comité, placé sous la direction de Jean Aicard, se mit à l'œuvre : conférences et concerts complétèrent les souscriptions institutionnelles et individuelles. Au début de l'année 1905, les opérations étaient bien avancées :

UN MONUMENT À ALPHONSE KARR ²⁷

Tout arrive, même ce qui est juste. Dans un an, la Ville de Saint-Raphaël pourra inaugurer le monument d'Alphonse Karr.

Alphonse Karr, romancier, auteur dramatique, journaliste, satirique, partout et toujours indépendant, a jeté dans la circu-

²⁵ Voir, aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 6, le gros portefeuille « Monument Alphonse Karr » contenant toute la documentation sur cette réalisation (correspondances, imprimés, affiches, etc.).

²⁶ *La Défense agricole, journal mensuel d'agriculture méridionale pratique, organe du syndicat de défense agricole et horticole de la région d'Hyères*, 4^e année, n° 40, 1^{er} au 31 juillet 1904, page 1 colonne 5.

²⁷ *Le Gaulois du dimanche*, 9^e année, n° 392, 21-22 janvier 1905, page 1.

lation un certain nombre d'aphorismes frappés au coin du bon sens le plus généreux et de l'esprit le plus fin. Il résuma ainsi en phrases brèves et solides beaucoup d'idées dont il fut l'inventeur et que le succès, — on l'oublie trop — a rendues banales. Ce n'est pas là une mince gloire pour un moraliste. Alphonse Karr en a d'autres.

Quand on lit l'œuvre intégrale d'Alphonse Karr, on voit clairement qu'elle a une valeur documentaire de la plus haute importance. Il ne sera pas possible d'écrire l'histoire du règne de Louis-Philippe sans consulter les *Guêpes*.

Les six volumes complets des *Guêpes*, d'Alphonse Karr constituent le chef-d'œuvre du journalisme individuel. C'est un esprit ailé et piquant. Imaginez un essaim irrité, au service d'un magicien. Les mouches d'or, plutôt abeilles que guêpes, assaillent le bourgeois égoïste et ventru du temps de Louis-Philippe cet odieux fantoche occupé uniquement à s'enrichir, sur le conseil de M. Guizot. Le parvenu égoïste, fier de la victoire que lui ont donné sur la noblesse ses terribles ancêtres de la révolution, les a reniés avec effroi : il est garde-national et obèse ; il n'aime ni les pauvres, ni les artistes, ni la guerre, ni la pensée. Mais Alphonse Karr est là : les *guêpes* bourdonnent. Elles sont pour l'honneur contre l'argent, pour l'élégance contre la vulgarité ; elles sont pour le dévouement, pour la justice, pour la bonté, pour le bon droit, appuyées sur la force et sur le courage individuels.

Derrière l'escadron volant qu'il dirige, un homme est debout ; il ferait penser à notre Cyrano, si notre Cyrano était beau ; à don Quichotte, si don Quichotte n'était pas ridicule. Cet homme, c'est Alphonse Karr, l'ami de Lamartine, de Victor Hugo, de Balzac, de Théophile Gautier ; — c'est Alphonse Karr, le fils de Beaumarchais, de Voltaire et de La Rochefoucauld.

Le bourgeois ! Balzac le peint, Gavarni le caricature, Henri Monnier le charge, Théophile Gautier le scandalise, Victor Hu-

go l'abasourdit et l'indigne, — Alphonse Karr le transforme en pelote ! — « J'ai divisé le glaive en des myriades d'épingles » s'écrie-t-il. Ces épingles, il les enfonce dans le ventre majestueux de M. Prudhomme, Joseph.

Et — n'en doutez pas — lorsque Alphonse Karr réalisait quelque une de ces plaisanteries énormes, qui semblent incomprises aujourd'hui de ceux-là même qui les racontent (comme celle, par exemple, de contraindre un camarade par trop embourgeoisé à faire une partie de bouchon sous une pluie torrentielle), c'était encore de la satire philosophique ; c'est de la satire vécue et non la moins efficace. L'impertinence voulue du polémiste cessait d'être spéculative. Elle passait dans le domaine des faits. C'est un autre âge de la Fronde. L'esprit français, en quête d'idéal, de rêve, d'action, en mal de romantisme, et réagissant contre ses mélancolies, faisait un brusque pied de nez au lourd bourgeoisisme des satisfaits, en lui criant : « Tu n'es qu'une bête !... Et je le prouve ! »

La charge fréquente qu'on fait, en ce temps-là, au concierge qu'on nommera pipelet — et qui est lui-même une caricature vivante du bourgeois, — est un trait de la nature. Au temps des *Guêpes*, il habitait à Étretat autant qu'à Paris. Les pêcheurs et les marins du Havre le considéraient comme un des leurs, des plus habiles, des plus audacieux et des plus sûrs.

En 1852, Alphonse Karr vint se fixer à Nice. Il y créa l'industrie des fleurs coupées, qui est aujourd'hui une des richesses du littoral. Cela devint à la mode d'avoir un bouquet composé de ces fleurs cultivées à Nice par l'illustre auteur des *Guêpes*, par le penseur qui fut un moment l'un des conseillers politiques de Lamartine au pouvoir.

Après avoir vécu à Nice, Alphonse Karr habita Saint-Raphaël pendant de longues années : il y est mort en 1890, après avoir fait la gloire et la fortune de toute cette région de la riviéra française.

En 1904, les jardiniers de la Côte d'Azur, reconnaissants, se sont réunis en comité pour élever un monument à Alphonse Karr. — Ce premier comité en a formé un plus grand, avec la municipalité de Saint-Raphaël, M. le maire Basso, en tête ; les sénateurs et les députés du Var ; M. Aublé, architecte ; M. Claudon, ingénieur ; M. Coquand, peintre ; M. Dussaud, avocat à la Cour d'appel de Paris ; M. Hatrel ; M. Roty, membre de l'Institut ; Mgr le duc de Vendôme, etc.

M. Nardy, doyen des jardiniers du littoral, nommé d'abord président, se désista spontanément, pour céder sa place à un homme de lettres.

Le comité n'ignorant pas la vieille affection qui m'unit à la famille d'Alphonse Karr, me fit l'honneur de m'offrir la présidence.

Le *Gaulois* veut bien me demander aujourd'hui quelques renseignements sur les résultats obtenus par nous.

Voici la composition du bureau du comité : MM. Nardy et Lourties, vice-présidents ; Niel (secrétaire de la mairie de Saint-Raphaël) secrétaire ; Gueymard (receveur municipal de la Ville de Saint-Raphaël), trésorier. C'est à lui que les souscriptions peuvent être adressées.

La Ville de Saint-Raphaël a voté une première souscription de mille francs.

M. Silvain, sociétaire de la Comédie-Française, est venu jouer à Saint-Raphaël, le 12 janvier, au profit de notre comité, *Le Père Lebonnard*, ouvrage dédié à Alphonse Karr et à propos duquel mon vieux maître a écrit — je m'en souviens avec émotion et reconnaissance — ces mots précis : « C'est une œuvre dont on ne pourra que retarder le succès. »

Plusieurs concerts et conférences s'organisent dans diverses villes de la région ; à Ste Maxime, la première en date, à La Seyne-sur-Mer, à Bormes, à Cogolin, à Saint-Tropez, au Plan-

de-la-Tour à la Garde. C'est un véritable mouvement qui commence.

Un Livre d'Or du monument est ouvert à la mairie de Saint-Raphaël où seront inscrites toutes les souscriptions.

Le sculpteur est choisi. C'est M. Louis Maubert, auteur du buste de Naudet, commandé par l'État, pour la Bibliothèque nationale, à Paris.

L'emplacement du monument, choisi par le comité, est accordé par une délibération du Conseil Municipal de Saint-Raphaël, en date du 27 octobre 1904.

Le monument sera élevé au bord de la mer, dans la ville même et dans un square qui lui sera consacré.

Que sera le monument ?

Sur un bloc de porphyre gris-bleuté — tiré du sol même de Saint-Raphaël²⁸ et demeuré fruste, — le sculpteur posera un buste de bronze de double grandeur naturelle et qui regardera la mer. Au bas de ce socle, les engins du pêcheur et les instruments du jardinier, jetés sur des marches de porphyre rouge. Un rosier de bronze, jaillissant de la base du monument, l'enveloppera et remontera jusqu'aux épaules du jardinier-poète.

Il existe, sur le territoire de Saint-Raphaël, dans l'Estérel, une carrière d'où les Romains tiraient des blocs et des colonnes qu'ils envoyaient jusqu'à Rome... Mais aujourd'hui, cette carrière est la propriété particulière de l'Orphelinat de Saint-Raphaël.

Le comité s'est rendu, hier, à l'Orphelinat où il a eu l'honneur d'être reçu, avec une touchante bonne grâce, par Mme la Supérieure. Notre requête fut exposée brièvement. Nous savons que

²⁸ NDLR. — Le bloc fut tiré de la carrière romaine du Dramont, propriété de l'orphelinat de Saint-Raphaël. Il mesurait quatre mètres de hauteur pour un mètre cinquante de largeur et pesait environ dix tonnes. La maison Porre le transporta sur un char tiré par vingt chevaux.

plusieurs blocs épars gisent au seuil même de la carrière. Nous demandions la permission d'en faire transporter un pour le monument d'Alphonse Karr... Cette permission nous fut octroyée sur-le-champ ; et, à ce don inestimable, les généreux propriétaires joignaient, séance tenante, une importante souscription.

La maison Porre, de Saint-Raphaël, s'est offerte pour enlever gratuitement cette énorme masse.

Les travaux d'enlèvement du bloc commenceront lundi 16 janvier. Le monolithe pèse environ dix mille kilogrammes ; il aura au moins trois mètres de hauteur au-dessus du sol ; il est large de plus d'un mètre et pourrait figurer à lui seul, avec une simple inscription, un véritable monument, tant sa forme brute est admirable et belle la qualité du porphyre.

Le bloc gris-bleu sera saisi à sa base dans un encadrement de porphyre rouge.

Le monument sera inauguré en janvier ou février 1906. Nous espérons que Paris nous apportera son aide. Nous la demandons.

Jean Aicard.

Président du Comité Alphonse Karr.

Saint-Raphaël, le 14 janvier 1905.

Le dimanche 8 avril 1906 eut lieu l'inauguration du monument, disposé dans un square situé aujourd'hui à l'angle de l'avenue des Chèvrefeuilles et du boulevard Poincaré (D 559) sur le front de mer. Jean Aicard y prononça le discours suivant :

Mesdames, Messieurs ²⁹,

Le jour même de la mort d'Alphonse Karr, Saint-Raphaël se dit : « Nous élèverons un monument à son souvenir, car certains

²⁹ Périodique non identifié dont les coupures sont conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 7, pages 106-108.

illustres ressuscitent plus vivants que jamais dans le cœur des hommes le jour même où la mort les terrasse. » Pour ma part, je ne perdais pas de vue ce projet. Nous attendions l'heure propice. Le jour où elle nous sembla venue, les jardiniers du littoral, l'Union horticole de Saint-Raphaël en particulier, eurent spontanément la même pensée que nous et avant nous, ils s'étaient constitués en comité. Ils ont donc, les tout premiers, droit aux remerciements de ceux qui, avec eux, aiment Alphonse Karr.

Les jardiniers ne tardèrent pas à se dire qu'il serait beau d'associer à leur entreprise un homme de lettres qui fut l'ami des dernières années d'Alphonse Karr, et. M. Nardy, leur président, m'offrit en leur nom la présidence.

Les jardiniers se sont rappelés que le jardinier célèbre est un illustre écrivain.

Ce monument, que nous inaugurons aujourd'hui, est véritablement l'œuvre de la reconnaissance publique.

Il est dédié à Alphonse Karr, jardinier, qui a inventé sur notre littoral l'industrie des fleurs coupées et créé ainsi chez nous une des sources de la fortune publique.

À Alphonse Karr, auteur de ces *Guêpes*, qui sont l'exemple et le chef-d'œuvre du journalisme individuel. À Alphonse Karr, auteur de ces *Guêpes*, où, vers 1847, plaidant en faveur des pauvres, des humbles, des voyageurs de 3^e classe, il appela souvent des réformes que la République ne devait réaliser qu'un demi-siècle plus tard.

À Alphonse Karr, philosophe pratique à vues lointaines, conseil du grand Lamartine en 1848, et auteur en 1850 de cette motion étonnante : « Je demande qu'on fixe à l'avance une pension de retraite pour le président de la République Louis-Napoléon-Bonaparte, car, lorsque le temps de sa magistrature sera écoulé, ce prince n'aura plus de quoi dîner ; il ne faut pas acculer cet homme, il ne faut pas le mettre dans cette alternative cruelle : Ou ne pas dîner, ou se faire empereur. »

Ce monument est élevé à Alphonse Karr, romancier, auteur de *Sous les Tilleuls*, ce livre qui a fait pleurer de passion et d'enthousiasme toute une génération.

À Alphonse Karr, poète et auteur dramatique, auteur des *Roses jaunes*, représentées à la Comédie-Française, de la *Pénélope normande*, représentée au Vaudeville.

À Alphonse Karr, homme d'esprit, dont l'esprit, chose rare, ne s'exerçait jamais aux dépens de la bonté. Enfin à Alphonse Karr, notre ami, vieillard indulgent qui inventa, lui aussi, l'art d'être grand-père, voilà, messieurs, à quel homme multiple est élevé ce monument.

Dans notre tâche, nous fûmes aidés, dès la première heure, par toutes les bonnes volontés de Saint-Raphaël, car Saint-Raphaël, reconnaissant, s'est souvenu qu'il doit à Alphonse Karr sa renommée, toute sa renommée.

Ce bloc de porphyre fut le don généreux des propriétaires de la carrière romaine de Boulouris ; notre ami Porre l'apporta gratuitement sur son charriot attelé de vingt puissants chevaux.

Notre ami Aragon, pour la seule joie de servir l'œuvre commune, exécuta les travaux de fondation. Et bientôt les souscriptions vinrent à nous. Mme la comtesse d'Eu, S. A. le prince d'Essling, répondirent des premiers à notre appel.

Puis vingt-trois communes suivirent : Étretat en tête, et Sainte-Adresse, dont le maire est aujourd'hui parmi nous, vingt-trois communes dont les noms sont coulés dans le bronze du monument.

Puis vinrent la Société des gens de lettres et la Société des auteurs dramatiques qui se sont souvenus que, le premier, Alphonse Karr a poussé contre les exploiters de la pensée humaine ce cri de révolte : La propriété littéraire est une propriété.

Vinrent ensuite la Comédie-Française, le *Gaulois* qui consacra à notre projet un numéro illustré ; le *Figaro* dont Alphonse

Karr fut le rédacteur en chef ; les sociétés des jardiniers d'Italie et de France, le ministère de l'Instruction publique et des beaux-arts et, à la dernière heure, comme dans un élan de joie populaire, le jour même où ce buste de bronze fut placé sur son socle, nous arriva la souscription de la prud'homie et des pescadous de Saint-Raphaël.

Il me reste, messieurs, à dire un mot du monument lui-même. Il est dû à un vaillant sculpteur, vaillant jeune, hardi, qui n'a pas redouté de faire lutter ensemble, au profit de son art, le porphyre et le bronze. De ce combat, le jeune artiste a fait sortir une victoire. Son œuvre est excellente. Les pêcheurs et jardiniers ont retrouvé dans cette haute et puissante figure de bronze, le visage de leur ami, le pêcheur et le jardinier, Alphonse Karr.

Le saisissant caractère de l'œuvre de Maubert c'est la force calme. Il a su vaincre une difficulté considérable. Sur un bloc brut, et, je le dirai, sur un morceau du rivage naturel, il a su poser des ornements sculpturaux qui épousent à miracle la nature et qui l'exaltent sans qu'elle les écrase.

C'est là un triomphe car il y avait là un problème inquiétant à résoudre. Nous applaudissons donc avec joie à l'œuvre du statuaire plein d'avenir. Il a su nous rendre l'Alphonse Karr immortel qui, désormais, sur ce rivage apparaîtra comme un faune de la mer, le dieu terme des jardins de nos plages et le protecteur de Saint-Raphaël.

Monsieur le maire, au nom du comité Alphonse Karr, j'ai l'honneur de remettre à la ville de Saint-Raphaël le monument élevé à l'illustre écrivain par la reconnaissance publique qui s'est manifestée du Havre à Nice.

Le buste et toutes les décorations en bronze furent fondus en 1942 sous le régime de Vichy lors de la grande campagne de

récupération des métaux, mais le modèle a été conservé au Musée d'art et d'histoire de Draguignan. En 1949, le maître fondeur raphaëlois Caire réalisa à la demande du syndicat d'initiative de la ville un médaillon en profil scellé sur le socle de porphyre bleu.

LA DESCENDANCE D'ALPHONSE KARR

Alphonse Karr eut deux filles : Thérèse, née de son mariage avec Louise-Estelle-Clémentine Renard, et Jeanne, née d'une liaison avec Joséphine-Alphonsine Verger. Toutes deux sont bien peu connues aujourd'hui.

Thérèse Karr

Née à Saint-Maur-des-Fossés (Val-de-Marne) le 2 septembre 1834, Thérèse fit une carrière honorable dans la littérature.

Elle collabora à *L'Artiste*, au *Musée des familles* et dirigea *Le Conseiller des familles* de 1865 à 1872. Elle a laissé des contes, des romans, des essais historiques, des ouvrages autobiographiques, des manuels d'instruction religieuse et des traductions.

Elle vivait à Sèvres (Hauts-de-Seine) avec sa mère, et c'est là qu'elle décéda le 13 juin 1887 à l'âge de cinquante-deux ans.

Bibliographie de Thérèse Karr :

Le Bienheureux Réginald d'Orléans, Paris, P. Lehielleux éditeur, 1876, XVIII-106 pages.

Catherine Tresize, histoire d'un portrait (époque de la reine Élisabeth, 1558-1603), imité de l'anglais, Paris, Victor Le-coffre fils, 1876, in-12, 310 pages.

Causeries, Poitiers, Henri Oudin, 1873, in-18, 478 pages.

Contre un proverbe, Paris, P.-M. Laroche, 1865, in-18, iv-264 pages.

Croquis irlandais, Poitiers, Oudin frères, 1880, in-18, 255 pages.

Dieu et ses Dons, cours d'instructions religieuses offert à la jeunesse, Châtillon-sur-Seine, Ernest Cornillac, 1864, in-12, 270 pages.

La Fille du cordier, scènes de la vie irlandaise traduites de Griffin, Paris, Didier, 1872, in-18, 384 pages.

Les Huit Grandes Époques de l'histoire de France, Paris, Théodore Lefèvre éditeur, 1861, in-4°, 60 pages, vignettes.

Pas encore, trois récits, Paris, Henri Oudin frères, 1878, in-18, vi-213-xvi pages. Contient : Histoire du vieux Robert, Le jasmin d'Eastonmere, L'ange au diamant.

Le Peintre à la violette, Paris, Delhomme et Briguet, sd [1882], in-18, 276 pages.

Recueil de prières exclusivement empruntées aux saints, Paris, Fernand Bouquerel, 1868, in-32, iv-306 pages.

Une Rose blanche au pays de Souabe, Paris, C. Dillet, 1880, in-16, iv-275 pages.

Les Soirées germaniques offertes à la jeunesse, contes et nouvelles tirés d'auteurs allemands, Paris, Théodore Lefèvre éditeur, 1860-1864-1867-1868, in-8°, xii-299 pages

Souvenirs d'hier et d'autrefois, Paris, Théodore Olmer, sd [1874], in-18, 263 pages.

La Symphonie du travail, Paris, Delhomme et Briguet, DL 1885, in-18, 320 pages.

Trois Mots pour titre : Dieu, famille, amitié, Paris, Adrien Le Clère, 1873, in-18, 323 pages.

Jeanne Verger-Karr et Léon Bouyer

Jeanne Verger est née à Honfleur (Calvados) le 8 avril 1852. Dans son acte de mariage, elle est déclarée « de père inconnu » mais Alphonse Karr y est nommé son tuteur et l'écrivain-jardinier l'a toujours reconnue comme sa propre fille.

La jeune fille inspira à Albert Glatigny un délicieux poème³⁰ :

À Mademoiselle Jeanne Karr

Les poètes à leur aurore
Chantent la jeune fille aux yeux
Étonnés, avides encore
De l'azur, de l'air et des cieux.

Ils la rêvent douce et charmante,
Riant de ce beau rire frais,
Sonore écho d'une âme aimante
N'ayant à cacher nuls secrets.

Sa tête ravissante et fière,
Promesse, joie et floraison,
C'est la gaîté, c'est la lumière
Souriante de la maison.

Mais, hélas ! cet ange qu'on aime
À parer des plus clairs rayons,
Ce n'est jamais qu'en un poème
Bien souvent que nous le voyons.

³⁰ *Le Petit Bourguignon*, 26^e année, n° 9229, jeudi 31 mai 1906, page 11, colonne 4. — Albert Glatigny (1839-1873), poète, écrivain, comédien nomade et dramaturge.

Pourtant, quand notre barbe grise
Accompagne le pas plus lent,
Le souffle d'une aimable brise
L'apporte — doux fantôme blanc.

Le vieux poète se relève
Tout rajeuni, tout fier alors
En s'apercevant que son rêve
Vient à la fin de prendre un corps.

Toutes ces pures héroïnes
Qu'aima votre père jadis,
Beaux rires, notes argentines,
C'est vous, c'est vous, je vous le dis.

Adieu donc les strophes écrites,
Puisque vous les réalisez :
Les roses et les marguerites
C'est le chemin où vous passez.

Puissé-je quand j'aurai fait trêve
Aussi, plus tard, aux songes fous,
Vieux rieur, voir marcher mon rêve
Dans un sourire comme vous !

Jeanne épousa à Saint-Raphaël, le 26 juillet 1871, Léon-Joseph Bouyer (1844-1916), fils du docteur Florentin Bouyer, nommé en août 1853 maire de Draguignan, élu conseiller d'arrondissement en 1855 puis président du conseil général en 1860. Léon, licencié en droit, fut chef de cabinet du préfet du Var ; il entra en 1867 à la rédaction de *L'Écho du Var*, fondé par son ami Frédéric Mireur, y apportant notamment la ru-

brique théâtrale ; il y publia également quelques nouvelles. Il fit aussi à cette époque la découverte de Saint-Raphaël : il y rencontra Alphonse Karr... et sa fille Jeanne.

Le jeune couple vécut d'abord à Draguignan où naquit leur fille aînée. Mais, très vite, il vint s'installer à Saint-Raphaël, dans la *Villa Marine* mitoyenne de *Maison-Close*, et Léon y exerça différentes activités : peintre, photographe, mais aussi horticulteur et architecte de jardins...

Léon fut un des premiers praticiens du yachting : il possédait le voilier *Le Nautilus*³¹, vice-présida la Société des régates de Saint-Raphaël dans les années quatre-vingt et fut rédacteur du journal *Le Yacht*.

Grâce à l'entregent de son beau-père, Léon obtint au *Figaro* une rubrique « Sur l'eau ». Dans une colonne et demie, un mercredi sur deux, il s'y intéressa au premier développement des sports nautiques en France : canoé, yachting, aviron ; sociétés et régates, règlementation des courses ; notices sur des types de navires de plaisance ; appel au développement des chantiers de construction français ; petites nouvelles méditerranéennes et régates de Nice. La publication fut régulière à partir du mercredi 18 octobre 1882, mais se termina le mercredi 28 mars 1883.

Il a laissé un ouvrage : *Saint-Raphaël et ses environs : la mer, les côtes, la pêche, les bateaux*, 1886. Nouvelle édition, par Marcel Carlini : Barbantane, Équinoxe, collection « Le temps retrouvé », 1996, in-8°, 64 pages.

Jeanne était une musicienne accomplie, pianiste et chanteuse. Elle est dite « écrivain » dans les quelques entrefilets qui

³¹ Cotre franc (grand-voile, un foc, une trinquette). Son épouse étant une pianiste accomplie, Léon Bouyer avait installé à bord un petit harmonium qui divertissait les passagers durant les navigations.

firent connaître son décès... mais je n'ai trouvé nulle part trace de ses éventuels écrits...

À la mort d'Alphonse Kar, Jeanne et Léon se retirèrent dans leur domaine de Méaulx et se consacrèrent à sa gestion. Mais, en raison de l'éloignement de la mer, de la cessation des activités nautiques et de l'isolement, ils sombrèrent peu à peu dans la neurasthénie.

Léon Bouyer est décédé le 9 février 1916 et son épouse le 25 mai 1929.

Violette Bouyer-Karr

Des trois enfants de Léon et Jeanne Bouyer, seule leur fille Violette accéda à la notoriété.

Née à Saint-Raphaël le 2 octobre 1875, elle y passa son enfance et, après le décès d'Alphonse Karr et la vente de *Maison-Close*, elle suivit ses parents au château de Méaulx où elle passa soixante-dix années de sa vie.

Sa biographie reste encore aujourd'hui bien peu connue car Violette vécut effacée, recluse dans l'austère et très isolé château.

Elle y seconda ses parents dans la gestion du domaine. Sous la direction de Jean Aicard, ami intime de la famille et qui lui accordait des visites régulières, elle entra en littérature en publiant d'abord des nouvelles dans la presse locale puis cinq romans :

– *Cœur rebelle*, Paris, Librairie générale de l'enseignement, 1904, in-16, 356 pages ; illustrations de Stéphane. Recueil de nouvelles mettant en scène Saint-Raphaël et Méaulx.

– *Une Amoureuse, roman*, Paris, Calmann Lévy, août 1907, in-18, vi-326 pages ; préface de Jules Claretie. Histoire d'une jeune fille infirme. Prix Montyon 1908 de l'Académie française.

– *Fruit sauvage, roman*, Paris, Paul Ollendorff, 1909, in-16, 322 pages. 3/ Paris, Paul Ollendorff, [s.d.], in-16. Chronique de la vie paysanne à Méaulx. Prix Jean Revel 1917. Prépublication dans *Le Temps* du 20 décembre 1908 au 26 janvier 1909.

– *La Voile Rouge, roman*, Paris, Paul Ollendorff, 1910, in-16, 319 pages. La mer et le monde des pêcheurs. Prépublication dans *Le Temps* du 21 octobre au 25 novembre 1909.

– *Pauvres Diables*, Paris, Paul Ollendorff, 1910. Histoires heureuses et tristes de la vie dans un domaine campagnard.

– *La Détresse des forts*, Paris, Edward Sansot éditeur, 1911. Histoires d'amours malheureuses dans des domaines agricoles de la région de Montpellier. Publication dans *Le Temps* du 7 mai au 3 juin 1913.

Elle fut élue membre-sociétaire de la Société des gens de lettres en décembre 1909.

Après la première guerre mondiale, elle se consacra principalement à la gestion du domaine de Méaulx : dans son rôle de « châtelaine », elle eut à cœur de répandre le bien autour d'elle et de soulager de nombreuses infortunes ³².

Jean Aicard lui légua par testament une maison sise au n° 19 de la rue des Bonnetières à Toulon ; elle la revendit en mars 1923 chez M^e Lanflé.

Parvenue à un grand âge, Violette vendit en 1961 le domaine de Méaulx au cinéaste Albert Lamorisse et se retira à Fréjus, où elle est décédée le 1^{er} août 1975, centenaire.

³² C'est ainsi qu'elle fit partie d'un comité de réflexion chargé de promouvoir le retour à la terre trop souvent désertée par la jeunesse. Voir : *Rapports présentés au comité du retour à la terre, le 13 novembre 1923*. I : L'Hygiène au village, par Mlle Bouyer-Karr, propriétaire à Claviers. II : Amélioration du village moderne, par M. F. Jaubert, président de l'office agricole. III : L'Enseignement agricole au village, par M. Bourilly, professeur à l'École d'horticulture d'Hyères, Draguignan, imprimerie Olivier-Joulian, 1924, in-8°, 46 pages.

Toute sa vie Violette témoigna une grande reconnaissance et une vive admiration pour « son Maître ». Elle lui rendit un bel hommage posthume dans la séance du 17 juin 1921 de la Société d'études littéraires et scientifiques de Draguignan³³, puis dans *Le Petit Var* :

La Charité de Jean Aicard ³⁴

À l'occasion de l'anniversaire de la mort du poète de la Provence, Mlle V. Bouyer-Karr, petite-fille d'Alphonse Karr, nous fait parvenir le bel article que nous reproduisons ci-dessous :

Parmi les grandes vertus, la plus difficile à pratiquer est peut-être la charité ; j'entends la charité totale, qui va du don matériel au don moral, et qui, écartant tout ce qu'il pourrait y avoir de prédilections ou de répulsions personnelles, se penche sur les formes infinies de l'infinie misère humaine et ajoute encore à l'aumône de la main ou de l'esprit un peu de cette pitié du cœur qui est presque de la tendresse et qui aide tant à la pénétration d'autrui.

Chez les uns, cette charité est, en entier, jaillissement naturel ; chez d'autres, d'une éducation morale plus complète, elle joint à cette spontanéité toute la compassion qu'y peuvent ajouter l'étude et la réflexion. En quelques consciences d'élite, enfin, elle suscite encore comme un apostolat, comme un ardent désir d'enseignement, le besoin de hausser et d'ennobler en secourant.

³³ BOUYER-KARR (Violette), *Jean Aicard, de l'Académie française*, Draguignan, imprimerie du Var, 1921, in-8°, 22 pages.

³⁴ *Le Petit Var*, 44^e année, n° 15506, vendredi 11 mai 1923, « Anniversaire », page 1, colonne 6.

Jean Aicard porta en lui-même, dans toute sa vie et en toute son œuvre, le sens même de cette suprême charité. En face d'une angoisse, d'une souffrance ou d'une de ces fautes qui, n'étant pas de trop basses souillures, se peuvent régénérer, si sa pitié, tout de suite émue, cherchait le possible soulagement, sa conscience, toujours frémissante, trouvait à faire jaillir l'étincelle sacrée, celle qui éveille et les bonnes fiertés, et les fécondes vaillances, et les salutaires remords.

Pour ceux qui l'approchaient, l'attrait de sa bonté était immense. Elle l'était autant pour ceux, inconnus de lui, qui le lisaient. Un souffle généreux, un souffle de compréhensive pitié courait de sa vie à ses livres. Ses tristesses, ses désenchantements, ses déceptions ne le durcissaient point. La mélancolie immense, qui était le fond de lui-même, ne le désintéressait pas des tristesses d'autrui. Et le mal qu'il subit n'éveilla en lui que le désir de rendre les hommes meilleurs.

À force de simplicité d'âme, à force aussi de tout un côté de modestie charmante conservée dans ses plus grands succès d'auteur, il savait donner, comme s'il acceptait lui-même un don. Ses paroles, qu'accompagnaient son obole d'argent ou de cœur, rendaient fier celui qui recevait. À l'occasion, d'ailleurs, il avait aussi cette forme si délicate de l'aumône qui est de savoir accepter, — et il le faisait avec une dignité qui était un exemple.

Et puis, comme il trouvait qu'un peu d'habileté, quand elle est vérité, est permise pour le bien, il tâchait de persuader, tantôt avec toute l'ardeur de sa flamme, tantôt avec cette moquerie spirituelle qui était encore douceur, il tâchait de persuader que la bonté est encore la forme la moins décevante du bonheur.

Et cet homme qui, à travers les imperfections inhérentes à l'homme, ne rêva que le bien, ne voulut que le bien, et se créa

une atmosphère de beauté, avec quelle humilité, avec quelle adorable tendresse de pitié, il se pencha vers les déchus, les coupables, sur les êtres qui se conduisent eux-mêmes au bord du désespoir des méchants. Relisez les vers de son *Indulgence*.

Si l'on te dit : « Pourquoi n'aimes-tu plus cet homme ? »

Tu donnes pour motif ses fautes seulement :

Ainsi ton amitié n'est qu'une estime, en somme ?

Es-tu sûr, orgueilleux, d'être juste en t'aimant ?

Pourquoi l'abandonner tout seul avec sa faute ?

Quoi ! ton ami se noie au bord de ton chemin

Et tu n'as pas crié : « Courage ! et tête haute !... »

C'était, ma foi, le cas de lui tendre la main !

Quel cœur humain résiste à l'infime analyse ?

Lequel restera pur sous le regard du mal ?

L'amitié qu'un ami sévère m'a reprise

N'était rien qu'un orgueil égoïste et banal.

Moi, c'est le bon de lui, fût-il faible, que j'aime,

À mes yeux, par cela, le reste est racheté ;

Et tous seront aimés pour cette part d'eux-mêmes

Qu'on retrouve dans tous : la tendre humanité.

Et partout, et toujours dans le bon des êtres mauvais et dans le mauvais des êtres de bonté, il chercha cette « tendre humanité » ; il l'aima, il la magnifia, il la respecta, il l'aida à prendre l'essor. Et c'est lui encore qui dit, en une forme si naturaliste, cette pure spiritualité :

— « Je ne dis point aux roses : Fi ! vous naissez du fumier ! »
Je suis tenté de dire au fumier : « Gloire à toi qui nourris les

roses ! » Et pour ceux qui connaissaient Jean Aicard dans les profondeurs de ses charités et de ses délicatesses, il y avait, dans cette phrase, non seulement la recherche de la beauté en tout, mais encore la volonté d'ennobler le fumier, — la faute, — par sa possibilité de faire fleurir une rose — ou une vertu.

Dans son esprit, qui savait si bien préciser ses rêves, un besoin de justice philosophique, ou peut-être plus simplement, un besoin de son cœur, lui avait fait grouper une aristocratie des âmes, — groupement fictif, inconnu de soi-même, mais où Jean Aicard trouvait l'étalon de ses estime et de ses prédilections. De ces âmes choisies, il en était de très compliquées et socialement venues de très haut ; il en était de très simples, nées parmi le peuple des villes et des campagnes. Mais aux yeux de Jean Aicard, la tendre pitié, le tendre respect réciproque, la fraternité humaine, en ce que ce mot, si profané souvent, avait de plus purement beau dans son acception primitive, les apparentaient. Et il était si persuadé que cette vertu d'amour primait toutes les autres vertus et égalisait par en haut, que, pour s'adresser à tous, il employait les mêmes mots, et que tous comprenaient les formes de ses conseils et de ses charités.

Et de cette phalange choisie, j'en sais plusieurs qui, secours matériellement ou moralement par lui, ou seulement guidés avec un peu de sympathie compréhensive et bonne, ont évité l'écueil, repris confiance en eux et ont marché vers la Lumière.

V. BOUYER-KARR.

Pour achever ce portrait rapide de la petite-fille du poète-jardinier, je publie cette spirituelle et délicieuse nouvelle :

Notre-Dame-des-Cyprès³⁵.

Elle était si rapprochée de la chapelle, la petite maison paisible, que les deux hauts cyprès qui encadraient l'abside se prolongeaient, aux soleils mourants, en grandes ombres austères jusque sur la blancheur souvent renouvelée de ses murailles ; si rapprochée qu'on l'appelait aussi *Notre-Dame-des-Cyprès*, comme cette chapelle toujours fermée dans laquelle montaient jadis tant d'encens aux volutes bleues, de prières et de cantiques et où, maintenant, sous la fraîcheur des voûtes, tournaient, tournaient des chauves-souris au vol mystérieux de bêtes des nuits.

Elle était toute petite, la petite maison ; très blanche, avec des volets d'un bleu de manteau-de-la-Vierge, une tonnelle en treillage vert où mûrissaient des raisins aux grappes de lumière ; et dans des vases et des bacs, toute une guirlande d'hortensias et de géraniums.

Elle avait l'air accueillante, propre, nigaude et sentimentale comme une vieille demoiselle.

Elle était entourée par un jardinet où vivaient calmement de placides légumes — des légumes bourgeois, sarclés, fumés, arrosés, échenillés, séparés en carrés de races différentes et bordés de reines-marguerites, d'œillets d'Inde, de dahlias et de chrysanthèmes pour le jour des morts.

Au fond, contre le mur d'enclos, des arbrisseaux aux grâces surannées : syringas, boules-de-neige et roses de Provins.

Derrière, jusqu'à la grisaille d'un champ d'oliviers, un pré, qu'avril jaunissait de pissenlits, descendait en une pente douce où passaient et repassaient des paons à la démarche lente.

³⁵ BOUYER-KARR (Violette), *Notre-Dame-des-Cyprès*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 57, chemise n° 67, manuscrit autographe, 12 pages. Jean Aicard a rajouté, sur le manuscrit autographe de l'auteur, que cette nouvelle était inédite.

Et là, tout de suite, masquant la chute du soleil, la vieille chapelle romane aux cintres alourdis ; le clocher massif sur lequel la croix — très mince — se dressait, svelte, dans l'air pâli des soirs ; l'enclos du cimetière, où les morts des siècles disparus dormaient — morts entre les morts dans leurs tombes sans nom qu'envahissaient les lilas en futaie où triomphait le printemps ; les arbres de Judée en dômes si serrés qu'à l'époque des fleurs le reflet des corolles faisait une ombre rose ; et — solitaires et tragiques — les deux cyprès énormes dont les troncs en colonne montaient, très blancs, jusque dans la nuit des branches, les deux fuseaux noirs qui paraissaient s'allonger, se hausser jusqu'à toucher l'azur, et dans lesquels nichaient des oiseaux aux amoureuses querelles.

Au levant, à cinq cents mètres, la petite ville dans ses fumées où se répandaient les angelus des matins et des soirs.

La maisonnette de Notre-Dame-des-Cyprès appartenait à Mademoiselle Sidonie Poupeline qui l'habitait, seule avec une servante.

Jadis, elle avait eu un frère, Mademoiselle Sidonie — un frère à l'esprit inquiet et curieux d'aventures, qui était parti pour « les Amériques » et qui y était mort.

Elle n'avait de lui qu'une boucle bonde de tout petit enfant, entre les pages d'un *Mois du Rosaire* ; une fleur étrange desséchée, comme vidée de sang, qu'il lui avait envoyée de « là-bas » et qui, épanouie sous un autre soleil, venue de si loin à travers tant d'océans aux vagues incessantes, la troublait et l'émouvait encore ; et enfin deux lignes de son associé au nom espagnol : « Firmin Poupeline est décédé chrétiennement le ... d'un accès de *vomito negro*. Dieu lui donne la paix ! »

C'était là tout ce qui lui restait du passé familial, avec l'incertain souvenir de ses parents, morts dans sa toute petite enfance, et dont elle avait, au mur de son salon, un daguerréotype brouillardoux.

Elle n'était plus jeune maintenant — près de cinquante ans. Mais sur son visage sculpté par le réseau des rides, les yeux d'un noir bleuté avaient conservé une fièvre de jeunesse, une flamme de printemps, le reflet d'une âme expressive, tendre et romanesque. Ses cheveux, restés sombres et lourds, écrasaient son front ridé et semblaient venir du même principe de jeunesse immortelle que l'ardeur de son regard.

Comme elle était seule au monde et qu'une petite fortune la faisait indépendante, elle avait pu vivre à sa fantaisie.

Elle avait hérité d'un peu de cet esprit de rêves, poussé en dehors de l'existence monotone, qui avait jeté son frère aux Amériques lointaines. Mais dans son cœur doux de femme n'était venu aucun désir d'action ; et toute cette sève violente s'était reportée sur Dieu qu'elle aimait avec une fièvre d'amante et sur l'amour qu'elle adorait avec des respects, des pudeurs et des piétés de nonne.

Elle l'avait tant adoré, l'amour, tant appelé et tant attendu, qu'à penser aux tendresses, elle avait laissé passer l'heure d'aimer. Et dans la maisonnette que protégeait l'ombre sainte de Notre-Dame-des-Cyprès, elle vivait de lentes journées à broder des choses frêles et blanches pour les prêtres et les autels, et à lire des récits d'amour qui caressaient son cœur d'éternelle amoureuse.

Dans une armoire vitrée à rideaux de cretonne fleurie, elle en avait des tas de ces livres — depuis Jehan de Meung jusqu'à Dumas Père — ardents et naïfs, dans lesquels les femmes étaient jolies, bonnes et fidèles ; les hommes fidèles, doux et forts. Et depuis sa seizième année où elle était déjà seule avec sa poussée de sang impétueux et son âme romanesque, elle vivait avec ces héros et ces héroïnes comme au milieu d'une famille qu'elle s'était choisie ; elle les voyait animés d'une vie véritable, illuminés de glorieuses vertus ; elle leur faisait une personnalité si accusée qu'elle leur prêtait des voix caressantes ou

graves, des démarches fières ou alanguies, des nuances de regard et jusqu'à des gestes familiers.

Et toujours isolée dans sa calme maison où l'ombre de grands cyprès nourris des morts d'autrefois mettait une mélancolie, Sidonie n'aimait que l'amour, la paix des chapelles, la sécurité des absolutions.

Et des feuillets relus sans cesse, sa pensée romanesque et tendre faisait sortir des chimères à qui son rêve donnait la vie. Elle avait des trésors de pitié attendrie pour les Pages dédaignés qui, de l'adolescence à la mort, portaient avec vénération le livre d'heures de leur maîtresse et mouraient pour elle, sans avoir osé avouer leur amour ; et aussi pour les damoiselles sacrifiées qui allaient enfouir dans l'oubli des couvents les tempêtes de leur cœur. Les traîtres soulevaient ses justes indignations et elle eût voulu pouvoir les châtier. Parfois, elle jalousait un peu les nobles dames à qui de nobles chevaliers offraient leur vie cent fois le jour — et son cœur battait aux prouesses des tournois où les chevaliers, hautains et téméraires pendant la lutte, se faisaient ensuite humbles et doux sous les regards des femmes.

Le présent, pour elle, n'existait pas, ni la vie ambiante. Et les dates même, les saisons et les années, elle les rapportait à des dates passées qui avaient marqué dans l'existence des Athos et des Lucinde.

Le 15 Mars ! pensait-elle, c'est la fête d'Aramis. En janvier, Léonor a été tuée par l'horrible Gargelon ; et les nopces du Sire de Hautemps et de Fleurise de Crayeuse furent célébrées en mai — et elle sortait pour cueillir dans son jardin des fleurs qu'elle arrangeait en bouquets vieillots et candides pour Marie Reine du Ciel.

À vivre dans ces belles amours si chastes et si folles, son cœur n'avait pas senti les années. Ses yeux, sous la masse restée jeune des cheveux, avaient toujours des ardeurs et des caresses

d'amante. Sa voix même conservait les émois du vingtième printemps — ce timbre frémissant, mystérieux et contenu qui semble prêt aux aveux. Et le long des allées de son jardin, à travers les dahlias et les choux, elle allait d'une démarche de cour d'amour, un peu solennelle, comme celle des dames de jadis alourdies par les étoffes de brocart et les coiffures à hennin.

Mais parmi tous ces chevaliers troublants, en heaume, cotte de mailles ou habit de cour, ces âmes vaillantes et ces tendresses fidèles, un jour, autrefois, il y avait bien des années, pleine d'émoi, elle avait donné son cœur au plus vaillant, au plus fidèle et au plus tendre, au plus vivant aussi, à Messire d'Artagnan.

Et c'était là tout son roman dont, une fois, en confession, elle s'était accusée.

Elle avait trouvé de lui un portrait lithographié dans une grande édition des *Mousquetaires* — moustache en croc, épée au vent, tout au service des dames et du roy. Elle l'avait découpé, fait encadrer, et d'abord mis dans sa chambre en pendant au *Mois de Marie* à statuettes et à petits bouquets, qu'elle faisait à chaque retour de mai sur le marbre de sa commode — et ce portrait elle l'avait pareillement entouré de fleurs en bouquets réguliers. Puis, elle l'avait descendu au salon, parce que le soir, à l'heure du sommeil, elle n'osait pas se dévêtir devant lui.

Et assise dans son grand fauteuil, elle passait des heures à le contempler, l'âme troublée, le rouge au front, toute enveloppée de sa présence, jusqu'au tintement de l'angelus ; elle se levait alors, s'éloignait un peu et agenouillée, de toute l'ardeur de son cœur, elle disait son oraison. Puis, de nouveau assise, elle se remettait à penser à son bel amoureux.

Et dans la fuite des années elle lui restait fidèle, se reprochant parfois de l'oublier pour Dieu et s'accusant aussi de négliger pour lui les saints du Paradis — mais toujours constante à son unique amour. « Il y a si longtemps, pensait-elle, que nous nous

aimons ! » et avec un peu de fierté, elle comparait la durée de sa tendresse aux passions des livres tant relus — et elle sentait qu'elle ne leur était point inférieure.

Jour par jour, heure par heure, danger par danger, elle la connaissait, la vie de d'Artagnan, et elle avait tellement pris l'habitude d'y intercaler, d'y mêler sa présence et sa tendresse, qu'elle disait « nous » en parlant d'un fait d'arme, d'un trait d'esprit, d'un acte de magnanimité ou d'une hautaine bravade.

Mais, un soir, au milieu de la quiétude de son bonheur, une pensée lui vint qui la glaça d'effroi : malgré ses vertus chevaleresques et ses folies d'héroïsme, il ne vivait pas toujours bien chrétiennement son noble d'Artagnan — parfois même on l'accusait de jurer et de parler des gens d'Église avec une ironie profane.

Et son salut, Marie-de-Miséricorde ! Sa part d'éternité, Seigneur Jésus-Christ !

Depuis lors, Sidonie n'eut plus une heure de paix, un moment de sécurité. Et cependant, elle qui était pleine de colères pour les hommes qui ne craignaient point Dieu, elle ne trouvait point de colères contre le chevalier de son cœur — rien que de la crainte, de la pitié, une honteuse faiblesse.

Et maintenant, chaque soir, de sa démarche grave et lente de cour d'amour, elle sortait de sa maison paisible et, par les allées festonnées de fleurs, elle allait vers l'enclos des lilas où triomphait le printemps, sous l'ombre rose des arbres de Judée nourris des morts des siècles disparus. Et devant Notre-Dame-des-Cyprés, la chapelle aux cintres alourdis, à laquelle les fuseaux des deux arbres faisaient des clochetons qui montaient dans l'air pâli du couchant, agenouillée, rigide comme une image de missel, de ses mains très blanches elle égrenait un long rosaire, pour que Dieu, roi du ciel et des hommes, prenne en pitié d'Artagnan, le chevalier de son cœur fidèle.

V. Bouyer-Karr



En haut : Maison-Close, à Saint-Raphaël (Var)

(cartes postales anciennes)

En bas : Monument à Alphonse Karr, Saint-Raphaël (Var)





Photographie de Jean Revel

**JEAN REVEL (1848-1925),
ÉCRIVAIN RÉGIONALISTE,
NÉ PAUL TOUTAIN, NOTAIRE.**

Dominique AMANN

Pierre-Paul Toutain est né à Conteville (Eure) le 22 septembre 1848 dans une famille de petits propriétaires ruraux ; un frère puîné ne vécut que quelques mois. Il perdit son père le 17 juillet 1853 puis sa mère le 13 avril 1870.

Il fit, au collège de Honfleur, de très belles études secondaires, puis des études de droit à Paris et y obtint la licence.

Il était revenu dans son village quand éclata la guerre franco-allemande. Quoique dispensé, il voulut servir, s'engagea dans la garde mobile et prit part aux opérations militaires comme sergent du 19 juillet 1870 au 7 mars 1871 : il s'illustra notamment à la bataille des Molineaux-Château-Robert, du 24 décembre 1870 au 3 janvier 1871.

Il débuta ensuite sa carrière professionnelle :

Il se met clerc de notaire à Pont-Audemer ; puis, une bonne vieille demoiselle, devant qui il a décrit un jour les merveilles de l'Amérique, d'après Chateaubriand, lui lègue quelques mille francs pour qu'il fasse le tour du monde. Il part, revient avec un joli livre plein de fraîcheur : *Un Français en Amérique*.

Il se fixe, en 1874, clerc à Rouen. Là, nous nous lions d'une étroite amitié qui restera aussi chaude pendant trente ans. Nous

nous exaltons sur les mêmes fougueuses idées patriotiques. Nous prenons ensemble de fantastiques revanches sur l'Allemand et, entre temps, nous passons des soirées à nous échauffer sur de beaux livres, moi, sur *Madame Bovary*, lui, sur *Salambô*.

Nous faisons ensemble un voyage en Écosse. Puis, en 1879, Toutain devient notaire, — drôle de carrière tout de même pour un être aussi débordant¹ !

Après quelques années d'apprentissage du métier en qualité de clerc, il acquit en 1879 une très belle étude notariale à Rouen, au 17 quai de la Bourse, qu'il dirigea durant toute sa carrière. Très actif dans sa profession, il fonda à Rouen en 1892 une école de notariat et présida la Chambre des notaires de cette ville de mai 1902 à mai 1904. Il présida également la Société normande de géographie (1895-1897) et Les Amis de Gustave Flaubert.

Mais le notaire avait une double vie. Nuitamment, M^e Toutain se transformait en écrivain et il développa, longtemps dans le plus grand secret, une belle œuvre littéraire, principalement sous le pseudonyme *Jean Revel*, en hommage à sa mère née Rosalie-Félicité Revel.

Sous son patronyme :

Un Français en Amérique : Yankees, Indiens, Mormons, Paris, Eugène Plon et C^{ie}, 1876, in-16, iv-233 pages. — Tableau piquant des mœurs locales, montrant les vices et monstruosité de cette société pourtant jeune.

¹ MASSON-FORESTIER, « Jean Revel », *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1232, dimanche 3 février 1907, « Les candidats à l'Académie », page 66 colonne 3 et page 67 colonnes 1-3.

Dans les Highlands, Paris, Eugène Plon et C^{ie} éditeurs, 1879, in-18, 332 pages. — Promenades à travers une Écosse mystérieuse et voilée racontée avec humour.

Collège de Honfleur. Distribution des prix (31 juillet 1896), présidence de M. Paul Toutain, Rouen, imprimerie de Léon Gy, 1896, in-8°, 20 pages.

Les Anciens Marins de l'estuaire de la Seine, Rouen, imprimerie de Léon Gy, 1898, in-4°, 16 pages. Extrait du *Bulletin de la Société normande de géographie*, 2^e cahier de 1898.

Excursions en Basse-Seine, Rouen, imprimerie de Léon Gy, 1901, in-4°, 32 pages, figures. Extrait du *Bulletin de la Société normande de géographie*, 3^e cahier de 1901.

Pro amicis, Rouen, imprimerie de Lecerf fils, 1910, in-18, 559 pages. Sous-titré : « Discours prononcés à l'occasion des distributions de prix de l'École de notariat, de 1894 à 1904 ».

Limailles et copeaux, Rouen, imprimerie de Lecerf fils, 1921, in-16, 216 pages.

Sous le pseudonyme *Jean Revel* :

Chez nos ancêtres, Paris, Georges Charpentier, juillet 1888, in-18, III-495 pages. — Relation pittoresque d'un voyage fait par l'auteur en Asie Mineure, Judée, Turquie et Grèce : en compagnie d'un vieux penseur saint-simonien et d'un Hindou, il évoque de nombreuses questions philosophiques et sociétales.

Testament d'un moderne, Paris, Georges Charpentier, décembre 1889, in-18, VII-444 pages. — L'auteur traite sous une forme vigoureuse et concise presque toutes les questions intéressant l'humanité et son avenir. C'est une série de pensées, historiques, philosophiques, reli-

gieuses, scientifiques, de souvenirs, de réformes économiques et sociales, etc. L'Exposition qui vient de finir a inspiré à l'auteur un chapitre qui renferme, bien condensées, les conséquences et les conclusions générales de ce grand avènement.

La Fin d'une âme, Paris, Bibliothèque-Charpentier, 1891, in-16, III-344 pages. — Roman philosophique.

Ascension, Paris, Georges Charpentier et Eugène Fasquelle, mars 1893, in-18, 320 pages. — Roman, œuvre forte, mûrement réfléchi et d'une haute philosophie, avec une pointe d'actualité où l'auteur nous montre son héros en butte aux tracasseries que le gouvernement de Siam vient de faire à nos nationaux au sujet des droits sur le Mei-Kong. Jean Revel sait intéresser puissamment le lecteur par la profondeur de ses pensées et le style sobre et pur dans lequel il les exprime.

Six semaines en Russie, Paris, Berger-Levrault, 1893. — Impressions d'un voyage accompli en compagnie d'Armand Silvestre.

Multiple vie, Paris, Georges Charpentier et Eugène Fasquelle, juin 1894, in-18, 318 pages. — L'auteur met sur le papier ses sensations, ses réflexions au cours d'une année entière.

Rustres, Paris, Eugène Fasquelle, décembre 1898, in-18, 351 pages. — *Les Rustres, récits normands*, La Rochelle, la Découverte éditeur, collection « L'amateur averti », 2006, in-8°, 231 pages. — Série de contes normands dont l'un est écrit en patois.

Un Cérébral, Paris, Eugène Fasquelle, mai 1900, in-18, 324 pages. — Roman, histoire d'une passion littéraire. Honnête flirtieuse au début, la dame, sans explication au moins apparente, devient une terrible vicieuse sur

la fin et tue son amoureux cérébral qui aimerait se reposer dans le rêve après les trop nombreuses étreintes.

Contes normands, Paris, Eugène Fasquelle, 1901, in-18, vi-328 pages. — Malgré l'évolution de la société, il reste dans nos campagnes une permanence de la mentalité traditionnelle.

Les Hôtes de l'estuaire, Paris, Eugène Fasquelle, avril 1904, in-18, VIII-374 pages. — Histoire ancienne de la Normandie.

Terriens, Paris, Eugène Fasquelle, 1906, in-12, 347 pages. — La Rochelle, la Découverte, 2007, in-8°, 229 pages ; illustrations de Patrick Durand-Peyroles. — L'auteur poursuit sa série d'études paysannes, d'une vérité très pittoresque, dans la lignée des Maupassant et Flaubert.

La Normandie et les Normands, conférence faite à la bibliothèque populaire de Versailles (salle des conférences de l'hôtel-de-ville), le 7 mai 1908, Versailles, imprimerie de Aubert, 1908, in-16, 39 pages.

Le Panégyrique de la Normandie, prononcé à la Sorbonne le 10 juin 1911, Rouen, imprimerie de Lecerf fils, 1911, in-8°, 35 pages.

Faits et dictes normands, Rouen, imprimerie de Lecerf fils, 1912, in-16, 278 pages. — Chroniques normandes.

Au pays d'oïl, Paris, Eugène Fasquelle, novembre 1913, in-18, 364 pages. — Récits villageois dramatiques ou drolatiques qui révèlent toute l'âme du paysan normand.

Histoire des Normands, Paris, Eugène Fasquelle, 1918-1919, deux volumes in-8°. — Histoire de la Normandie depuis les Vikings.

Récits vécus, Rouen, Henri Defontaine, 1921, in-8°, 247 pages. — Célébration du « bon sens » des gens du terroir.

L'Américaine, pièce en cinq actes, Rouen, Henri Defontaine, sd (1922), in-8°, 116 pages.

La Loi de la femme, cinq actes et six tableaux, Rouen, Henri Defontaine, 1922, in-8°, 152 pages.

Le Prince Andronic, cinq actes en prose avec intermède musical facultatif, Rouen, Henri Defontaine, 1922, in-16, 91 pages.

Sous le pseudonyme *Pierre Allen* :

Carmen Lohry, Paris, Georges Charpentier, 1887, roman psychologique. — Adultère d'une femme honnête qui cède à l'attrait irrésistible d'un homme supérieur dont l'amour sincère appelle le sien.

Sous le pseudonyme *Eugène Olivie* :

Le Dialogue des vivants, Paris, Georges Charpentier et Eugène Fasquelle éditeurs, mai 1892. — Des jeunes gens, réunis en un cénacle, s'entretiennent librement de toutes les hautes questions philosophiques et artistiques qui préoccupent le monde moderne.

Jean Revel connut une heure de gloire en février 1907 quand il présenta sa candidature à l'Académie française, au siège précédemment occupé par l'avocat Edmond Rousse (1817-1906). Des trois candidats retenus pour l'élection du jeudi 14 février 1907, c'est l'historien Pierre de Ségur qui passa au second tour par vingt et une voix, contre huit à Jean Aicard et trois à Jean Revel. Mais en décembre suivant, pour fêter sa croix de la Légion d'honneur, ses amis de la Société normande de géographie lui offrirent un banquet de cent cinquante couverts, ainsi qu'un bronze de Barrias, *La Nature se dévoilant devant la Science*, acquis par souscription.

Jean Revel, admirateur de Flaubert, œuvra puissamment en faveur de la conservation du « pavillon de Croisset ». Le do-

maine de Croisset, propriété de la famille Flaubert, revint, après le décès de la mère de l'écrivain, à l'une de ses nièces. Au décès de Flaubert, qui y avait conservé la jouissance de sa chambre et d'un petit pavillon lui servant de cabinet de travail, les propriétaires durent vendre et la bâtisse fut livrée aux démolisseurs, l'acquéreur voulant y installer une fabrique de papier. Jean Revel prit alors la tête d'une croisade en vue de la conservation du petit pavillon : le comité formé parvint à racheter la construction et y établit un musée Flaubert.

En 1909, il institua le Prix littéraire Jean Revel, devant être décerné chaque année à un écrivain régionaliste et il confia à la Société des gens de lettres, dont il était membre, le soin de le délivrer :

Prix Jean Revel ²

Conditions fixées par le fondateur :

1° Ce prix sera attribué à un écrivain de province, j'entends par là un écrivain demeurant réellement en province, qui aura publié (prose ou vers) un ou plusieurs volumes sur la province qu'il habite (histoire, voyages, romans, nouvelles).

2° Ce prix sera décerné chaque année en novembre.

3° La première année (1909), l'importance du prix sera de tout ce qui me sera dû au moment de l'attribution depuis le jour où ma pension de retraite a été liquidée.

Les années subséquentes, le montant du prix comprendra ma pension annuelle, intégralement.

L'attribution du prix cessera à mon décès.

² Règlement conservé aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, dossier XVIII. Page détachée du *Bulletin de la Société des gens de lettres*.

4° Le jury sera composé : du président en exercice, des deux vice-présidents en exercice, et de deux romanciers ou historiens, membres ou non de la Société, une fois pour toutes choisis par le Président de notre société.

Si l'un des membres du jury ainsi composé meurt ou démissionne, il sera pourvu à son remplacement par simple désignation du Président de la Société.

Le jury sera présidé par le Président ou, à son défaut, par l'un des vice-présidents de la Société des Gens de Lettres. Les délibérations seront prises à la majorité des voix des membres présents, la voix du Président de séance étant prépondérante en cas de partage.

Signé : JEAN REVEL.

Conformément aux volontés du fondateur, le Président de la Société des Gens de Lettres a prié M. Jean Aicard, romancier, membre de l'Académie Française, et M. J.-H. Rosny aîné, romancier, membre de l'Académie Goncourt, de vouloir bien faire partie du jury pour l'attribution annuelle du prix Jean Revel.

MM. Jean Aicard et J.-H. Rosny ont accepté.

Le prix sera décerné pour la troisième fois à la fin du mois de novembre.

Jean Aicard participa effectivement aux travaux du jury jusqu'en 1914 inclus. Les années suivantes, en raison de ses problèmes de santé et de la guerre, il dut s'en retirer.

Le prix, de 800 francs, fut attribué :

- en 1909 : à Jean Revel ;
- en 1910 : à Hugues Lapaire (1869-1967), écrivain berrichon ;
- en 1911 : à Yves Lefebvre, écrivain breton ;
- en 1912 : à Jean Mesmy (1876-1959), pseudonyme de Henry Surchamp, conservateur des eaux et forêts pour les dé-

partements de l'Aube et de l'Yonne ;

— en 1913 : à Michel Epuy (1876-1943), pseudonyme de Louis Étienne Vaury, auteur de romans drômois tendres et savoureux ;

— en 1914 : à Émile Bodin (1869-1923), de Gironde ; Émile Guillaumin (1873-1951), paysan-écrivain de l'Allier ; et Charles Fuster (1866-1929), écrivain suisse ;

— en 1915 : à Gaston Roupnel (1871-1946), écrivain bourguignon ; et à Paul Harel (1854-1927), poète-aubergiste normand ;

— en 1916 : à Marc Leclerc (1874-1946), poète angevin ; et à Léon Berthaut (1864-1946), poète et romancier normand ;

— en 1917 : à Violette Bouyer-Karr (1875-1975) pour *Fruit sauvage* et à Georges Normandy (1882-1946), pseudonyme de Georges Ségaut, pour *La Faillite du rêve* ;

— en 1918 : à Léon Bocquet (1876-1954), de Flandre ; à V. Hardy ; et Pierre Aguétant (1890-1940), de l'Ain ;

— en 1919 : à Henri Bachelin (1879-1941), du Morvan ;

— en 1920 : à Émile Ripert (1882-1948), écrivain provençal, félibre ;

— en 1921 : à Armand Praviel (1875-1944), de Toulouse, pour *L'Assassinat de monsieur Fualdès* ;

— en 1922 : à Marcel-Edmond Naegelen (1882-1978), de Strasbourg ;

— en 1923 : à Georges Dubosc (1854-1927), de Rouen ;

— en 1924 : à Charles Silvestre (1889-1948), de Corrèze.

L'année 1911 fut celle du « millénaire de la Normandie, 911-1911 », le duché de Normandie ayant, en effet, été constitué par le traité de Saint-Clair-sur-Epte, conclu entre le roi de Francie occidentale Charles III le Simple (879-929) et le chef normand Gaungu-Hrolf, plus connu sous son nom francisé Rollon le Marcheur.

À Paris, les dix-neuf sociétés normandes, regroupant plus de dix-mille membres actifs, se réunirent et formèrent un Comité parisien du millénaire, sous la présidence d'honneur du président de la République et la présidence effective de Louis-Auguste Salles³, professeur au lycée Janson de Sailly. Le programme prévoyait, entre autres festivités, une cérémonie solennelle à la Sorbonne consacrée au « panégyrique de la Normandie et du génie normand ».

Cette cérémonie eut lieu le samedi 10 juin 1911, sous la présidence de Louis Liard⁴, vice-recteur de l'académie de Paris et Normand d'origine : Jean Revel fut désigné pour prononcer le panégyrique.

Ce choix attira l'attention sur l'écrivain rémois resté bien méconnu dans la Capitale :

La marque propre de Jean Revel est une sorte d'anomalie qui s'explique sans doute par sa race, cette race normande dont il a un culte si fervent et si averti. Jean Revel, en effet, est à la fois un philosophe à qui rien de l'univers actuel ni du temps présent n'est étranger et un écrivain très local, un conteur de terroir. Dans son premier grand ouvrage, qui enchanta Francisque Sarcey, *Chez nos ancêtres*, et où il racontait ses voyages de jeunesse, dans ses romans, tels que *Un cérébral*, la

³ Louis-Auguste Salles (1860-1941). Élève au lycée de Laval puis à l'École normale supérieure, il fut reçu à l'agrégation de grammaire en 1886 et fit une carrière dans l'enseignement, d'abord en province puis à Paris. Il fonda la Société des Normands de Paris en 1906. Chevalier de la Légion d'honneur (1932) et officier de l'Instruction publique (1927).

⁴ Louis Liard (1846-1917). Élève au collège de Falaise puis au lycée Charlemagne de Paris et à l'École normale supérieure, il en sortit agrégé de philosophie et docteur ès lettres. Enseignant, il exerça également de hautes fonctions administratives, notamment comme vice-recteur de l'académie de Paris. Grand-croix de la Légion d'honneur (1909), membre de l'Académie des sciences morales et politiques (1903).

Fin d'une âme, *Ascension*, il est un des deux ou trois hommes qui se sont efforcés de faire entrer dans la littérature autre chose que l'intrigue amoureuse ou la peinture mondaine. Il est un historien, un géologue, un chimiste et un physicien. Il a compris et montré qu'un roman pouvait être autre chose qu'une histoire, et doué d'une imagination aussi étendue que son information, il a fait jaillir de la science même des visions épiques. Il a créé une sorte de lyrisme idéologique qui, parfois, peut sembler d'accès un peu difficile, mais d'une puissance singulière et d'une entière originalité.

Pourtant est-il besoin de dire que son inspiration la plus personnelle et la plus forte, c'est à la Normandie que la doit ce Normand si fidèle ?... Jean Revel semble être allé plus loin que Maurice Barrès lui-même dans sa théorie célèbre. Pour lui, nous ne sommes pas seulement les fils de nos ancêtres, de nos morts. Nous tenons réellement à la terre, nous dépendons du paysage que nous voyons, mais aussi et surtout de la vie tellurique que nous subissons sans la sentir, de toute l'histoire géologique et de la formation mystérieuse des collines qui nous plaisent, du jardin que nous cultivons. Jean Revel est né dans une petite maison de paysans, au toit de chaume, tout près du sol. Cette terre natale, il l'aime d'un amour direct et sans cesse frissonnant, renouvelé et entretenu par la vie comme toutes les grandes passions, en paysan attaché à son bien, en savant instruit de toutes les convulsions douloureuses de la planète maternelle, en poète épris de cette baie de Seine, de cet admirable estuaire dont il a chanté la prodigieuse épopée. Et si vous ajoutez à cela toutes les observations qui s'offraient naturellement à lui dans son étude, quel merveilleux endroit pour observer les hommes, et principalement peut-être le paysan normand, vous pourrez sans doute entrevoir quelle précision, quelle variété, et pourtant aussi quelle ampleur et quelle poésie Jean

Revel, après Maupassant et bien autrement, a su mettre dans ses *Contes normands*, ses *Terriens* et ses *Rustres*. Il excelle particulièrement dans la peinture de l'esprit chicanier qui n'est chez le Normand que l'exaspération même de son amour de la terre : une lecture de la *Loi* produit le plus grand effet sur l'assistance. Mais il est maître aussi dans la peinture de l'amour paysan, passion farouche et tragique, taciturne, toujours proche de la mort, et qu'exaltent là-bas, dans l'estuaire, des survivances barbares, ancestrales. *Le Taupier* est un petit conte qui a l'air d'une épopée : épopée symbolique et vivante de cette passion tellurique qui domine toute l'œuvre de Jean Revel, et de l'amour et de la mort⁵.

L'Association générale des Étudiants de Paris organisa, le jeudi 21 mars 1912, une grande *veillée normande* et appela Jean Aicard qui proposa une conférence sur « Jean Revel et le Régionalisme » :

Messieurs et chers camarades⁶,

C'est pour moi un très vif plaisir d'avoir à vous entretenir d'un sujet qui me fut cher dès mon entrée dans la carrière des lettres : *le régionalisme* ; et, à propos du régionalisme, d'un écrivain normand du plus grand mérite : Jean Revel.

Les trois quarts de ma conférence seront consacrés à Jean Revel ; la première partie au régionalisme. Les régionalistes sont les amants d'un pittoresque en train de disparaître, les

⁵ RAGEOT (Gaston), « Un bel hommage à un grand écrivain », *Gil Blas*, 33^e année, n° 12395, vendredi 20 janvier 1911, page 1, colonnes 1-2.

⁶ Tiré à part, supplément de *La Défense Normande*, 8 pages. Un exemplaire aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 69. Ébauche de ce discours dans le carton 1 S 34, pièce n° 286, « Conférence sur le régionalisme ».

admirateurs fervents de beautés et de croyances qui s'en vont, les conservateurs bienfaisants du génie des races provinciales qui se fondent glorieusement pour faire l'unité française.

Les régionalistes, parmi lesquels je revendique fièrement ma place, sont de diverses sortes. Le sentiment commun entre eux et qui devrait en faire des alliés en toute occasion, c'est l'amour de la région, de la contrée, de la province où ils naquirent, et qu'ils chérissent par-dessus toutes les autres. Tous, ils l'aiment ardemment ; mais il y a diverses façons d'aimer et d'exprimer son amour, et voilà, par malheur, un grand sujet de discussion entre régionalistes. De même en politique le grand parti républicain se subdivise en un grand nombre de petits partis dont le profane n'aperçoit pas toujours l'utilité ; mais la loi de vie, c'est la loi de lutte. Tâchons de comprendre par où se différencient les divers partis littéraires régionalistes ou provincialistes.

Permettez-moi d'établir d'abord que votre conférencier de ce soir a toujours entendu ne se mettre sous la tutelle d'aucune secte ou école. Il fut toujours une façon de solitaire qui se mêle volontiers à toutes les foules et qui veut pouvoir librement applaudir les ouvrages nés des théories les plus opposées. Que de joies donne pareille liberté ! Comme elle multiplie pour l'homme libre les occasions d'admirer et d'aimer ! Voilà donc, messieurs, dans quel esprit d'indépendance je vais traiter mon sujet aussi brièvement que possible, — et ni la brièveté ni l'indépendance ne sont, j'en suis sûr, pour vous déplaire.

Dans les sentiments où vous me voyez, vous ne serez pas surpris d'apprendre que, parmi les régionalistes qui sont mes amis, on en peut trouver de toutes nuances.

Voici M. A... ; interrogeons-le. Qu'entend-il par régionalisme ? M. A... répond : « J'entends par là l'opinion des artistes et des écrivains qui, aimant leur province par-dessus tout, voudraient

qu'elle retrouvât une sorte d'autonomie intellectuelle, artistique et littéraire, et que, sans attendre le mot d'ordre des Parisiens, elle eût le pouvoir de distribuer à ses écrivains et à ses artistes une gloire aussi éclatante que celle qu'on décerne à Paris. »

Allons voir un deuxième régionaliste, M. B... « — Moi, dit M. B..., je ne puis accorder le titre de bon régionaliste qu'à l'écrivain ou à l'artiste qui s'en vient à Paris pour y faire triompher, avec ses œuvres, le génie et la beauté de sa race, de sa province. »

Allons voir M. C..., troisième régionaliste : À M. C... une condition est nécessaire pour qu'on soit un régionaliste digne d'estime ; cette condition, sur laquelle il ne transige pas, est celle-ci : il faut parler, il faut écrire le dialecte de sa province... — A quoi M. D..., quatrième régionaliste, répond que tous les dialectes provinciaux sont destinés, quoi qu'on fasse, à une mort prochaine ; qu'il est le premier à le regretter ; qu'il aime et admire passionnément les œuvres où des hommes de génie ressuscitent les dialectes en les rajeunissant, — mais que, pour son compte, il croit qu'on fera mieux connaître au monde les beautés du génie provincial en les traduisant en langue française, celle-ci étant, dit-on, un peu plus répandue par l'univers que la plupart des dialectes provinciaux.

Aucune de toutes ces réponses ne semble faite, n'est-ce pas, messieurs, pour motiver des protestations véhémentes. Détrompez-vous. Selon que vous vous rangerez à l'une ou à l'autre de ces opinions, vous soulèverez contre vous les partisans exclusifs de chacune des autres, ou, si vous les trouvez toutes également raisonnables, vous aurez contre vous tous les régionalistes, parfaitement unis cette fois, mais seulement *contre* une opinion à laquelle, en bonne logique, ils devraient au contraire se ranger tous.

Me demanderez-vous à quelle secte de régionalistes j'appartiens ? Je crois avoir répondu déjà : À toutes à la fois. La vérité n'est le monopole de personne, chacun en détient une parcelle ; et, comme l'a dit Victor Hugo parlant de l'amour maternel :

Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier.

Le malheur est que cette justice distributive qui semble à première vue une façon de tout concilier, n'est en réalité que le moyen de se concilier l'animadversion de tous. Conclusion singulière, vraiment, mais il faut bien souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

Autant que les plus passionnés partisans des dialectes, nous regrettons la désagrégation des idiomes qui vont dégénéralant en patois ; mais comment nier cette décadence puisqu'elle s'opère sous nos yeux ? Hier encore, par exemple, les paysans de mon département, le Var, nommaient le pain, dans le dialecte de la région : *lou pan* ; cela, aujourd'hui, se prononce « *lou pain* ». On nommait la maison : « *l'oustaou* », on ne la nomme plus que la « *meïsou* ». D'aucuns en sont même à craindre que l'esperanto nuise sourdement un jour aux langues nationales... Voilà le mouvement auquel nous assistons ; — et quand nous constatons purement et simplement, et quand nous avouons, contraints et navrés, que nous ne le pourrions pas enrayer, en quoi trahissons-nous notre amour de régionalistes pour nos provinces respectives ? Qui donc les pourrait et les voudrait garder contre l'invasion des convois de chemins de fer, des automobilistes, des avions ? Comme le personnage d'un conte d'Erckmann-Chatrian, essaierons-nous de repousser avec une lance de bois la locomotive qui vient sur nous à toute vapeur, inexorablement ? N'y a-t-il pas, dans l'évolution des esprits et des choses, autour de nous, une force incoercible ?

Tout en regrettant de tout notre cœur les beautés pittoresques et les naïves croyances du passé, en ce qu'elles avaient de fécond et de touchant, n'est-ce pas notre droit et notre devoir de rechercher dans le présent ce qu'il contient de belles, de magnifiques, de consolantes promesses ? Nous n'offensons, j'espère, aucune conscience, en constatant ce fait avéré que la foi religieuse de nos pères se retire peu à peu du monde — mais regardons ce mouvement de près et, à travers toutes les déformations que les superstitions religieuses ont infligées à la double pensée chrétienne et bouddhique, nous verrons qu'elle gouverne encore le monde. Que si vous demandez des signes, j'en signalerai deux : celui-ci d'abord, qui va vous faire sourire : les réverbères des boulevards de Paris, la ville sceptique, portent aujourd'hui une inscription dictée par M. Falize : « Soyons bons pour les animaux », c'est la pitié bouddhique. L'autre signe, le voici : nos tribunaux correctionnels, qui autrefois rendaient la justice mécaniquement, ont aujourd'hui en main une loi de pardon, de rémission, de rachat : la loi de sursis. C'est la pitié chrétienne. Ainsi, les dieux qu'on exile ont laissé derrière eux le meilleur d'eux-mêmes ; et, pour avoir cessé d'être divine et adorée, leur bienfaisance n'est que plus éclatante à l'heure où elle se sent fière de n'être plus rien qu'humaine. Ne saurait-on rendre justice au passé en bon traditionaliste — et s'efforcer d'entretenir les plus heureuses leçons, sans trop blasphémer le présent, sans trop douter de l'avenir ?... Nous regrettons, — c'est vrai — nous vénérons, nous chantons une beauté ancienne que nous aimions dans nos provinces et qui, hélas, se meurt chaque jour ; le costume caractéristique des aïeux disparaît, et c'est grand dommage ; le coloris, l'harmonie de leur langage s'efface et nous en gémissons ; la bonhomie dans les mœurs et l'heureuse lenteur des gestes s'en sont allées avec les belles, les chères croyances, et c'est comme un nouveau cré-

puscule des dieux ; — mais quoi ! n'est-il pas sensible que, en revanche, quelque chose d'heureux fleurit sur toutes les ruines ? N'est-il pas vrai que chacune de nos provinces, tout en gardant fièrement conscience de ce qui la distingue, en s'efforçant de protéger ses qualités de race, se sent un cœur élargi, mieux pénétré de l'idéal de France ?

La beauté de vivre ne meurt pas. Elle se transforme. Regardons attentivement autour de nous. À l'heure où de nouveaux engins de mort rendent plus redoutables les guerres, de puissantes paix glorieuses nous révèlent des emplois inattendus du courage militaire ; elles suscitent des héroïsmes nouveaux. Et à la fameuse, à la noire parole du chancelier de fer : « *La force prime le droit et même elle le crée* », la France peut répondre, d'une voix plus que jamais ferme, tranquille, humaine, que seules conviennent à son pur génie les guerres qui servent le Droit et la Justice.

Un beau livre récent, la *Ville inconnue*, de Paul Adam, nous montre admirablement, au centre de l'Afrique barbare, nos troupiers, fils très divers de nos diverses provinces, tous, — du simple soldat socialiste faubourien à l'élégant capitaine familial des salons de Paris, — s'enthousiasment à la pensée de faire triompher, comme des missionnaires, au prix des pires souffrances et du martyre même, l'idéal de France : *Justice, Droit, Civilisation...*

Il est difficile, messieurs, de prononcer ces grands mots sans paraître enfler la voix, et avec elle, en quelque sorte, gonfler les mots qui représentent les idées. Eh bien, non, ces idées sont grandes par elles-mêmes ; aussi suffit-il de les nommer pour paraître poursuivre la grandiloquence : mais ce n'est pas devant votre jeunesse avertie qu'on chercherait ce qu'au théâtre comme dans les réunions publiques on appelle « des effets », et c'est pourquoi je vais vous conter un souvenir personnel qui

vous dira, sur le mode familial, ce qu'on pense partout de notre France, de cette France que M. Perrichon, le héros comique de Labiche, appelle pompeusement « la reine des nations ». Quand j'avais votre âge, mes chers camarades, étudiant comme vous, j'allais visiter parfois l'atelier d'un peintre jeune et déjà connu ; il avait pour modèle, peut-être pour petite alliée, une fille tzigane qui, revêtue d'oripeaux multicolores, posait pour lui une reine de bohémiens. — « Tu es en train de faire fortune (lui dit-il un jour en ma présence, dans l'intention de provoquer ses confidences) ; ne m'as-tu pas avoué que tu es venue à Paris en mendicante et pieds nus ? ». — « Oui, dit-elle, enfant volée peut-être, je suis venue du fond des steppes de la Hongrie, pieds nus, en mendicante, jusqu'à Paris, derrière une roulotte de bohémiens acrobates et bandits, tourmenteurs d'enfants et de chiens, et montreurs d'ours ; j'ai failli plusieurs fois mourir de faim ou de froid sur la route, plus d'une fois aussi, sous le fouet d'une horrible vieille gitane qui me haïssait, mais, après chaque étape nouvelle, je reprenais courage parce que je savais que nous allions vers la France et j'avais toujours entendu dire que les esclaves devenaient libres en mettant le pied sur votre terre et que c'était le pays de la justice. »

La petite bohémienne, messieurs, ne savait certes pas le nom de nos provinces, mais elle savait le nom de la douce France en qui s'unissent non seulement tous nos régionalismes, mais aussi, vous le savez, vous le voyez, vous le sentez, les espérances confuses de tous les opprimés du monde.

Rappelons ici la belle devise que le poète des *Carbounié*, Félix Gras, a brodée sur la bannière du Félibrige. Elle doit rallier tous les régionalistes :

« *J'aime mon village plus que ton village, j'aime ma province plus que ta province, j'aime la France par-dessus tout.* »

Messieurs, il y a en Normandie, à Rouen, un régionaliste de grande et belle allure, un artiste qui mêle au limon du sol natal, pétri par ses mains, les sentiments des beautés modernes et comme un souffle de pensée universelle. Cet homme, c'est Jean Revel.

En dépit de Francisque Sarcey qui, il y a quelque vingt ans, déclara admirable un livre signé Jean Revel ce pseudonyme « Jean Revel » n'est pas devenu encore un nom que tout Paris connaisse ; mais la gloire n'est guère donnée qu'à ceux qui viennent la courtoiser dans la capitale et Jean Revel n'a travaillé qu'en province, à Rouen, où, sous son véritable nom de Paul Toutain, il exerce la profession de notaire.

Lorsqu'en 1907, ce vaillant régionaliste fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, un banquet réunit à Rouen ses amis et ses admirateurs. À cette occasion, M. Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris, président d'honneur de la Société des Normands de Paris, prononça un discours dont voici un passage caractéristique :

« C'est un Normand que je suis venu glorifier en montrant en lui, en son œuvre, les traits qui ont fait de lui, à la fin du XIX^e siècle, un type hautement représentatif du génie de notre race.

« Vous êtes Normand, monsieur, par votre origine, par votre sang. Vous l'êtes par la façon très particulière dont vous avez aménagé votre vie en partie double. Le Normand, être fort, est souvent orgueilleux. Il n'a pas de vanité ; il est discret, au contraire, et volontiers secret. Très longtemps, vous avez eu un secret... Vous avez fait deux parts, dans votre vie : l'une, visible à tous, de labeurs et de soucis ordinaires ; l'autre, cachée, toute de pensée, d'art, d'exaltation intérieure et de création cérébrale. Revel, m'affirme-t-on, n'a pas nui à Maître Toutain, — mais je suis sûr que Maître Toutain a nui à Jean Revel. Il ne lui a pas

laissé le loisir de tenir ses œuvres et de les façonner lentement. Cela, vous l'avez certainement senti, peut-être même en avez-vous souffert.

« Vous n'en avez pas moins gardé jusqu'au bout la dualité que vous aviez décrétée au début, faisant preuve ainsi de la plus rare des forces, la résistance à la tentation de la gloire.

« Pendant nombre d'années, on vous voyait, le matin et le soir, vous promener vif, silencieux et pensif sur le quai de la Seine. Nos concitoyens se disaient, sans doute :

« — Voilà Maître Toutain qui se promène.

« Ce qui se passait en vous leur échappait. Ce promeneur, c'était Jean Revel chargeant ses accumulateurs, au contact de la vie et du travail. Et, quand il jugeait la charge suffisante, Jean Revel rentrait chez lui pour procéder à l'opération inverse. Il s'enfermait dans une petite bibliothèque inconnue des clients de Maître Toutain, et là d'une main rapide, il écrivait ce que sa pensée avait conçu, ce que son imagination avait vu. Puis, à l'heure dite, le notaire, rassis, changeait de lieu d'étude, et nul, sauf quelques initiés, ne se doutait de la métamorphose.

« Normand, vous l'êtes jusqu'aux moelles, par vos qualités et par votre œuvre. »

Ainsi parlait, et fort bien, M. Liard. Et il faut convenir avec lui que mener — à la fois — ces deux existences, par certains côtés si différentes, cela est la preuve d'une volonté extraordinaire, d'une énergie rare. Pour un écrivain de talent et qui se connaît tel, renoncer aux sollicitations de la gloire, ne se désigner à l'attention de Paris par aucune démarche personnelle auprès des critiques influents, cela est d'un régionalisme héroïque et qui mérite qu'on aille le chercher dans sa province. C'est ce que tenta, autrefois, Francisque Sarcey ; et c'est ce que fit M. Liard, en insistant sur ce point que le ministre nommait chevalier de la Légion d'honneur, non pas Maître Toutain,

mais bien Jean Revel, philosophe, romancier, conteur, excellent peintre de figures, de mœurs et de paysages normands.

Philosophe, Jean Revel l'est en quelque manière. Non pas qu'il ait jamais construit un système qui ait été destiné, comme tous les systèmes, à rencontrer bientôt un contradicteur acharné et triomphant ; mais Jean Revel reste un philosophe quand même, étant préoccupé sans cesse des origines et des fins de l'homme. Ce solide, rude écrivain, a une âme mystique. Dans la trame de son œuvre, récits et descriptions, on voit courir un fil conducteur chargé d'intuition et d'où s'échappent comme d'électriques étincelles qui, par moments, éclairent des profondeurs de rêve et de vérité. Par-là, en maints endroits, Jean Revel fait songer à notre grand Michelet.

Écoutez-le : « Si l'orbite de la terre, si ce chemin que parcourt la planète changeait, dit Jean Revel, s'il redevenait plus allongé comme il a déjà été ; à l'instant, le genre humain disparaîtrait. La puissance animique qu'il représente rentrerait dans le diffus univers... »

Ces lignes, comme celles qui vont suivre, sont tirées d'un volume de Jean Revel intitulé : « Chez nos Ancêtres », celui-là même qu'admirait Francisque Sarcey. « D'où est venue, se demande-t-il, la vie sur la terre ? L'organique n'a pu sortir de l'inorganique : c'est un point universellement reconnu par la science. Tous déclarent que la matière vivante ne peut pas avoir surgi des corps inertes, quelles qu'aient été leurs modifications. Aucun transformisme ne pourra jamais relier le protoplasma, ensemble animé, avec un bloc de craie.

« Et alors, d'où est venue la vie ? »

À cette question, Jean Revel, sans doute, trouvera seulement une réponse qui ne fera que reculer le problème dans l'espace ; sans doute encore, il n'a pas découvert certaine théorie chère au savant Gaston Bonnier, à savoir la théorie des germes inter-

astraux, mais écoutez comme il vous la présente en poète visionnaire. Dans une saisissante image, il dit : « Considérez la terre en son état actuel. Il n'est pas douteux qu'elle ne laisse derrière elle, dans ces abîmes de l'espace, où plus jamais elle ne repassera, une partie de son atmosphère, qui fuse, rejetée en arrière par la violence de la course.

« Ainsi, nous répandons dans l'éther céleste, des cosmozoaires, des larves en poussière, des œufs microscopiques...

« Et aussi des germes d'âmes.

« D'autres astres peuvent recueillir, dans leur vol, ce pollen tellurique... c'est ainsi que nous avons reçu la vie. »

Sans doute, le problème, je le répète, n'est que reculé dans l'espace, mais le poète, en le transportant au-delà de notre atmosphère, aux limites de l'entendement humain, ne nous a-t-il pas donné une magnifique vision d'infini, la sensation d'avoir été emportés au-delà de nous-mêmes ; dans les régions où n'iraient jamais nos corps, et où s'élance la pensée qui cependant vient d'eux ?

À qui veut s'élever haut, dit le Faust de Goethe, la cervelle éclate.

Messieurs, un des plus grands livres de Jean Revel est celui qu'il intitule les *Hôtes de l'Estuaire*. Ce livre nous entraîne dans les temps préhistoriques ; c'est dans ce livre qu'on sent le mieux ce qu'est Jean Revel : un visionnaire. La mare ou le fleuve, l'arbre ou la forêt qu'il nous décrit lui inspirent toujours la grande terreur religieuse qu'il nous fait partager, sentiment impérieux et indéfinissable qui nous révèle obscurément la présence éparse des dieux inconnus. Oui, il y a partout dans cette œuvre comme une présence d'invisibles, et je ne puis m'empêcher, pour caractériser définitivement l'impression qu'il me donne, de citer le beau sonnet de Gérard de Nerval, visionnaire, lui aussi, mystérieux prédécesseur des Paul Verlaine, des Villiers-de-l'Isle-

Adam, des Mallarmé, et qui avait, comme Jean Revel, visité l'Orient, patrie des mythes, des rites sacrés, des charmes mystiques :

Homme, libre penseur, te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie abonde en toute chose :
Des forces que tu tiens ta liberté dispose
Mais de tous tes conseils, l'univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant ;
Chaque plante est une âme à la nature éclosé ;
Un mystère d'amour dans le métal repose ;
Tout est sensible et tout sur ton être est puissant.

Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie ;
À la matière même un verbe est attaché :
Ne la fais pas servir à quelque usage impie.

Souvent dans l'être obscur habite un dieu caché
Et comme un œil d'enfant couvert par ses paupières
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.

Lorsqu'il nous conte la plus triviale des aventures populaires normandes, Jean Revel nous fait sentir que, dans le plus vulgaire de ses personnages, sommeille l'étincelle de vie transcendante et vénérable ; les plus vils des cailloux la contiennent aussi, et quand elle en jaillit sous sa main, dans l'étincelle il voit l'incendie en potentiel, dans le dernier des couples, l'immortalité en puissance, dans l'atome le recommencement possible de la vie et des univers... D'aucun de « *ses conseils l'univers n'est absent* ». Voilà, selon moi, sa marque. Vous allez en juger par vous-mêmes. Je prends une page d'un de ses plus

beaux récits, intitulé le *Taupier*, c'est-à-dire le piégeur preneur de taupes. Le taupier délivre le sol normand des rongeurs qui le dévastent souterrainement. Celui dont Jean Revel fait un héros est, dit-il, une grande âme dans un esprit avorté, un artiste et un amoureux qui élève très haut son rêve. Notez en passant que tous ceux qui ont parlé du paysan lui ont dénié cette grandeur.

Maintenant, je cite : « Le taupier s'enferme dans la cabane, dort peu, plongé dans l'inconscient réparateur. Et bientôt il reprend sa tâche, les yeux fixés vers la terre.

« Ô cette terre, il voudrait la pénétrer toute, y loger son âme... Cette vie de la Profondeur l'attire, combien mystérieuse, miraculeuse et poignante... Très humble, mais intuitif, notre rustre n'ignore pas qu'en ces régions, où devrait stagner la mort, règne au contraire la vie, que les fluides sourdent, que la force palpite... Sous nos pieds, il y a partout fleuves de sèves, sources claires. Il y a ce prodige de racines fouilleuses qui boivent, qui mangent. Et ces vers, laboureurs du sous-sol, constructeurs, destructeurs, sous l'action bouleversante desquels la glaise frissonne, semble fermenter, se soulève en vagues très lourdes. Et les nations du Man, avec leur triple migration par ascensionnelle métamorphose... Les fourmis — les terriers de la fouine et de la belette — les ruchers cavernaux de la guêpe... Les peuplades de la taupe, l'ennemie, celle-là — cette hermine noire, dont la fécondité, la ruse, l'instinct défient le persécuteur.

« Il y a aussi myriades de larves, spores, coques, chrysalides, cocons, tubercules, oignons, radicelles, graines — tous ces petits univers qui s'incubent et sommeillent en hibernation avant de devenir inflorescences de mai et moissons de messidor... Ils attendent, ensevelis aux couches de limon, que le grand Échanson fasse germer leur chair, croître leurs tiges, les change en cet eucharistique aliment qui sera servi aux races de l'air.

« Devant ces lois, au seuil de ces mystères, le taupier s'extasiait. C'était une âme charmante et douce... je ne sais quel poète ignorant et s'ignorant, un imaginaire débile, comprenant sans pouvoir traduire le lyrisme très vaste des choses... »

Les rares qualités qui distinguent Jean Revel, vous les retrouverez éclatantes, dans les passages de son œuvre que vous feront admirer tout à l'heure les plus illustres représentants de l'art de bien dire, en tête desquels mon cher et glorieux ami Mounet-Sully, doyen de la Comédie-Française, artiste mystérieux lui aussi, car ses dons naturels passent encore sa maîtrise. Une fois de plus, en écoutant nos artistes, vous ratifierez, j'en suis certain, l'éloge que je viens de faire d'une œuvre multiple, variée, profonde, que d'ailleurs je ne prétends pas découvrir. Je vous ai dit en effet tout à l'heure que Francisque Sarcey la découvrit, il y a près d'un quart de siècle, Sarcey lut par hasard le volume de notre auteur intitulé : *Chez nos ancêtres* ; il écrivit : « Ce sont des impressions de voyage... Je ne connais point ce M. Jean Revel ; je ne sais rien de lui ; mais c'est un maître homme et qui m'a fait passer de bonnes heures cette semaine ; je prends la liberté de vous le signaler... c'est que, voyez-vous, c'est un service que je crois vous rendre... l'énigme, c'est de voir un inconnu, que personne ne recommande ni ne soutient, écrire en philosophe sur un sujet des plus rebattus et le rajeunir, non par l'exactitude et le rendu des descriptions, mais par des pointes hardiment poussées, à propos de tout ce qu'il rencontre, en histoire, en morale, en sociologie. Point ou peu de développements ; des jaillissements d'idées imprévues, des mots trouvés qui ouvrent à la réflexion de longues perspectives. Je n'ai encore lu que 150 pages du livre, mais j'en raffole. Nous en recauserons ensemble. En attendant, vous pouvez l'acheter sur ma parole. »

Et peu de temps après, Francisque Sarcey consacrait au livre de Jean Revel, qu'il avait enfin lu tout entier, une très impor-

tante étude, toute vibrante des plus grands éloges. Et ce ne sont pas les seuls que notre régionaliste ait obtenus de Paris.

Un numéro de *l'Âme Normande*, revue dont M. Jacques Hébertot est le rédacteur en chef, a reproduit, il y a quatre ans, une série d'opinions élogieuses sur Jean Revel. Elles sont signées Jean Lahor, Hugues Le Roux, Louis Vebach, Maxime Gaucher, Paul Ginisty, Souriau, Colani, Gustave Kahn, Adolphe Brisson, Ernest-Charles, Émile Faguet, Rosny aîné.

Émile Faguet s'écrit :

« Cet inconnu avait au moins ceci de très rare : qu'il était quelqu'un. »

Sarcey, surtout, était très ému ; il allait partout disant :

— Connaissez-vous Revel ? Ce Revel est extraordinaire. Lisez Revel. Quel homme, que ce Baruch !

Et en effet, ce Revel qui était une révélation avait bien quelque chose du petit prophète ; il était bizarre, il était imprévu et souvent il était obscur ; il avait toutes les qualités du poète lyrique.

Vous le voyez, on ne peut pas accuser Paris, celui, du moins, qui tient la plume et la critique, d'avoir fait le silence absolu sur le nom de Jean Revel. D'où vient donc que ce nom n'est pas devenu l'un de ceux qu'on cite souvent à Paris ? Eh ! c'est qu'il est le nom du vrai provincialiste, d'un pur régionaliste, qui a fait toute sa vie de labeur et d'art dans sa province ; il l'a peinte vingt fois, paraissant n'aimer qu'elle, ses mœurs, sa vie quotidienne, et cela dans une langue qui a le sens ou le goût du terroir.

Or, pour le Parisien parisiennant, les existences provinciales sont d'humbles vies, de petites existences, sans éclat donc sans intérêt. Le Paris du Tout-Paris se considère comme l'unique centre de tout l'univers. Ce qu'il peut avoir de spécial dans ses allures, dans son langage, dans sa tenue générale, l'intéresse

exclusivement, et tout ce qui est autre chose n'existe guère à ses yeux. Au théâtre et dans le roman, si vous voulez lui plaire à coup sûr, parlez de lui, surtout de lui et ne parlez que de lui. La plupart des auteurs se donnent de garde d'y manquer, et ainsi nous avons presque uniquement des romans bien parisiens, des pièces bien parisiennes, dont beaucoup, à la vérité, sont des chefs-d'œuvre, toilettes comprises, décors compris ; c'est parmi ces œuvres-là seulement que Paris choisira ses favorites : « La province, ah ! mes enfants ! Qu'avons-nous besoin d'aller voir ce qui s'y passe ! Il sied, il faut que la province nous admire — nous, Paris — mais d'elles nous prétendons, nous autres ne rien admirer, en principe du moins. Qu'elle nous envoie la fleur de son esprit, de ses talents, et nous ferons capricieusement quand cela nous chantera un grand homme avec un provincial dégrossi. » Le Parisien en est resté à l'opinion d'il y a un siècle sur les gens et les choses de province. Peut-être oublie-t-il trop que la province est reliée aujourd'hui à Paris par d'innombrables voies ferrées et par de grands rapides, par des fils électriques et des télégraphes sans fils — et que lui, le Parisien qui s'est réveillé à Paris, peut déjeuner à Lyon, luncher à Marseille et souper à minuit à Nice ; qu'en un mot Paris n'est plus seulement à Paris, mais en province ; et par contre la province, plus que jamais, à Paris.

Et puis, quoi ? la littérature doit-elle s'attacher à ne reproduire que la vie, souvent artificielle, des gens du monde parisien ?

Non, la matière littéraire, ce n'est pas exclusivement les partis-pris d'opinion d'une capitale ; ce n'est pas ses paradoxes et ses flirts, ses tics, ses travers particuliers, non plus que ses rares et nobles distractions. La matière de l'œuvre dramatique, celle du roman, c'est surtout les sentiments généraux, la vie humaine profondément, l'amour, la douleur et la mort — qui sont choses dit-on, aussi bien provinciales que parisiennes.

Au sortir d'une représentation dramatique en province, un provincialiste me disait un jour : « Tout est parisien dans l'ouvrage que nous venons d'entendre et, bénévolement, d'applaudir. Il y a là, cependant, un grand nombre de scènes qui nous choquent en province par un ton de blague très mordante à notre endroit. Nous souffrons, en province, que Paris ne vous parle que de Paris avec un dédain de nous qui nous blesse parfois au fond. On peut dire que nous n'avons, en France, de théâtre que parisien, délicieusement et superlativement parisien, c'est entendu, mais un théâtre dans lequel les sentiments généraux de l'humanité, les passions, les douleurs humaines les plus dramatiques, les plus prenantes, sont repoussées bien à l'arrière-plan, en vertu du goût des Parisiens qui ne veulent d'émotion qu'à fleur de peau, et finement blaguée par le personnage qui l'éprouve. » Je sais bien ce que dit la chanson : « Il n'est bon bec que de Paris ; mais que diable nous avons aussi plus d'un bon bec en province. » Ainsi gémissait un provincial. Entrevoyez-vous avec moi, messieurs, les raisons qui empêchent un Jean Revel d'avoir à Paris une place bien parisienne. C'est que cet auteur est resté grave. Il a la gravité du paysan de sa Normandie qu'il dépeint si fortement. Avant tout, il entretient son lecteur des énergies de la terre, de l'ambition qu'on a, au village, à en posséder. De la manière dont on y aime la glèbe, le pré, la moisson, les bêtes, les horizons de terre et de mer ; il nous dit comment vivent l'émondeur, le taupier et le lacustre, toutes gens qu'on ne rencontre guère dans la rue du Bac ou dans l'avenue de l'Opéra. Encore, si pour nous les présenter à Paris, il les habillait au préalable, d'une façon élégante, et leur faisait parler une langue académique ou mondaine ; mais non, il nous les offre tels qu'ils sont : pieds terreux des terriens, surrois salés des matelots... Tout cela, vraiment, n'est pas assez distingué pour coudoyer nos élégances à la mode. Et voilà

pourquoi les éloges de Sarcey, de Faguet et de tous les autres n'ont pas fait encore du nom de Revel un nom bien parisien... Mais tout arrive et — soyons justes — nous avons vu malgré tout, à Paris, plus d'un talent purement provincial conquérir la notoriété ou même la gloire ; cela suppose, il est vrai, ou la présence de l'auteur à Paris, et que là des chances ou des habiletés heureuses ont aidé ses ambitions, ou que des associations amicales, éprises de régionalisme, ont adopté et servi l'auteur trop peu connu à leur gré : c'est ce que fait aujourd'hui, pour Jean Revel, l'active et généreuse Association des étudiants de Paris.

On dit fréquemment, messieurs, — mais est-ce certain ! — que les hommes de lettres d'autrefois étaient entre eux plus serviables, plus cordiaux et, si vous voulez, plus fraternels. Je n'en sais rien. N'oublions pas cependant que notre grand Mistral, le maître de la langue provençale, fit son entrée dans la gloire, appuyé sur le bras de ce maître de la poésie française qui se nommait Lamartine ; je me rappelle, moi-même, avec émotion, les faveurs toutes spontanées que je reçus des Aubrun, des Émile Augier, d'Alexandre Dumas ; je proclame que les François Coppée et les Sully-Prudhomme ont consacré une partie de leur temps et de leur argent à aider les jeunes débutants qui venaient à eux avec sympathie... Je crois, en fin de compte, que les vrais artistes sont toujours des bienveillants ; la dureté de l'accueil est l'arme de défense des industriels de l'art.

Vous avez naguère, messieurs et chers camarades, rendu à notre cher et vénéré Mistral, dont la gloire déborde Paris même, l'hommage qui lui est dû. Soyez félicités aujourd'hui d'avoir choisi le nom de Jean Revel pour sujet de la seconde conférence donnée par votre Association en faveur du régionalisme. Vous êtes, pour la plupart, de vrais représentants de Pa-

ris, puisque Paris c'est, au fond, la province représentée à Paris dans toutes ses diversités de races, de caractères, d'accents même. Vous n'avez pas encore eu le temps d'oublier la contrée natale ; vous savez encore qu'on y sait aimer, souffrir et mourir, au moins aussi bien que dans le fracas des rues et des boulevards parisiens, où le recueillement n'est pas toujours facile. Mes chers camarades, ne renions jamais nos provinces, c'est une affectation qui ne saurait devenir le signe d'une véritable distinction d'âme. Et laissez-moi vous conter un second souvenir, dont nous ferons, si vous le voulez bien, un symbole.

Parmi les peintres que j'ai connus et aimés, il en est un qui mourut jeune encore et couvert de gloire : Bastien Lepage. Quand il eut conquis une brillante renommée en exposant des portraits de Parisiennes et de Parisiens illustres, étant illustre lui-même, il exposa tout à coup le portrait de son père et celui de sa mère, qui étaient deux paysans aux épaisses chaussures lourdes des limons du pays natal, puis il les invita à venir voir à Paris leurs deux portraits, sertis en des cadres somptueux, suspendus aux places d'honneur dans nos palais d'art ; les deux campagnards vinrent en effet, et le fils glorieux les conduisit aussitôt dans les plus étincelantes boutiques afin de leur offrir des cadeaux à leur choix ; et malgré les protestations de la vieille paysanne, sa mère, le brave enfant lui mettait sur les bras, au grand ébahissement des vendeurs, des bijoux merveilleux et des étoffes précieuses : « Tiens, maman ! Rien n'est assez beau pour toi ! » Qu'ainsi se conduisent envers leurs provinces ceux d'entre vous qui seront des écrivains, des artistes, même des hommes d'action : qu'ils n'oublient pas leur vieille province ; c'est elle la vieille maman ; qu'ils n'oublient pas, lorsqu'ils auront conquis la gloire parisienne, d'en reporter l'honneur sur elle. Ce ne sera pas là une mauvaise façon de faire une grande France nouvelle ; Paris, alors, paraîtra savoir

mieux ce qu'il ne peut ignorer — ceci : que des glorieux faisceaux de rayons qu'il projette sur la province, la plupart sont des lumières que la Province lui envoie.

La causerie de l'académicien fut suivie d'une brillante soirée artistique, au cours de laquelle M^{mes} Marcelle Géniat et Caristie-Martel, MM. Mounet-Sully, Albert Lambert, etc., interprétèrent des œuvres de Jean Revel et d'autres auteurs normands.

Et le quotidien illustré *Excelsior* s'en fit l'écho par un bel article :

Un grand régionaliste⁷

M. Jean Aicard dit son admiration pour un romancier qui sut dans ce temps de centralisation à outrance, demeurer régionaliste convaincu.

Ce régionaliste, c'est *Jean Revel*, qui de sa vie fit deux parts, et non pas « l'une à dormir et l'autre à ne rien faire », comme le « *jean* » de *Jean La Fontaine*, mais l'une à être notaire à Rouen, l'autre à devenir, sans quitter Rouen, un écrivain français de très grand mérite.

Francisque Sarcey, ayant lu par hasard, de ce Jean Revel, un volume intitulé : *Chez nos Ancêtres*, écrivit : « Je ne connais point ce M. Jean Revel ; je ne sais rien de lui ; mais c'est un maître homme et qui m'a fait passer de bonnes heures... L'énigme, c'est de voir un inconnu, que personne ne recommande ni ne soutient, écrire en philosophe sur un sujet des plus rebattus et le rajeunir non par l'exactitude et le rendu des descriptions, mais par des pointes hardiment poussées, à propos de tout ce qu'il ren-

⁷ *Excelsior*, 3^e année, n° 496, lundi 25 mars 1912, page 2, colonnes 1-2.

contre, en histoire, en morale, en sociologie. Peu ou point de développements ; des jaillissements d'idées imprévues ; des mots trouvés qui ouvrent à la réflexion de longues perspectives... »

Si, malgré ce bel éloge, Jean Revel ne devint pas, à Paris, un écrivain à la mode, ce fut parce qu'il s'est obstiné à ne pas quitter Rouen. La gloire est une Parisienne coquette qui ne se donne qu'à Paris ; c'est là que doit venir la chercher celui qui la courtise ; elle ne se déplace point à l'appel des billets doux. Après les justes noces parisiennes, elle consentira parfois à vous suivre en province, mais seulement pour un « petit voyage »... Telle est sa manière ; et de longtemps on n'y pourra rien changer.

Il y a bien des sortes de régionalistes. Tous ont un beau rêve de décentralisation, mais plus ou moins « outrancier ».

Pour quelques-uns, il s'agirait — sans détruire la magnifique unité politique qui fait la patrie française — de rendre à chaque province une sorte d'autonomie intellectuelle, artistique et littéraire. Chaque province aurait des droits, des initiatives, des libertés, qui lui permettraient de se refaire une vie conforme à son génie particulier, une activité indépendante.

Nous verrions quelque chose comme les États-Unis de France. Et les provinces enfin, sans attendre le mot d'ordre des Parisiens, auraient le pouvoir de distribuer à leurs écrivains, à leurs artistes, à tous leurs grands hommes, une gloire aussi éclatante que celle qu'on décerne à Paris.

Si cela était, Jean Revel serait illustre depuis longtemps, car, selon le mot de Sarcey, c'est un maître homme ; mais le rêve des régionalistes avancés n'est pas réalisé encore, et il est douteux qu'il le soit jamais. On me dit que certains d'entre eux traitent parfois en adversaires ceux qui ne partagent pas toutes leurs espérances. Pourquoi ? Ne pas partager leurs espérances, cela ne constitue pas, certes, un acte d'hostilité. Il semble évident à d'autres régionalistes — *quorum pars* — que la fusion

des diverses races provinciales est un fait définitivement accompli et qu'on ne pourra plus — le voudrait-on — dissocier les éléments dont se compose la patrie française.

Les provinciaux pénètrent aujourd'hui les uns chez les autres, grâce aux chemins de fer et aux journaux, avec une rapidité quotidienne qu'on n'arrêtera plus. Les provinces sont aujourd'hui comme des vases communiquant que leurs bords élevés n'isolent qu'en apparence. De petits faits significatifs sont là pour le prouver... Je vous assure qu'il n'y aura bientôt plus de cuisine provinciale ! La Provence, par exemple, friande jadis de son huile exquise, emploie volontiers, depuis longtemps, le beurre, qui lui arrive tout frais de la Normandie ! Et Paris peut manger le matin des bouillabaisse, des langoustes et des rascasses prises la veille au soir par les pêcheurs marseillais dans les eaux bleues qui rongent les rochers du Château d'If... J'ai même connu, à Venise, un pêcheur qui envoyait à Paris, quotidiennement, des dorades de Chioggia !

Voilà pourquoi nous croyons que le monde marche vers l'unité à grands pas. Nous le croyons parce que nous le voyons : c'est un de ces faits qui « crèvent les yeux ». Je regrette tout le pittoresque du passé provincial, les croyances touchantes de nos aïeules, les grâces de leur costume, et voilà le sentiment qui me rapproche des régionalistes extrêmes, qui me les fait aimer et admirer ! Mais je ne puis croire, malgré toute ma bonne volonté amicale, à la résurrection des dialectes, des coutumes, des usages provinciaux !... Tenez, ce que j'admire le plus dans notre grand Mistral, précisément, c'est sa piété merveilleuse envers un passé que tant d'attraits touchants nous font chérir et qu'il a ressuscité tout entier ; auquel il a donné enfin une prodigieuse immortalité d'art pur et de pure gloire,

Revenons à Jean Revel. C'est un régionaliste de grande, de belle allure, un artiste qui mêle au limon du sol natal, pétri par

ses mains, le sentiment des beautés modernes et comme un souffle de pensée universelle. Jean Revel, qui n'a pas construit de système philosophique, est cependant un philosophe en ce qu'il se montre toujours et partout préoccupé des origines et des fins de l'homme. Ce solide, ce rude écrivain a une âme mystique. Dans la trame de son œuvre, récits et descriptions, on voit courir un fil vibrant, conducteur de pensée, chargé d'intuition, et d'où s'échappent comme d'électriques étincelles qui, par moments, éclairent des profondeurs de vérité et de rêve...

Voilà ce que j'ai été heureux de dire à l'Association générale des étudiants de Paris, le jour où ils m'ont fait l'honneur de m'appeler chez eux, dans leur maison de la rue de la Bûcherie, qui m'a fait l'effet d'une ruche toute bourdonnante de travail, de rêves ailés et de jeunes espérances !

Jean Aicard,
de l'Académie française.

En mars 1913, Jean Revel invita Jean Aicard à présider le banquet annuel du Comité des amis de Flaubert :

COMITÉ

DU

PAVILLON FLAUBERT

17 quai de la Bourse

23 Mars 1913⁸

Mon cher ami,

Vous m'avez dit parfois que vous reviendriez volontiers à Rouen pour le voir autrement que la nuit. Il se présente une occasion, que voici.

⁸ Dimanche 23 mars 1913, lettre autographe signée de Jean Revel à Jean Aicard, 1 page ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance.

Tous les ans, nous fêtons l'anniversaire du rachat du Pavillon de Croisset où travaillait Flaubert, par un déjeuner servi sous l'allée de tilleuls (où il « clamait » ses phrases). Nous offrons la présidence de ce banquet à l'un des personnages qui honorent le plus les Lettres françaises. Cette année, le Comité des amis de Flaubert a pensé à vous et me charge de vous demander si vous voudriez nous faire ce plaisir et cet honneur. Notre fête n'a pas de date fixe : ce serait donc à votre unique convenance. Si vous pouviez me consacrer quelques jours je vous garderais avec moi, et, tous deux, nous pourrions excursionner en Normandie. Si vous ne pouvez disposer que de quelques heures, vous savez que Rouen est à 2 heures de Paris avec des express et rapides.

Espérant que le grand poète provençal veuille bien venir saluer le grand écrivain de Croisset, je vous adresse mon affectueux souvenir

Jean Revel
Président du Comité

L'an passé, ce fut Henri de Régner qui nous présida.

mais notre écrivain ne put y déférer.

En juin 1916, Jean Revel remercia pour l'envoi du *Témoin*⁹.

Passé cette date, nous n'avons plus d'indices concernant les relations entre Jean Revel et Jean Aicard : la guerre les sépara, puis Jean Aicard dut affronter l'épreuve de la maladie qui le contraignit à demeurer en Provence...

⁹ AICARD (Jean), *Le Témoin. 1914-1916*, Paris, Ernest Flammarion, mars 1916, in-16, XVI-144 pages. Lettre autographe signée de Jean Revel à Jean Aicard, datée « dimanche 18 juin 1916 », 1 page ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance.

Jean Revel se retira dans ses dernières années à Conteville où il avait conservé le petit domaine parental : c'est là qu'il mourut le 4 mai 1925.

Il était chevalier de la Légion d'honneur par décret du 5 août 1907 rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, et officier de l'Instruction publique.

LOUISE FRANCE

Dominique AMANN

Jean Aicard a connu de nombreux personnages de son temps, divers et variés, appartenant à toutes les couches et les classes de la société, depuis les Grands de ce monde jusqu'à des indigents et des marginaux. C'est à cette dernière catégorie qu'appartint Louise France — de son vrai nom Céline-Laure Perrier, née à Fontainebleau (Seine-et-Marne) le 13 novembre 1841, — actrice fort défavorisée quoique d'un grand talent reconnu.

Moche pour les uns, laide pour les autres, elle n'obtint jamais les premiers rôles qui lui auraient permis d'être en vue et dut se contenter de modestes tournées dans des Guignols et des cabarets... rôles de misère payés une misère... :

LOUISE France¹

Voici un article que je pourrais garder pour une meilleure occasion : ce serait une si parisienne et si frémissante notice nécrologique ! Et l'occasion ne se ferait pas longtemps attendre.

Car Louise France est en train de mourir de lassitude, de dégoût, de désespoir et de faim.

« Encore ! diront les gens. Elle y met le temps ! Ce n'est pas d'hier qu'elle est malheureuse, ce n'est pas d'hier qu'elle est

¹ *Le Journal*, 7^e année, n° 1922, samedi 1^{er} janvier 1888, page 3, colonnes 4-5.



Louise France

(in DARZENS, *Le Théâtre Libre illustré 1889-1890*, page 37)

délaissée, qu'elle est l'attraction *in extremis*, l'attraction bon marché, la vedette qu'on s'offre à l'ouverture des cabarets artistiques, quand on n'a pas d'argent, ou quand on n'en a plus, à la veille de la fermeture, par faillite artistique. Voici longtemps qu'elle erre, un cabas de détresse au bras, la face comme élargie et comme pétrie de misère, la taille écrasée, et rose, la misérable ! et rouge, crevant de santé en son agonie. Ah ! elle se porte assez bien pour une moribonde. Et on la voit aux premières, aux répétitions générales !... »

Oui, bonnes gens, on la voit aux premières, et aux répétitions générales. Elle aimerait mieux qu'on ne l'y vît pas. On ne la verrait pas si elle y jouait, si elle jouait. Et elle n'y vient plus même pour solliciter celui-ci et celui-là, elle y vient pour qu'on se souvienne d'elle, un peu, en l'apercevant, pour qu'un auteur se dise un jour : « Tiens ! elle ne ferait peut-être pas trop mal dans ma machine. Elle serait rigolo comme tête. Si je la demandais ? » Et l'auteur peut la demander : il ne l'aura pas.

Les directeurs, directrices et régisseurs y mettent de la bonne volonté : ils n'en veulent plus, ne veulent plus d'elle que sa peau. France ! Insupportable, rosse, se brouillant avec tout le monde, faisant des chansons sur tout le monde, buvant, toussant, pérorant, n'ayant de respect ni pour le texte ni pour les textes de lois. Ils ne tiennent pas à crever de bile à cause d'elle. Ah ! non !

Et Louise France erre misérablement, interminablement, remords à cabas, remords éternel.

Car elle est — simplement — non le talent, — ce serait peu, — mais la misère, le malheur, la pitié et l'émotion. Cette petite bonne femme qui rit plus souvent qu'à son tour, qui plaisante avec des humoristes et des consommateurs sans mandat, cette petite bonne femme qui, à la scène, marche gravement comme on roule, qui, à la ville, marche de biais, une, deux, une, deux,

cette petite bonne femme qui pleure peu, qui n'aime pas à se lamenter, qui ricane pour ne pas grincer, et qui tord sa bouche en une grimace pour ne pas la tordre en une menace, cette petite bonne femme dont on ne perçoit le charme et la grâce qu'en cherchant bien et qu'en le voulant absolument, cette petite bonne femme donc est toute émotion et toute mélancolie.

Il y a, dans les rues populeuses et lointaines où l'on ne passe jamais, dans des rues sourdes et gluantes où tout est familial, jusqu'aux rixes et aux suicides, des mendiants de quartier qui se traînent longuement sur les pavés, et dont la voix monte, tremble contre les vitres étroites, traverse les corridors gris et les cloisons piquées de punaises. Et la voix pleure : « Ayez pitié, messieurs et dames, d'un pauvre vieillard, quatre-vingt-dix-huit ans, incapable de gagner sa vie. » Et cette mélopée se scande et demeure, gluante comme la rue et profonde. Les ménagères et les mégères, les ouvriers, les chômeux, s'arrêtent en leur travail et écoutent cette voix. Ils ne peuvent voir le mendiant, puisqu'ils habitent sur le derrière ; ils ne peuvent lui jeter des sous, puisqu'ils n'en ont pas.

Ils écoutent pieusement, respectueusement : c'est la misère qui leur parle, qui crie. Ils sont misérables ; ils n'ont pas de quoi manger — et ils ont pitié : la misère et la vieillesse qui marchent à leur porte et quel horizon devant eux, par-delà cette cour puante et borgne ! Vivre — comment ? — vivre jusqu'aux extrêmes et impossibles limites de la vie, dans le dénuement, dans l'horreur. Et une émotion les tient, les pauvres gens, un respect, une tendresse pour la Reine Misère.

Il y a aussi, aux heures où l'on tâche à boire, aux terrasses des cafés, de vieilles femmes courbées, tassées, cassées qui, déjà si penchées, se penchent vers vous, mystérieuses dans le mystérieux crépuscule. « J'ai quatre-vingt-six ans, mon petit jeune homme, et j'ai faim. » Le discours continue, un peu par-

delà la tombe, et ce sont, après une aumône dont on a honte, des remerciements, des souhaits, des bénédictions qui font peur. On sait le nom de ces femmes quand on les arrête, on sait le nombre de leurs condamnations et leurs âges : elles ont soixante-douze ans à peine. Mais, quand on les entend, elles ne semblent pas de ce monde. Elles jaillissent de notre propre cœur, de notre cœur d'enfant, de notre cœur nostalgique. Elles viennent entretenir, parmi le jardin de notre sensibilité, la fleur rare et frêle de l'attendrissement, du respect, de la fraternité. Ce sont peut-être les femmes qui paient la rançon du bonheur de notre mère ou de la beauté de notre fiancée. Et j'ai toujours eu envie de les baiser sur la bouche.

Ces sensations éparses, ces fugitifs et ardents attendrissements, Louise France me les permet toujours, me les offre quand je la vois. Lente, dolente, lourde, elle n'est pas la misère qui se raidit, la fière misère au masque méchant qui se dresse, nue, pour ne pas étaler ses haillons et qui vend sa dernière chemise pour acheter un couteau ; elle n'est pas la misère qui a honte, qui attache les poils d'un lapin volé à sa mantille déchirée et qui fabrique des pièces de cent sous pour avoir l'air d'en avoir. Elle est la misère consentie, après tant de luttes, acceptée comme on accepte une cellule dans une prison. Misère pas plus fière pour ça, pas moins fière non plus, considérée comme habitude, comme seconde nature, comme seconde patrie, la misère qui a des gestes pour bureaux de bienfaisance et des saluts pour vieille dame secourable.

Et comme elle a du talent, en outre, comme elle est vraie, pénétrante, cruelle, douce, infinie ! Elle a été grotesque avec conscience, avec amour ; elle a été la mère Ubu, elle a été tous les trumeaux de Lorrain, elle a même été quelques pantomimes défuntes et sans gloire. Elle joue de sa laideur — et elle n'est pas laide — avec un cynisme touchant. Dans un article — elle

est écrivain — elle conta jadis qu'Agar l'appelait : *Mon berlou blond*. Berlou blond : c'est à pleurer. *Berlou blond* ! c'est le *berlou blond* qui fit la croulante et caricaturale Eva la Tomate de *Mademoiselle Fifi*. Berlou blond ! c'est le berlou blond qui fit la concierge sanguinaire et sentimentale de *Charité*, de Lucien Gleize. Et c'est le berlou blond qui est si peuple qu'il est le peuple, si peuple qu'il est inénarrable de comique dans les scènes de fausse distinction, si peuple qu'il aime sa mère et qu'il se crève pour elle ! Pauvre petit berlou blond ! on t'appelle la mère France — et depuis si longtemps que ça ne te rajeunit pas. Ah ! non ! tu n'as pas de coquetterie ! et tu n'es pas fière. Tu as passé du Théâtre-Libre, où tu avais fait pleurer, où tu avais serré le cœur des foules, à l'*Œuvre* où tu continuas. Tu fis toutes les boîtes, tous les cercles et voici que tu deviens banlieue. Louise France, passionnée d'art et d'art nouveau, qui aime tant à créer, à *donner* dans des pièces nouvelles et de formule nouvelle fait la Frochard des *Deux Orphelines* et Marie des Anges de la *Glu*, au boulevard de la Chapelle et aux Batignolles. Du courage ! Louise ! on voudra peut-être de toi aux Ternes ou à la Glacière.

Et il y a eu des artistes, des poètes, des génies qui composèrent des drames où on n'avait pas à parler, où on n'avait pas à bouger, pour des ruines nationales et internationales.

Louise France est alerte, sa voix grasseye quand il faut, se brise, éclate, glisse, monte, s'épand et meurt, pathétique et épique : nous avons encore dans l'oreille une chanson, les chansons qu'elle chanta, et nous avons éternellement envie d'en pleurer. Elle est tragique, frissonnante comme la vie et la mort, elle est faite pour le musée de l'émotion, elle est elle-même le musée de l'émotion.

Et elle a du talent, à une époque où on n'en a pas.

Je ne demande rien, je suis fier pour elle. J'ai voulu seule-

ment, sans chœurs, dire mon admiration pour une femme que j'admire. Voilà.

ERNEST LA JEUNESSE.

Avec l'âge, dans les années dix-huit cent quatre-vingt-dix, elle se trouva confinée aux rôles « spéciaux » — mégère, sorcière, poissarde, duègne, matrone tragique, vieille scélérate... — où un jeu hyperréaliste lui apporta une trop tardive célébrité. Elle connut un dernier succès aux Mathurins en décembre 1902 et janvier 1903, puis au cabaret Eugénie Buffet en février et au théâtre Rabelais en avril-mai.

Elle prêta également sa plume à *La Fronde*, journal quotidien, politique et littéraire, entièrement réalisé par des femmes, publié à partir du 9 décembre 1897 ; ou encore à d'autres périodiques. Elle y apporta notamment des vers

Interview Céleste²

Dans son calme rêve étoilé
Au fond du Firmament lacté
Madame Marie-Myriem
Qui devint mère à Bethléem
Est subitement éveillée
Par une clameur désolée !
— Celle qui fut martyre-mère
Qui connut les pires douleurs
Perçoit les très hautes clameurs
Qui viennent de loin... de la Terre.
— Alors, soudain, dans sa poitrine
Comme aux affres des anciens jours

² *La Fronde*, 2^e année, n° 140, mardi 26 mars 1898, page 1, colonne 5.

Une sourde douleur s'affine
Dans son cœur aux battements lourds !
— Comme jadis sur la montagne,
Sur le Golgotha de malheur
Ses yeux purs, distinguent... un bagne
Et s'imprègnent de son horreur.
... Une, deux, vingt, mille ! par milliers
Des voix de femmes, et des cris
D'hommes justement indignés,
S'élancent jusqu'au Paradis !
— Écoutez, écoutez, ô Madame Marie
Car voici, après deux mille ans,
Voici, plus grande barbarie
Et plus horrible acharnement !

Une femme, une épouse, mère — est en ce moment conspuée
— honnie par un peuple affolé.

Son époux, Madame Marie, — tel jadis votre fils aimé — sans rémission est condamné.

Vous qui, pénétrée de douleur, — et baignée de larmes amères
— étiez auprès de votre fils, — quand on le cloua sur sa Croix. —

Vous qui avez eu le triste bonheur — de ne le point quitter
— qui l'avez gardé en votre douleur — et veillé jusqu'au dernier jour — sachez, ô mère Douleureuse, que cette femme, depuis des années — vit dans l'angoisse nuit et jour — elle assiste en pensée, en son affolement, au supplice du malheureux. — En vain elle supplie et pleure — au nom de la très sainte et grande Humanité.

— Plus barbares qu'Hérode et que César — Auguste ! — Ils lui refusent l'Exil et les dangers — Le partage du châtiment.

Que dites-vous de cela, ô Madame Marie, au cœur percé de flèches douloureuses ? — ... et, Madame Marie-Myriem qui mourut à Jérusalem — répondit doucement du haut des Cieux

profonds — « Mon Fils était un Dieu ! et je savais sa gloire ! — et cet autre est un homme ! — J'ai moins souffert que cette femme ! — Je pleure !...
LOUISE FRANCE.

ou des historiettes

MONSIEUR BOUJU³ !

— Tenez, nous dit Malard, quand j'habitais Rueil, je demeurais près du bord de l'eau, en face du restaurant Lefranc.

La caissière de ce restaurant était une admirable petite femme aux cheveux d'un châtain si doux, si presque doré et si sombre aussi, que nous l'appelions tous, dans le pays, « la Belle Châtaigne ».

La Belle Châtaigne était la femme d'Ernest Bouju ! Et, Ernest Bouju était maître d'hôtel dans ce même restaurant Lefranc.

L'hiver, c'était morne, triste ; chacun désirait l'été de tous ses vœux... Aussi, dès que Mars faisait pointer les bourgeons, dès qu'avril les faisait crever... le restaurant s'animait.

On sarclait, on ratissait les allées, on ouvrait les fenêtres, les meubles du jardin étaient renouvelés... Ernest Bouju chantonnait, en faisant des cocottes et des fleurs de lys avec les serviettes émergeant de la vaisselle paysanne... Et Mme Bouju s'habillait de beauté !...

Ses joues devenaient plus roses et ses lèvres plus éclatantes ; ses petites dents luisaient, ses yeux fins brillaient au fond de l'écrin des cils entrouverts... sa gorgerette s'échancrait un brin...

Ses courtes manches s'envolaient comme des papillons pour laisser voir la rondeur des bras blancs !... Les clients allaient s'amener...

C'était l'affût au béquillage !

Je vous dis qu'elle était savoureuse, cette tronquette-là !...

Aussi, dès les chaleurs, lorsque les pubères en vacances, invités, parmi les amis, des... amis, venaient à Rueil pour voir Mme Bouju... sous prétexte de déjeuner... ou dîner, mais, tout de même, pour se rincer l'œil, l'affluence était grande au restaurant Lefranc !

Il y avait aussi des hommes très sérieux, très assidus : un... d'entre eux, passant un jour à la caisse, prit doucement la main de Mme Bouju et lui glissa au doigt une bague en brillants...

Quelque temps après, M. Bouju céda sa place et s'engagea comme maître d'hôtel sur le bateau Touriste qui va de Paris à Saint-Germain, aller et retour... De cette façon, deux fois par jour, il passait devant la bien chérie !...

Mme Bouju devint plus aimable, si possible, et raconta à tout le monde le changement de situation de son mari... Dès lors on ne se gêna plus, et Mme Bouju fit la fortune du restaurant Lefranc, en même temps que la sienne...

Un dimanche, pendant le déjeuner, quelqu'un signala le bateau touriste qui devait s'arrêter au ponton pour prendre des voyageurs.

D'un seul élan, plus de trente convives du restaurant, avec des mirlitons... assiettes... cornes à bouquin... même un tambour ! tout ce qui tomba sous la main, se précipitèrent au bord de la terrasse, hurlant... chaulant... criant, à la grande joie des dîneurs passagers :

— Oh !... eh !... Bouju !... Tu es cocu !...

— Oh !... eh !... Bouju !... Tu es cocu !...

Et les passagers d'applaudir, et de rire...

Le bateau repartit au milieu des cris de joie, tandis que l'écho répétait :

— Bouju... u... u... Cocu... u... u... u... ! Ah ! ah ! ah !...

³ *Le Supplément*, 19^e année, n° 1946, 30 janvier 1902, page 3, colonnes 5-6.

Et les roseaux... les peupliers... les ajoncs, les bouleaux et les trembles... jusqu'aux saules pleureurs de la rive, s'agitaient, frémissaient, saluaient, chuchotaient dans le vent moqueur !... L'eau faisait des joyeux flic flac !

— Oh !... eh !... Bouju !... Tu es cocu !...

Le bateau passait deux fois par jour, à l'heure du repas, et c'était une partie de gaieté. Un jour, Mme Bouju, la belle Châtaigne elle-même, vint au milieu de ses adorateurs et se mit à envoyer des baisers à son mari !...

Ah ! c'est vrai !... et vous savez, moi, je ne suis pas bégueule, mais je la trouvai un peu... roide, et, résolu d'avoir le cœur net sur l'état d'âme d'Ernest Bouju, le lendemain, j'embarquai sur le *Touriste*, et lorsqu'on eut terminé le repas, au milieu des quolibets de la rive... je demandai à M. Bouju :

— Ça ne vous agace pas un peu les cris de mauvais goût... que tous ces imbéciles vous lancent au passage ?... Moi, à votre place... je...

Il mit fraternellement sa main sur mon épaule, et, d'un ton qui n'admettait pas de contradiction :

— Voyez-vous, Monsieur... J'ai l'expérience de la vie... J'ai frôlé tous les mondes !... ce qui m'arrive aujourd'hui, ne m'étonne pas, car *tout est écrit dans l'astronomie sidérale des peuples* !...

Et, comme je le regardais ébahi il ajouta simplement :

— Mme Bouju et moi, nous travaillons pour l'avenir !... Arrive qui plante, Monsieur, arrive qui plante !

Je quittai ce cocu *sidéral* et retournai présenter mes hommages à sa petite fafamme, à mon tour de correspondance avec les autres concurrents !...

— Ah ! les cocus ! soupira Brelet, la belle confrérie, et combien je regrette de ne pouvoir plus en être !...

— Que veux-tu, vieil ami, on ne peut être et avoir été !...

Place aux jeunes !... dit Malard.

Louise France.

témoignant d'une perception très désabusée de la société humaine.

En juillet 1903, pour avoir trop fréquenté la « fée verte », elle était gravement malade, ainsi que sa mère, dans le petit appartement qu'elles partageaient à Montmartre. Admise à l'hôpital Lariboisière, elle y mourut le 18 septembre 1903. Jean Aicard ne put se rendre à ses obsèques car il était encore en Provence à cette date.

« FRANCE, M^{me} Louise. — Elle avait la face boursouflée, mafflue, hommasse, avec des yeux petits et vifs, la peau couturée, les lèvres épaisses, le menton charnu. Elle avait l'aspect d'une victime de la petite vérole. Vieillie avant l'âge régulier, elle se résigna à jouer les duègnes, et surtout les matrones tragiques, les vieilles scélérates. À l'Ambigu, en 1888 (20 avril), elle joua le rôle de la Brocante des *Mohicans* ; dans une reprise des *Deux Orphelines*, elle fut effroyable dans le personnage de la Frochard, mais il ne fallait pas la sortir de ce genre. Au Théâtre libre, elle incarna également plusieurs types ultraréalistes. Dans les cabarets montmartrois, elle débitait des poésies triviales et gouailleuses. De sa voix traînante et canaille exprès, elle donnait du relief et de la valeur à des productions souvent plates. On l'a définie : une artiste au talent perverti par la misère. Mais cet effort qu'elle fit vers le bas, vers le grossier, vers la boue, ne lui procura qu'une maigre pitance. Elle a raconté dans son livre « *Les m'as-tu vu* » tous ses déboires, ses courses en province, et aussi ses amours avec Darcier, en 1870 ! Le *Figaro* du 31 juillet 1903 annonce le résultat d'une quête en faveur

de Louise France. Quelques semaines plus tard (septembre), on apprend qu'elle est morte à l'hôpital, laissant sa vieille mère dans le dénuement le plus complet. Une soirée organisée à son bénéfice — qui eut lieu le lendemain du décès, ironie du sort ! — servit à payer l'enterrement. ⁴ »

Elle raconta son existence laborieuse dans *Les Éphémères m'as-tu-vu, souvenirs de trente ans de théâtre* (Paris, Félix Juven, 1901, in-18, VI-244 pages).

Louise France et Jean Aicard

Louise France et Jean Aicard se connaissaient et s'appréciaient, comme en témoignent les trois lettres conservées dans la correspondance reçue par notre écrivain.

En 1889, lorsque le Théâtre-Libre d'André Antoine décida de donner la première représentation du *Père Lebonnard*⁵, Jean Aicard proposa au directeur de confier à Louise France le rôle de la vieille servante Marthe :

Eh bien, ô le plus silencieux des directeurs, les rôles sont copiés puisque voici le manuscrit : mais sont-ils distribués, dans votre esprit au moins ? Êtes-vous à Paris, comme semble l'indiquer l'écriture, (mal reconnaissable pourtant) de l'adresse sur ce rouleau ? Avez-vous vu et écouté M^{lle} Henriot ? Vous

⁴ LYONNET (Henry), *Dictionnaire des comédiens français*, Paris, 1902, deux volumes in-8°, IV-644 et 717 pages. Voir le volume II, page 77, colonne 2.

⁵ André Antoine avait demandé à Jean Aicard son *Père Lebonnard* en août 1888. Mais l'écrivain avait préféré lui envoyer d'abord *Rita*, un drame en cinq actes. *In fine*, c'est donc *Le Père Lebonnard* qui parvint sur la scène, le 21 octobre 1889.

avez donc gentiment tenu compte de mon désir de vous voir réconcilié avec Louise France et avec Grand ? Pourquoi ne pas m'avoir donné le très grand plaisir de me dire un mot sur toutes ces choses ? — C'est que vous êtes un homme d'action. Fais et tais-toi. Je comprends ça, certes, mais, tout de même, un mot sera le bienvenu.

Songez que la curiosité m'est permise, bien que j'aie en vous, en votre vaillance, une entière confiance, aveugle.

Poignée de main

Jean Aicard

Un mot sacrebleu !⁶

Comme à son habitude, l'actrice y fut remarquable de vérité : « M^{me} Louise France joue avec une saisissante vérité la vieille Marthe : elle pleure, elle souffre, et fait pleurer et souffrir réellement. Voilà une artiste qui a quelque chose sous le crâne et dans la poitrine, qui comprend et qui émeut, d'une indicible émotion où il y a de l'angoisse réelle jusqu'à l'oubli absolu de la convention théâtrale. Et comme elle sait être différente de ses autres créations de *Madeleine*, de *la Casserole* ou de *la Fin de Lucie Pellegri* ! Doit-on dire qu'elle est incomparable ?⁷ »

Elle obtint de Jean Aicard de produire la pièce dans une tournée en province. La troupe Dusart parcourut la Provence :

⁶ Brouillon d'une lettre de Jean Aicard à X ; manuscrit autographe signé, 3 pages. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 18, petit carton à dessins XIII¹, pièce n° 118

⁷ DARZENS (Rodolphe), *Le Théâtre Libre illustré 1889-1890*, Paris, E. Dentu éditeur, 1890, in-16, 264 pages ; dessins de Lucien Métivet. Le texte cité est pris à la page 37.

Mlle Louise France, de la Porte-Saint-Martin, vient de partir en tournée avec quelques camarades pour faire connaître dans les départements le *Père Lebonnard*, de Jean Aicard.

La troupe jouera aujourd'hui à Lyon, demain à Arles, le 5 et le 6 à Marseille, le 7 à Toulon, le 8 à Draguignan, le 9 à Hyères, le 10 à Saint-Raphaël, le 11 et le 13 à Nice, le 12 à Cannes ⁸.

À Toulon, la pièce fut interprétée au Grand-Théâtre en présence de l'auteur.

Une histoire contée par Louise France met en scène un « ami Jean » qui est très probablement Jean Aicard :

L'HISTOIRE À SI-BEAU ⁹

Nous dégringolions en longeant la rue des Martyrs, mon ami Jean et moi, il y a quelques soirs, par un de ces déluges si fréquents de l'été que nous traversons. Minuit et demi. Pas de voitures, pas de portes ouvertes, et, pour nous abriter tous deux, une canne !

À cent pas devant nous, deux lumières, à notre droite, la brasserie des Martyrs, et sur le trottoir opposé, celui où nous étions, un cabaret. Aveuglés par l'eau, ruisselants, ahuris, nous nous précipitons dans le cabaret, et, assis à l'abri, nous commandons, un réactif quelconque.

Personne là-dedans, ou presque. Le patron, un garçon en tablier bleu qui éteignait les becs de gaz du fond, et, seule de-

⁸ *Le Petit Journal*, 28^e année, n° 9928, dimanche 2 mars 1890, « Les théâtres », page 2, colonne 5.

⁹ *Gil Blas*, 13^e année, n° 4279, jeudi 6 août 1891, page 3, colonnes 4-6. Publié également dans *Le Supplément*, 25 septembre 1900, page 3.

bout, faisant les quinze pas, un verre d'absinthe à sa main, une femme causant tranquillement sans arrêter sa marche, s'adressant à l'un ou à l'autre, et n'étant écoutée d'aucun.

Curieusement nous écoutons la singulière créature qui n'interrompait point ses pas calmes et lents. — Singulière en effet. — Philosophe et gamin, avec un fond de désolante amertume.

Les yeux bons et rieurs, voilés par moments d'un grain mélancolique, la bouche petite et jolie toute humide avec l'échancrure d'une canine manquant à l'appel, l'argot des martyres de la rue des Martyrs, la voix mordante, la taille souple sans corset, l'allure fine.

— Moi, disait-elle en humant goutte à goutte son absinthe, c'est pour ça que j'ai quitté les cochers, — j'peux pas souffrir ça, je le dis ! — Un Collignon qui bat son carcan, ça me dégoûte. — Mon dernier amant, c'était un cocher de la Compagnie un nommé Badin, il était chouette pour moi, mais il maltraitait sa bête et il m'a plaquée parce qu'un soir que j'étais en colère je lui ai dit que l'cheval gagnait l'avoine du cocher et que l'cocher ne gagnait pas le pain de son cheval.

J'ai perdu ma pâtée ! mais je ne le regrette pas. — Dans notre sale métier d'amour, on n'en trouve pas de l'amour. On ne peut pourtant pas s'empêcher d'aimer puisqu'on est des vivants, c'est pour ça que j'aime tant les bêtes !

Après l'échange d'un regard entre nous deux, Jean l'invite à s'asseoir, ce qu'elle fait tout naturellement en bonne fille, puis elle demande un verre de vin blanc.

— Alors, — dit mon ami, vous aimez mieux les bêtes que les hommes ?

— Pour sûr ! les hommes, dit-elle durement, ah ! les vaches ! Puis se reprenant, toujours tranquille :

— C'est pas pour vous que je dis ça, j'ai pas l'honneur de vous connaître — Pour sûr, ajouta-t-elle tristement, pour sûr

que j'aime mieux les bêtes ! Tenez, j'ai eu un petit chat, mon pauvre Si-Beau, je l'avais pris dans la poche du peignoir à Thérèse, un dimanche matin qu'elle allait le jeter au ruisseau.

Comprenez-vous ça ? Elle achetait des fraises et des artichauts tendres, et elle allait faire mourir cette pauvre petite bestiole qu'avait de si jolis yeux bleus, et qui louchait en me regardant que ça me donnait envie de pleurer. Alors je l'ai pris et je l'ai élevé. — Je lui faisais sucer du lait dans une serviette-éponge. Il a grandi bien vite allez ! — On m'avait dit de le faire couper. Mais j'ai jamais voulu, *c'est les hommes qui ont inventé ce crime-là !*

Les hommes c'est plus mauvais que des vaches.

... Alors Si-Beau est devenu violent, on aurait dit un professeur ! Quand je rentrais le soir un peu... éméchée, il arrivait, il me flairait avec ses moustaches hérissées, et comme il n'aimait pas l'odeur de la boisson, je ne le voyais plus pendant deux jours... sans doute que je lui avais collé une beigne un soir d'absinthe, mais quand il me sentait à jeun... Ah ! alors c'était la grande rigolade !... il était si content qu'il grimpait dans les rideaux, et qu'il dégringolait en cassant les cuvettes !... M'en a-t-il coûté de la vaisselle !

Et puis un jour... en rentrant de déjeuner, j'vois un rassemblement devant ma porte, c'était Si-Beau qu'était tombé du quatrième étage. Pauv' bête, il s'était enfilé le ventre sur les piquants de fer d'une grille qui est dans la cour. J'oublierai pas ça voyez-vous ! Ses pauvres yeux louches qui étaient devenus énormes par la peur ! Il jetait des petits cris, comme quand il était gosse et ses pauvres entrailles s'en allaient de son ventre... alors j'ai pris un commissionnaire et je l'ai fait porter chez Sanfourche. Je me cachais pas de pleurer allez !... je le suivais par derrière comme j'aurais suivi le convoi de mon père, *si je m'en étais connu un !* Y avait des types qui rigolaient de me voir

pleurer — ça m'était bien égal, pas un de ceux-là ne valait c'te bête !

— Et alors dit Jean ?

— Alors. j'ai payé trente sous par jour pendant une quinzaine et je me suis privée de pain pour lui parce que les clients ne donnaient guère. On me l'a rendu guéri — seulement, il y a un an, j'ai quitté la rue Lamartine et je l'ai emporté mais les chats ça ne déménage pas ! Deux jours après il est parti et personne ne l'a revu. On en aura fait une gibelotte bien sûr. Il était si beau mon Si-Beau !

L'averse était finie, elle se leva — Adieu nous dit-elle voilà le beau temps, je vais travailler ! Je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait de votre société.

Et, la voyant l'instant d'après sur le bord du trottoir marcher de son pas monotone, nous admirions la surhumaine puissance de l'amour qui, chez une créature méprisée des hommes, avilie, souillée, s'installe malgré tout en Maître, illuminant son cœur du rayon d'or de la bonté !

Louise France.

En 1896, Jean Aicard fit parvenir son *Jésus* à Louise France et, en avril 1899, alors qu'elle entreprenait l'écriture de ses mémoires, Louise demanda à Jean aide et conseils. Mais les déplacements incessants de l'actrice puis sa maladie et sa mort mirent fin à leur relation amicale.

Notes et Documents

Émile Favin	223
Alfred de Musset. Le <i>Prologue à Barberine</i>	227
Marguerite Naudin	234

Rédacteur : Dominique AMANN

ÉMILE FAVIN (1848-1884)

Émile Favin-Lévêque est né à Toulon le 17 février 1853 dans une famille lorientaise toute tournée vers la Marine avec notamment : l'aïeul paternel Jean Pierre Favin-Lévêque (1755-1843), contre-amiral, officier de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis ; l'oncle Édouard Favin-Lévêque (1791-1835), lieutenant de vaisseau, chevalier de la Légion d'honneur ; le père, Félix Favin-Lévêque (1796-1865), capitaine de vaisseau, officier de la Légion d'honneur ; le frère aîné, Casimir-Marie Favin-Lévêque (1837-1872), commissaire de la Marine.

Décédé en quelques heures à Lorient le 5 novembre 1884 d'une « indisposition » alors qu'il n'était âgé que de trente et un ans, Émile Favin n'eut guère le temps de faire valoir tous ses talents.

Il fut un poète délicat, intimement tendre et contemplatif. Il a laissé deux recueils, *Les Illusions* et *La Comédie de l'amour*¹, encore très marqués par l'imitation et la tradition, renfermant des poèmes de forme classique, aux thèmes très convenus, célébrant la Nature, le printemps, la jeunesse, les premiers émois, l'amour idéalisé mais aussi les ruptures et trahisons, l'amour impossible, la mélancolie, la désespérance, la mort... le tout avec des accents très aicardiens.

¹ FAVIN (Émile), *Les Illusions*, Paris, Librairie des bibliophiles, 1875, in-18, x-165 pages ; *La Comédie de l'amour*, Paris, Paul Ollendorff éditeur, 1878, in-18, 141 pages.

On lui doit également deux livrets :

— *La Croix de l'Alcade*, opéra-bouffe en trois actes ; livret de Raoul Vast (1850-1899), Gustave Ricouard (1853-1887) et Émile Favin ; musique de Henri Perry-Biagioli (1852-1907) ; 1/ Paris, théâtre des Fantaisies-Parisiennes du boulevard Beaumarchais, le 29 août 1878 ; partition chant et piano, Paris, Calmann Lévy, 1878, in-18, 78 pages ;

— *La Résurrection de Lazare*, scène religieuse ; livret d'Émile Favin et Charles Grandmougin (1850-1930) ; musique de Raoul Pugno (1852-1914) ; 1/ Paris, concerts populaires Padeloup, le 11 avril 1879 ; partition piano et chant, Paris, G. Hartmann, 1879, in-8°, 79 pages.

Émile Favin était aussi un homme d'action.

Il fut conseiller municipal de Quéven, près de Lorient, pendant plusieurs années et ses compatriotes l'appréciaient pour son indépendance, sa bonhomie, son talent distingué et la sûreté de son affection.

Lieutenant de l'armée territoriale, il se conduisit vaillamment pendant la guerre de 1870, reçut une blessure à Champigny et mérita la médaille militaire.

Quoique né cinq ans après notre poète, Émile Favin était un ami de Jean Aicard, qu'il connut quelque peu à Toulon. Il offrit de lui dédier la préface de son premier recueil, *Les Illusions* :

Paris 12 Décembre 1874 ²

Mon cher Aicard,

² Lettre autographe signée d'Émile Favin à Jean Aicard, samedi 12 décembre 1874, 4 pages ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 84.

Je comptais vous voir revenir chaque jour à Paris et aller vous serrer la main, quand j'ai appris que vous étiez encore pour quelque temps à La Garde. Voici ce que je voulais vous demander et pourquoi je vous écris aujourd'hui. J'ai en ce moment sous presse chez Jouaust un petit volume de vers, intitulé *les Illusions*. Ce que je vous envoie est la préface, voulez-vous accepter la dédicace de cette préface ? — Si oui, si non, répondez-moi le plus tôt possible car je suis très pressé après. Vous y verrez un peu ma vie, et quoique j'aie forcé la note de l'amitié qui nous unit, car nous nous sommes connus trop peu de temps, je vous assure qu'au lieu d'exprimer une espérance j'aurais voulu que mes vers n'exprimassent qu'une réalité déjà visible.

En ma qualité de compatriote et de jeune poète, je me suis adressé à vous, mon cher maître, regrettant votre absence de Paris car je vous aurais demandé de sincères conseils, mais espérant que vous voudrez bien me laisser mettre votre nom en tête de ces quelques vers que je vous adresse.

Veuillez me rappeler au souvenir de M^r Clément et croyez, mon cher Aicard, à mes sincères affections.

Émile Favin

P. S. Mon ami Guebard vous envoie un souvenir amical.

Voici mon adresse :

4 rue Antoine Dubois

près de la place de l'École de Médecine. — à vous

Le poème-préface ³ est effectivement joint à cette lettre :

³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 10, enveloppe n° 101 « Divers ».

PRÉFACE

À JEAN AICARD

I

*Je voulais être, enfant, marin comme mon père.
 J'avais douze ans, hélas ! quand il mourut. Ma mère
 Ne consentit jamais à me faire marin,
 Craignant pour ses vieux jours cet incessant chagrin
 Que laissent les départs fréquents sur les mers bleues.
 — Il est dur de compter par centaines les lieues
 Qui du foyer paisible éloignent l'être aimé. —
 Je vis donc devant moi le grand chemin fermé
 Et pris résolument la route de traverse.
 Comme je n'avais pas de goût pour le commerce,
 On me mit au collège, où, pour six ans jeté,
 Je nourris des désirs ardents de liberté.
 À seize ans, l'amour vint qui me rendit poète !
 Alors, rêveur charmé, je n'eus plus dans la tête
 Que poème et sonnet, ou quatrain bien tourné,
 Sentant que c'était pour cela que j'étais né.*

*Depuis, le fossoyeur m'a pris ma bonne mère.
 En province, — pendant que j'étais à la guerre,
 Elle mourut un soir en prononçant mon nom !
 Deux mois plus tard, alors que grondait le canon,
 On vint me prévenir : « Pleure ! ta mère est morte ! »
 Je n'avais pas encor dix-huit ans. — De la sorte,
 La mort ayant jeté sur les miens son linceul,
 Je vécus orphelin, hardi, libre, — mais seul !*

II

*Ami, dont le destin fait semblable la route,
 De moi qui ne crois plus à ton âme qui doute,
 Mes pensers bien souvent ont volé sans affront,*

*Lorsque, pleins de jeunesse et vibrants d'harmonie,
 Tes vers ont su, charmants, raconter ton génie !
 Ah ! viens, ami ! quels beaux rêves ils referont
 Nos cœurs, jaloux tous deux de notre poésie,
 Jaloux des beaux soleils, du monde, de la vie
 Débordant sans effort du sein toujours ouvert
 Des champs, que le printemps rhabillera de vert,
 Alors que racontant nos travaux de l'année,
 Nous aurons près de nous la Méditerranée !*

*Aussi reverrons-nous souvent nos oliviers,
 Et la côte où la mer, polissant ses graviers,
 Berçait, de ses flots bleus, notre jeune espérance.
 Provençal comme moi, tu chantas la Provence !
 Ah ! viens ! quand le soleil, père des épis d'or,
 Fera vive la sève et superbe l'essor
 Qui fait toujours monter vers le ciel les poètes,
 Loin des vaines rumeurs des villes et des fêtes,
 Calmes par les beaux soirs et gais par les beaux jours,
 Nous aurons avec nous nos vers et nos amours,
 Nos amours et nos vers, — richesses inégales !*

Et nous irons encore écouter les cigales !

JEAN AICARD ET ALFRED DE MUSSET
LE PROLOGUE À BARBERINE

Si Jean Aicard n'a pu connaître Alfred de Musset, décédé le 2 mai 1857, il en admirait toutefois la poésie :

La Garde. Var.¹.

24 nov 1910

Alfred de Musset est un grand poète adorable, délicieusement français, léger et spirituel, avec des cris de douleur qui viennent d'une profondeur infinie.

Vers et prose en jaillissant de son cœur ont l'élan et la limpidité des sources nées dans les hauteurs.

Ses négligences sont des grâces, des élégances exquises, nuancées d'impertinences.

J'ai fait de mauvais vers, c'est vrai, mais, Dieu merci !

Lorsque je les ai faits, je les voulais ainsi.

Il y a de par le monde des poèmes construits en marbre ou coulés en bronze ; les siens conservent toujours la fluidité du verbe mystérieux ; ils sont pleins d'apparitions vaporeuses, de figures symboliques qui passent au-dessus des hautes herbes de la prairie en les effleurant sans les courber.

Son théâtre est un rêve vivant qui défie les imitateurs.

Sa grandeur de poète est dans l'ondulation des périodes qui arrivent à nous comme, du large, arrivent aux rivages les vagues de fond d'un océan.

Sous prétexte de donner à chaque vers d'un poème une valeur d'unité achevée on arrive à écrire des œuvres où l'art qui apparaît tout entier dans le moindre détail alourdit l'ensemble ne permet jamais la libre, la grande allure, le mouvement onduleux et comme gonflé de vie et de respiration — des poètes « involontaires » tels que Lamartine et Musset.

Seulement l'art d'écrire des vers admirables enfilés comme des perles précieuses qu'ils sont mais tous séparables les uns des

¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », chemise n° 361, pièce n° 98-99 ; manuscrit autographe, 4 pages, commencé le 10 et achevé le jeudi 24 novembre 1910.

autres, cet art prestigieux s'apprend chez les maîtres joailliers — le grand coup d'archet qui fait défiler les ondes sonores d'une période ne s'apprend pas. Il est au génie ; c'est :

un mystère ignoré de la foule

Comme le bruit du vent, de la mer et des bois.

La Garde. Var. 24 nov.

Jean Aicard

Alfred de Musset (1810-1857) s'est toujours intéressé au théâtre mais, à la suite d'une première tentative malheureuse avec *La Nuit vénitienne* le 1^{er} décembre 1830, il conçut l'idée d'un théâtre fait pour être lu : il donna ainsi ses premières pièces à la *Revue des deux mondes* sans les proposer à des directeurs de salles².

Barberine est une comédie — ou, plus précisément, un pro-verbe — en trois actes en prose qui connut deux versions. Elle fut d'abord écrite en deux actes, sous le titre *La Quenouille de Barberine*, et publiée dans la *Revue des deux mondes*³. En août 1851, Musset se risqua à lire cette pièce devant le comité de la Comédie-Française mais celui-ci la reçut « à correction », expression courtoise traditionnellement employée pour marquer un refus : les comédiens arguèrent notamment que de fréquents changements de scènes rendaient la pièce injouable... Musset se refusa d'abord à ces changements et retira sa pièce ; il en fit plus tard, en 1853, une seconde version en trois actes avec ajout du rôle de la jeune servante turque.

² Il regroupa ensuite ces pièces dans *Un Spectacle dans un fauteuil*. Premier recueil, Paris, E. Renduel, 1833, in-8°, 291 pages ; contenant *La Coupe et les Lèvres*, *À quoi rêvent les jeunes filles*, *Namouna*. Deuxième livraison : Paris, librairie de la *Revue des Deux Mondes*, deux volumes in-8° ; contenant *Lorenzaccio*, *les Caprices de Marianne*, *André Del Sarto*, *Fantasio*, *On ne badine pas avec l'amour*, *la Nuit vénitienne* ou *les Noces de Laurette*. D'autres pièces parurent ultérieurement dans différents recueils.

³ *Revue des deux mondes*, tome III, 1^{er} août 1835, pages 317-1348.

Sur la demande de leur directeur Émile Perrin, les comédiens français reçurent la pièce le 2 mai 1876 : les rôles furent distribués, les décors commandés... mais l'entreprise fut bien vite abandonnée.

L'idée de porter *Barberine* sur la scène de la Comédie-Française refit surface en février 1881 : « Aussitôt près *Angelo*, c'est-à-dire l'an prochain, M. Émile Perrin compte faire une brillante reprise de *Barberine*, d'Alfred de Musset, avec M. Delaunay et M^{lle} Baretta. ⁴ »

À la mi-novembre, le rôle de la servante turque Kalekairi fut attribué à Julie Feyghine, une jeune artiste née près de Moscou le 29 mai 1863 et fraîchement installée à Paris où elle se perfectionnait auprès de Gustave Worms.

La pièce avait été programmée pour le début février 1882, mais une angine persistante de la jeune actrice en fit repousser la première au 27 février, avec la distribution suivante : *Béatrix d'Aragon reine de Hongrie*, Marie-Émilie Lloyd ; *la comtesse Barberine*, Blanche Baretta ; *la servante Kalekairi*, Julie Feyghine ; *Astolphe de Rosenberg*, Jules Truffier ; *le comte Ulric*, Jules Laroche ; *le chevalier Uladislas*, Louis Leloir ; *Polacco*, Coquelin cadet.

L'argument est le suivant : le comte Ulric, noble mais pauvre, décide de rétablir sa fortune en se mettant au service du roi de Hongrie ; il laisse dans son château sa très belle épouse, Barberine, qu'il aime tendrement. En Hongrie, il fait la connaissance du jeune Astolphe de Rosenberg, qui parie de pouvoir séduire la femme de son ami en moins d'un mois et se met aussitôt en

⁴ *Vert-Vert*, mardi 22 février 1881, « Nouvelles », page 2, colonne 4. — Même information dans *Le Constitutionnel*, 66^e année, n° 54, mercredi 23 février 1881, « Chronique des arts et des théâtres », page 4, colonne 1 ; puis dans une dizaine de périodiques au début du mois de mars 1881.

chemin. Mais Barberine, symbole de la fidélité conjugale, enferme le séducteur dans une prison et l'oblige à filer de la laine avec une quenouille pour mériter sa nourriture, tel Hercule aux pieds d'Omphale...

L'histoire contée par Musset apparaît dans une nouvelle de l'Italien Matteo Bandello qui finit sa vie comme évêque d'Agen en 1561. Il laissa notamment deux cent quatorze nouvelles, distribuées en quatre parties, les trois premières publiées à Lucques en 1554 et la quatrième à Lyon en 1573 : quelques-unes d'entre elles, dont celle qui nous intéresse, ont été publiées en français mais pour la première fois après la mort de Musset ⁵.

La même histoire forme aussi un conte en vers d'Antoine Bauderon de Sénecé (1643-1737), « Camille ou filer le parfait amour », largement diffusé par l'édition de 1826 ⁶, et qui constitue la source très probable de Musset ⁷.

Après la répétition générale en costumes, donnée le mercredi 22 février à un public d'intimes, Jean Aicard eut l'idée d'un

⁵ BANDELLO (Matteo), *Nouvelles*, Paris, Isidore Liseux éditeur, 1879-1880, in-18, deux volumes xv-332-340 pages ; traduites en français pour la première fois, avec un avertissement, par Alcide Bonneau. Voir le volume II, nouvelle, XXI, « La présomption confondue », pages 286-338.

⁶ BAUDERON DE SÉNECÉ (Antoine), *Œuvres choisies*, Paris, N. Delangle, 1826, « Collection des petits classiques français », in-18, xxx-160 pages ; notice sur la vie et les ouvrages de Sénecé par Louis-Simon Auger. Voir le conte « Filer le parfait amour » aux pages 35 à 62. — *Filer le parfait amour* est devenu une expression proverbiale.

⁷ Les dernières éditions des œuvres de ce poète sont, en effet, postérieures à la deuxième version de *Barberine* : BAUDERON DE SÉNECÉ (Antoine), *Œuvres choisies de Sénecé*, Paris, P. Jannet, collection « Bibliothèque elzévirienne » n° 24, 1855, in-16, 366 pages ; nouvelle édition publiée par MM. Émile Chasles et Paul-Antoine Cap, précédée d'une Monographie de la famille Bauderon de Senescey par Émile Chasles. — BAUDERON DE SÉNECÉ (Antoine), *Œuvres posthumes de Sénecé*, Paris, P. Jannet, 1855, collection « Bibliothèque elzévirienne » n° 25, in-16, 368 pages ; publiées pour la première fois par MM. Émile Chasles et Paul-Antoine Cap.

prologue, qu'il s'empressa d'écrire... mais qu'il n'acheva que le jour de la première : il était donc trop tard pour demander à un acteur de le réciter et il parut inconvenant d'avoir à le lire. Le prologue ne fut donc pas dit et, ne se trouvant pas dans les papiers de l'écrivain conservés dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, aurait pu rester ignoré si le quotidien *Paris* n'avait eu la bonne initiative de le publier :

PROLOGUE IMPROMPTU⁸

Le prologue qu'on va lire a été inspiré M. Jean Aicard par la répétition générale de *Barberine*. Le jour même de la première représentation, il fut soumis à M. Perrin, qui fut enchanté de l'idée. Mais il était trop tard pour demander à M. Delaunay d'apprendre ce prologue, et l'on jugea d'un commun accord que lire n'était pas de mise. Voilà pourquoi la représentation eut lieu sans prologue.

Hier, nous avons entendu M. Aicard dire ces vers, et il a bien voulu nous les donner pour nos lecteurs.

Mesdames et Messieurs... — Rassurez-vous ; personne N'est empêché ; c'est bien *Barberine* qu'on donne...
— Je viens, dans un prologue, aimant fort, comme on sait,
L'auteur des *Nuits*, — je viens vous parler de Musset.
Dans sa langue, à la fois précise et musicale ;
Plein d'un joyeux mépris pour l'art grave ou pédant,
Il suit, comme il lui plaît, un rêve indépendant.
Certes, il faut du génie à qui veut rester libre !
Celui-là fut son maître, et jamais luth qui vibre
N'a rendu, plus tremblant sous des doigts plus légers,
De si profonds accords si longtemps prolongés.

⁸ *Paris*, vendredi 3 mars 1882, page 3, colonne 1.

Et tel, charmant et libre, il fut en poésie,
Tel il est au théâtre, en sa prose choisie,
Où, sans souci des nœuds compliqués et savants,
Il attache nos cœurs à des rêves vivants.

Valentin, Fortunio, Perdican et Camille
Ont avec leur poète un noble air de famille.
Les pédants sont si vrais que pas un de leurs mots
Ne peut sembler pédant ni sot à de vrais sots.

On connaît l'aventure, et qu'à ses comédies
Que d'abord on traita gravement... d'étourdies,
On refusa longtemps la rampe et le décor ;
Puis le succès lui vint, qu'on voit grandir encor,
Et par la beauté simple et la seule harmonie
Il soumet lentement la scène — à son génie.

C'est pourquoi nous donnons *Barberine* ce soir.
Qui l'a lue, et n'a pas souhaité de la voir ?
Qui l'a lue, et n'a pas souhaité de l'entendre,
La frêle comédie, émue un peu, très tendre,
Belle d'un beau respect pour les longues amours,
Et d'une autre beauté qui doit durer toujours ?
D'où lui vient celle-ci ? voilà bien le mystère.
Tous ces héros légers ne touchent point la terre ;
Ils ne sont pas réels et semblent pourtant vrais,
Ils ont un cœur vivant, un visage, des traits,
Mais un charme si fin les entoure et les voile
Qu'on craint pour eux la rampe et le vent de la toile.

Aidez-nous à lever lentement, doucement,
Le large et lourd rideau sur le conte charmant.
Vous allez retrouver cette langue suave

Que l'âme de Coelio parle à l'esprit d'Octave,
 Le poète versant à flots mélodieux
 Sa fière prose, égale au langage des dieux,
 La musique des mots accompagnant l'image,
 Musset, enfin, à qui nous voulons rendre hommage,
 Celui qui mit son cœur plein de féconds ennuis,
 Dans le rythme exploré du poème des *Nuits*.

Paris, 27 février 1882.

JEAN AICARD.

ENCORE UN « OPÉRA » ! MARGUERITE NAUDIN *Le Poète et le Fantôme.*

234

Vers la fin du XIX^e siècle la chronique musicale, toujours à la recherche de perles rares, porta un très grand intérêt à une fillette possédant une fort belle voix, Marguerite Naudin, fille du très célèbre ténor italien Emilio Naudin (1823-1890), d'origine française et qui avait créé le rôle de Vasco de Gama dans *l'Africaine* de Jules Massenet.

Selon certaines sources, Marguerite serait née « à Paris le 9 août 1878 »... mais il n'y a aucun acte dans l'état civil de la Capitale et, d'une manière générale, la famille Naudin reste très peu connue.

Marguerite fut l'élève d'Isidore de Lara (1858-1935), compositeur et chanteur anglais qui la fit débiter à Londres en mai 1888¹.

¹ *Le Figaro*, 34^e année, 3^e série, n° 135, lundi 14 mai 1888, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 5. — *Le Ménestrel*, 54^e année, n° 22, dimanche 27 mai 1888, « Étranger », page 174, colonne 2.

Elle arriva à Paris au début de l'année 1890². Tous les salons mondains s'arrachèrent le petit prodige musical qui chantait un répertoire adapté à son âge et à sa voix : la *Prière du Matin* de Gabriel de Saint-Quentin (1846-1926) sur une poésie de Lamartine, une *Prière* de Charles Gounod (1818-1893), *Colombine* et une *Élégie* de Jules Massenet (1842-1912) ; ainsi que quelques œuvrettes que des compositeurs avaient écrites spécialement pour elle : *Ave Maria de l'enfant* de Charles Gounod³, *Chanson norvégienne* et *La Mort de la cigale* de William Marie (1861-1933) ou *Prière à la Vierge* de Francis Thomas. Sa célébrité en France dura jusqu'en août 1893, date à laquelle la famille Naudin s'en fut s'installer à Constantinople.

Entre 1901 et 1907, elle fit une petite carrière dans la comédie musicale et l'opéra-comique : rôle de O Mimosa San dans *La Geisha* avec la troupe de Frederick Mouillot entre 1901 et 1903, puis Chandra Nil dans *La Lune bleue* en 1906-1907.

Elle disparut ensuite de l'actualité artistique.

Au début de l'année 1891, la presse nationale révéla que Jules Massenet avait entrepris la composition d'un « opéra-comique en un acte », sur un livret de Jean Aicard, pour l'offrir à la jeune divette⁴ ; quelques feuilles crurent même pouvoir annoncer que l'œuvre serait créée aux Bouffes-Parisiens ! Information très exagérée car la gamine eût été incapable de chanter et de

235

² *Le Parisien*, 3^e année, 2^e série, n° 659, vendredi 4 avril 1890, « Échos de partout », page 2, colonne 5. — *Gil Blas*, 12^e année, n° 3809, mercredi 23 avril 1890, « Nouvelles et échos », page 1, colonne 3. — *Gil Blas*, 12^e année, n° 3812, samedi 26 avril 1890, « La Soirée parisienne », page 3, colonne 3.

³ Pièce achevée début mai 1890. Trente mesures, en *ut* majeur.

⁴ *L'Événement*, 20^e année, n° 6895, lundi 9 février 1891, « Échos de Paris », page 1, colonne 3 ; *Le Gaulois*, 25^e année, 3^e série, n° 3090, vendredi 13 février 1891, « Courrier des spectacles », page 3, colonne 6 ; etc.

jouer tout un rôle d'opéra-comique. Et Jean Aicard, malgré quelques sollicitations, n'a rien produit pour le théâtre musical : bien qu'ayant pratiqué de nombreuses formes d'écriture théâtrale — à-propos de circonstance, *comedia dell'arte*, comédie, drame, genre historique et légendaire, etc. — notre écrivain n'a jamais voulu aborder le répertoire lyrique. Il n'allait guère à l'Opéra et n'a pas investi ses talents dans l'écriture de livrets. Il préférerait un grand théâtre, aux hautes idées philosophiques, destiné aux principaux acteurs des premières scènes.

Son « livret » se résume en fait à une saynète à deux personnages, un poète et un fantôme, avec cette particularité que c'est le même chanteur qui interprète les deux rôles : il doit donc passer très rapidement de l'un à l'autre, user de la gestuelle, de la mimique et contrefaire sa voix pour incarner les deux personnages différents.

LE POÈTE ET LE FANTÔME

LE POÈTE :

Qui donc es-tu, forme légère
Que devant moi je vois toujours ?...

LE FANTÔME :

Je n'appartiens plus à la terre :
Je suis l'ombre de tes amours.

LE POÈTE :

Ils sont bien morts les anciens charmes.
Et je ris du temps où j'aimais.

LE FANTÔME :

Je suis le spectre de tes larmes,
Rappelle-toi quand tu pleurais.

LE POÈTE :

Oui, j'ai souffert de durs martyres ;
L'oubli seul a séché mes yeux.

LE FANTÔME :

Je suis l'âme de tes sourires :
Rappelle-toi les jours heureux.

LE POÈTE :

J'ai dû rêver toutes ces choses,
Ce vain songe s'en est allé...

LE FANTÔME :

Oseras-tu nier les roses
Parce qu'Avril s'est envolé ?...

LE POÈTE :

Fantôme aimé de ma maîtresse,
Reprends ton vol et laisse-moi !...

LE FANTÔME :

Je suis l'âme de ta jeunesse,
Rappelle-toi... rappelle-toi !...

LE POÈTE :

Ainsi, jadis, en ma demeure,
L'amour descendit du ciel bleu !...

LE FANTÔME :

Si vite qu'en ait passé l'heure,
Tu fus aimé, rends grâce à Dieu !...

LE POÈTE :

Oh ! ma jeunesse, êtes-vous morte...
Où sont les jours où l'on s'aimait ?

LE FANTÔME :

Je suis celui qui les rapporte,
Reviens vers moi : Dieu le permet.

LE POÈTE :

Ô Fantôme qui me réclame,
D'où donc peux-tu me revenir ?...

LE FANTÔME :

J'ai ma demeure dans ton âme.
Ami, je suis le souvenir...

Pour un meilleur effet scénique, la partie du fantôme était généralement chantée avec une voix caverneuse, paraissant lointaine...

La contribution de Jean Aicard, quoique clairement attestée par la presse en 1891⁵, fut paradoxalement ignorée de certains⁶ et l'est encore aujourd'hui puisque toutes les publications récentes persistent à mentionner un auteur anonyme⁷ !

Jules Massenet en composa la musique⁸ et, à la fin de l'année, la fillette s'apprêtait à chanter l'œuvrette :

INTERVIEWS-EXPRESS⁹

Causé, hier, avec Mlle Marguerite Naudin, le petit prodige de treize ans, la fille du créateur de l'*Africaine*.

— Hé bien. Mademoiselle, vous faites comme les grandes artistes, vous allez entreprendre une tournée à travers l'Europe.

⁵ *L'Événement*, 20^e année, n° 6895, lundi 9 février 1891, « Échos de Paris », page 1, colonne 3. — *Le Gaulois*, 25^e année, 3^e série, n° 3090, vendredi 13 février 1891, « Courrier des spectacles », page 3, colonne 6. — *Le Rap-pel*, n° 7645, samedi 14 février 1891, « Derrière la toile », page 3, colonne 4

⁶ Cf., par exemple, l'annonce publiée dans le célèbre hebdomadaire musical *Le Ménestrel* : « ON DEMANDE À CONNAÎTRE LE NOM ET L'ADRESSE DE L'AUTEUR D'UNE POÉSIE INTITULÉE : *Le Poète et le Fantôme*, ENVOYÉE À UN DE NOS COMPOSITEURS POUR ÊTRE MISE EN MUSIQUE. » (*Le Ménestrel*, 57^e année, n° 29, dimanche 19 juillet 1891, « Paris et départements », page 232, colonne 2). — Voir également *La Nouvelle Revue*, 13^e année, juillet-août 1892, « Carnet mondain », page 437, qui attribue la poésie à Georges Delbruck.

⁷ Il est vrai que les archives de l'écrivain ne contiennent aucun document relatif à ce poème. Mais le sujet et l'écriture sont si typiques de Jean Aicard que le doute n'est pas permis.

⁸ La publication pour grand public fut faite pour voix de mezzo-soprano ou de baryton avec accompagnement de piano. Voir notamment : MASSENET (Jules), *Le Poète et le Fantôme*, Paris, au Ménestrel, sd [1891], in-folio. Mélodie pour Baryton ou pour ténor. Incipit : « Qui donc es-tu, forme légère ». Couverture ornée H. Viollet. Cotage H. et Cie 6951 (1) ; H. et Cie 6952 (2).

— Oui, monsieur, dans quelques jours, je quitte Paris avec ma mère et ma sœur et nous allons à Rouen, où je compte donner deux représentations. Ensuite, je parcourrai l'Allemagne, l'Autriche, la Roumanie, la Turquie, etc. Mon absence sera de six mois.

— Quel âge aviez-vous quand vous avez paru pour la première fois en public ?

— J'avais quatre ans. C'était à Nice, dans un concert de bienfaisance. Mais je n'ai véritablement débuté qu'à l'âge de neuf ans, à Londres.

— Vous avez une jolie voix de mezzo-soprano ; mais ne craignez-vous pas de la perdre en commençant à chanter d'aussi bonne heure ?

— Oh ! non, monsieur, je ne fatigue pas ma voix. Je chante un peu de tout : des morceaux d'opéra, la *Somnambule*, *Mignon* et, surtout, des romances que les illustres maîtres Gounod et Massenet ont composées pour moi. Ainsi, M. Massenet a écrit la musique d'un petit opéra en un acte, paroles de M. Jean Aicard, que je chanterai cet hiver.

— N'irez-vous pas au Conservatoire, quand vous aurez seize ou dix-sept ans ?

— Non, monsieur, car plusieurs professeurs des plus distingués m'ont déjà demandée comme élève.

— Il y eut également une version orchestrale : *Le Poète et le Fantôme*, manuscrit autographe signé et daté « Paris nov. 1891 », à l'encre brune sur papier Lard-Esnault à 24 lignes ; page de titre et 19 pages in-folio ; partition d'orchestre, pour harpe (ou piano), timbales, violons, altos, violoncelle solo, violoncelles, contrebasse ; en mi bémol majeur à 6/4, andantino ; quelques corrections par grattage (*La Gazette Drouot*, n° 35, 18 octobre 2019, annonçant une vente prochaine).

⁹ *Le Gaulois*, 25^e année, 3^e série, n° 3359, lundi 9 novembre 1891, page 1, colonnes 3-4

Les répétitions aboutirent au meilleur résultat et le compositeur dédia le morceau à la fillette :

La Petite Naudin à Reims ¹⁰

Massenet, qui rivalise avec Gounod en amabilité pour la charmante petite artiste, n'a pas voulu la laisser partir sans la gratifier d'un petit bijou musical, une romance intitulée : *Le Poète et le Fantôme* qu'il a composée pour elle, en promettant à la jeune cantatrice de la lui dédier, si elle la chantait bien. Inutile de dire que la petite Naudin détailla ce morceau d'une façon tout bonnement ravissante et avec une expression qui a ému son auditoire. Voici la lettre que le maître lui adressait le lendemain :

« Ma petite Margot, je tiens à te dire encore combien j'ai été ravi de ton interprétation à la séance d'hier : tu dis *Le Poète et le Fantôme* avec un charme, une variété d'expression qui ont ému tes auditeurs. Je te dédis ce morceau. Tu es une vraie artiste, je te dois cette preuve de mon admiration.

« J. MASSENET. »

La pièce fut toutefois créée à Reims à la mi-novembre 1891 par la cantatrice Elena Sanz (1844-1898), une contralto lyrique espagnole, à l'occasion de l'inauguration du *Select-Théâtre* :

— Ce soir, également, inauguration du Select-Théâtre.

Au programme : *Pierrot pendu*, pantomime en un acte, par MM. A. Riondel et Georges Mathieu, musique de M. Camys.

1^{re} audition de *Le Poète et le Fantôme*, de J. Massenet, par Mme Elena Sanz.

¹⁰ *L'Indépendant rémois*, 24^e année, n° 8048, lundi 16 novembre 1891, « Théâtre », page 3, colonnes 1-2.

Les plus jolies chansons de France, choisies par M. Catulle Mendès, notées par MM. Chabrier et A. Gouzien, chantées par Mlle Jeanne Lureau.

Romeria de San-Isidoro, scènes espagnoles, chantées par Mme Elena Sanz ¹¹.

Divers artistes s'en emparèrent et la chantèrent, soit en solo soit en duo. Marguerite Naudin interprétait volontiers cette pièce dans ses concerts.

¹¹ *La Gazette de France*, 261^e année, mardi 17 novembre 1891, « Courrier des théâtres », page 4, colonne 3. — Voir aussi : *Gil Blas*, 13^e année, n° 4382, mardi 17 novembre 1891, « Propos de coulisses », page 3, colonne 4.

Dominique AMANN**Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre titulaire de l'académie du Var (30^e fauteuil).

Crédit photographique :

Les clichés ont été réalisés par Dominique Amann.